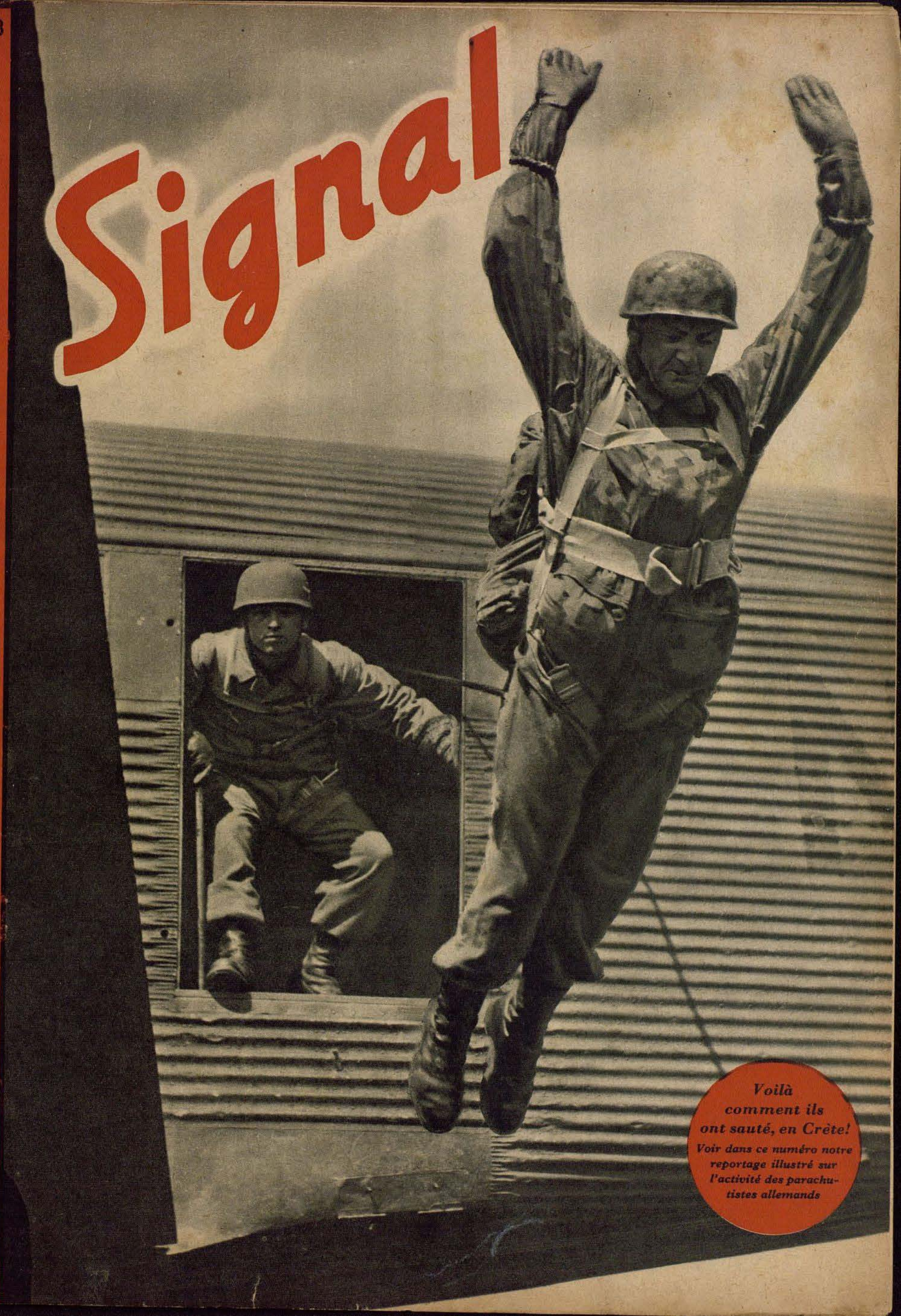
F N°. 13

1er NUMERO JUILLET 1941

Signal



Voilà comment ils ont sauté, en Crète!

Voir dans ce numéro notre reportage illustré sur l'activité des parachutistes allemands

Belgique 2 fr. / Bohême-Moravie 2.50 Kr. / Bulgarie 8 leva / Danemark 50 øre / Finlande 4.50 mk / France 4 fr. / Grèce 11 drachmes / Iran 3 rials / Italie 2 lire / Luxembourg 25 Pf. / Norvège 45 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 16 lei / Suède 53 öre / Suisse 45 centimes / Slovaquie 2.50 cour. / Espagne 1.50 pes. / Turquie 12 kurus / Hongrie 36 fillér

Quand la *Lavande* est en fleurs

un parfum exquis embaume les champs. L'heureux qui les vient visiter respire la fraîche odeur de mille et mille fleurs vivantes, et du fond de son cœur il ressent la senteur acerbe et l'arôme caractéristique de la lavande.

Ce parfum qui caractérise la fleur fraîche de la lavande a été recréé dans l'unique composition aromatique de Mouson :

Mouson-Lavendel

"avec la diligence"

Après le sport, le jeu, la danse — rafraîchissez-vous par la Lavande de Mouson — elle vous stimulera quand vous êtes fatigué, elle vous ranimera quand vous vous sentez mal.

Les connaisseurs préfèrent cette odeur de la lavande fraiche de Mouson "avec la diligence". C'est un parfum sportif, classique et acerbe, tout en étant doux.

DEMANDEZ MOUSON "AVEC LA DILIGENCE"

Les chasseurs-parachutistes prennent leur vol vers la Crète

par le correspondant de guerre de la Compagnie de propagande E. W. Müller-Waldeck

LORSQUE, à l'aube du 26 avril, près de Corinthe, apparurent soudainement dans le ciel des avions et des parachutes, un jeune lieutenant allemand atterrit dans un champ de blé tout près de deux Grecques. Le premier geste des deux femmes effrayées fut de s'enfuir. Mais quand elles eurent compris que cet hôte descendu des nuages dans son vêtement spécial pour les sauts était tout simplement un être humain, quand elles virent la mine riante du lieutenant, elles se précipitèrent sur lui avec enthousiasme. Si l'on veut comprendre ce petit épisode, il faut savoir sous quelles couleurs la propagande anglaise a dépeint à la population campagnarde, dans l'intention de la terrifier, l'attaque des chasseurs-parachutistes allemands.

Tel un éclair, l'attaque audacieuse s'abattit sur le pays embrasé par le soleil d'été. C'est à une allure incroyable que les troupes atterries repoussèrent les Anglais dans les vignes, réduisirent au silence les abris de mitrailleuses et arrachèrent les Tommies ahuris du volant de leurs autos pour s'y mettre eux-mêmes. Les Anglais n'étaient pas encore revenus de leur frayeur causée par cette apparition « céleste » que Corinthe était déjà tombée entre les mains des Allemands.

Une énigme pour le monde entier

« Quelle est cette troupe qui, descendant du ciel, attaque l'ennemi au cœur de ses positions et force la victoire avec une rigueur impitoyable partout où elle paraît ? » C'est ce que l'on se demande à Londres, à New-York, dans le monde entier. On cherche des explications invraisemblables aux succès extraordinaires de cette unité de combat allemande qui constitue l'élément ultra-moderne dans la guerre d'aujourd'hui. On sert au public des histoires à faire dresser les cheveux au sujet de certaines drogues mystérieuses qui, dit-on, excitent ces troupes à l'intrépidité. Mais la curiosité internationale ne se contente pas de ces billevesées tirées de la Bibliothèque Rose. C'est pour cette raison que nous voulons parler personnellement aux chasseurs-parachutistes et les regarder dans les yeux.

Le bivouac dans les oliviers

Dans la chaleur d'une journée d'été de la Grèce méridionale, nous descendons vers la mer. Ici, cachées dans un bois épais d'oliviers, sont dressées les grandes tentes rondes des chasseurs-parachutistes. Voilà la tente du commandant. Des jeunes gens en caleçon de bain sont assis autour d'une table grossièrement charpentée : ce sont les officiers d'état-major du commandant. Penchés sur des cartes, ils sont en train de conférer sur la situation du moment. A côté se trouve la tente sanitaire du médecin-chef.

Les quarante degrés de chaleur n'empêchent pas le jeune adjudant-chef de faire « l'appel avec équipement complet ». Voilà le « sac d'os », comme on appelle généralement le vêtement spécial pour les sauts. Voici la vareuse d'aviateur, les bottes à lacets ; tout est là, y compris les genouillères et les gants de saut. La « sûreté » de cet équipement donne à chacun de ces jeunes gens brunis par le vent et le soleil le sentiment d'une sécurité absolue. Et le mensonge anglais disant que les soldats allemands sont descendus en uniformes étrangers paraît encore plus grossier et plus stupide. Quel abîme sépare ces soldats de ce mensonge !

Vers la Crète

Partout dans le camp on se prépare à l'action imminente. On distribue des cartes de la Crète. Les groupes discutent les détails du terrain où ils doivent atterrir.

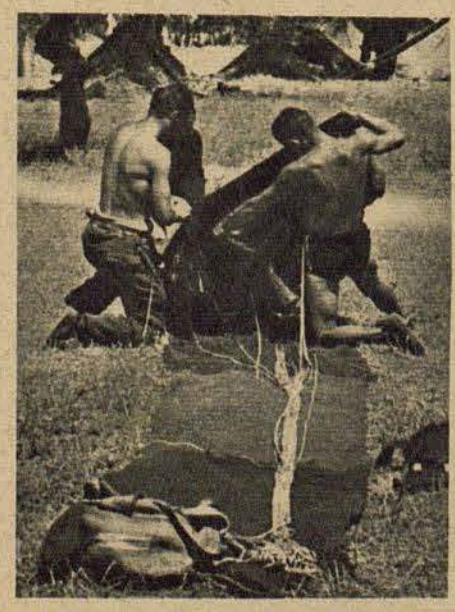
— Chargez les vivres de route !
— Chargez les munitions !

Ainsi résonnent les commandements à travers le camp. L'emballage du matériel se fait de telle sorte qu'aucun dommage ne soit causé au cours du vol et que l'on puisse le saisir d'un seul coup après son atterrissage.

Mais voilà que sur l'aérodrome voisin des centaines d'avions décollent, sans interruption, les uns après les autres ; ils font route vers la Crète et emportent les chasseurs-parachutistes vers l'ennemi.

Le génie guerrier

Voilà deux caporaux qui, à eux seuls, avec une seule grenade à main, ont enlevé un abri de la D.C.A. anglaise. Nous lisons sur leurs visages francs et joyeux la fougue de la jeunesse, l'élan sportif ; la discipline militaire et le sentiment de fierté d'appartenir à cette troupe d'élite ont marqué leur empreinte sur toute l'allure de ces jeunes soldats. Et le jardinier du Palatinat, l'étudiant de Berlin, le marchand de Cologne, le jeune paysan de la Prusse orientale, tous ceux qui se sont engagés volontairement dans les chasseurs-parachutistes ont cette même allure de fierté. Ils possèdent ce que Clausewitz appelait « l'union harmonique des forces » et personnifient — tel que l'a compris ce grand soldat et philosophe allemand — le génie guerrier de notre temps. Le monde entier doit savoir que le secret de leur succès réside uniquement dans leur dévouement fanatique et sans bornes à la cause sacrée.



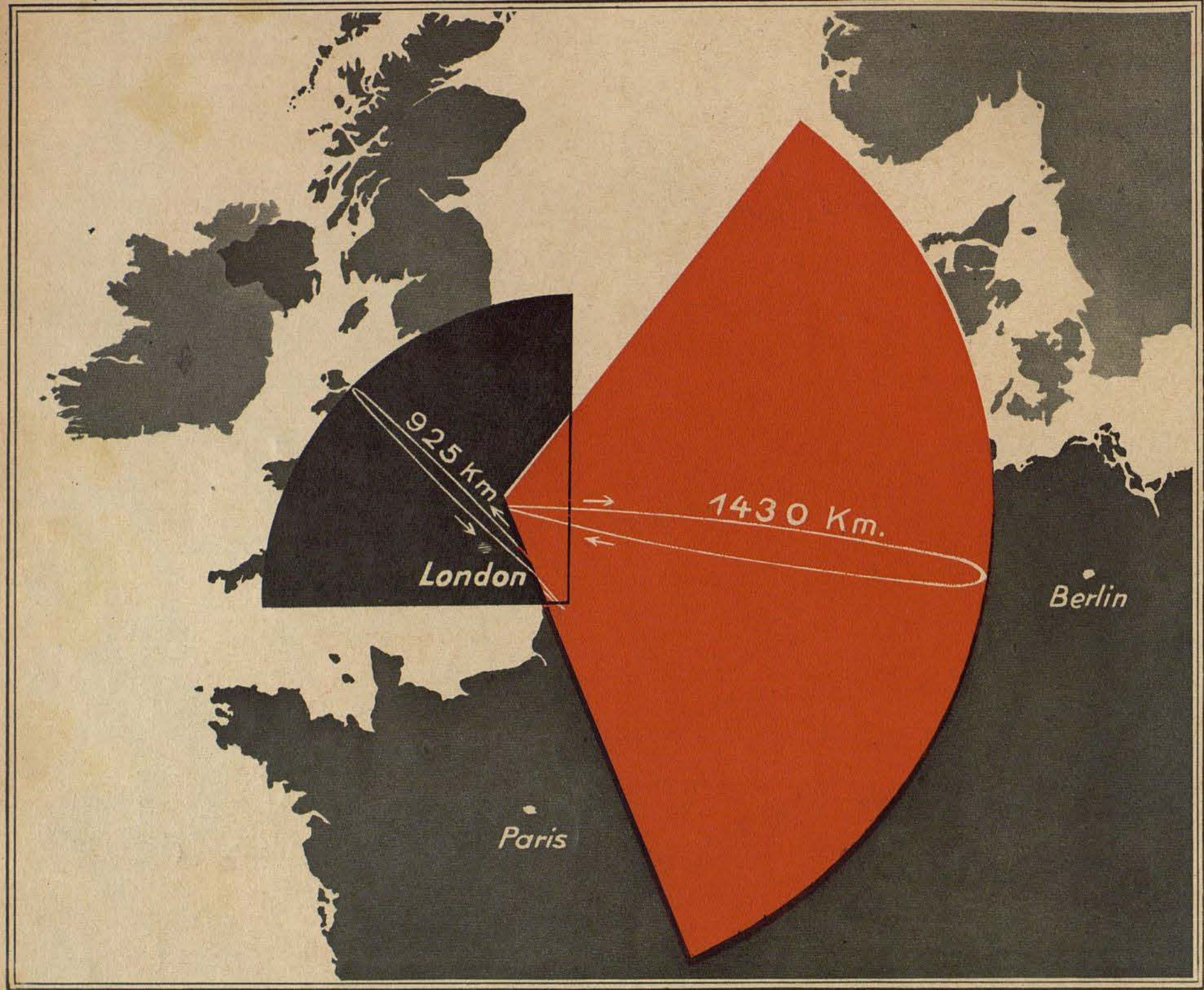
Au bivouac des parachutistes. *Les parachutes à matériel sont provisoirement emballés. (Reportage sur les parachutistes allemands: « Après Corinthe, la Crète », pages 6 et 7)*

Cliché Gronefeld, de la PK

COPYRIGHT 1941 BY DEUTSCHER VERLAG BERLIN

Le héros de Scapa Flow

C'est sous ce nom que chaque Allemand conservera le souvenir du capitaine de corvette Günther Prien, mort, pour son pays, au champ d'honneur. C'est en octobre 1939 qu'il força l'admiration lorsque, dans la baie de Scapa Flow, il coula le vaisseau de guerre anglais "Royal Oak". En octobre 1940, c'était le premier commandant de sous-marin pouvant se glorifier d'avoir coulé, au cours de cette guerre, un tonnage brut de 200.000 tonnes. Décoré par le Führer de la croix de Chevalier avec feuille de chêne, chéri de la jeunesse, Günther Prien incarne l'idéal des conducteurs de sous-marin qui, audacieusement, à son image, luttent et remportent la victoire Cl. Conrad



La différence fondamentale : inégalité des secteurs d'opérations

Pour atteindre leurs buts, dans les Iles Britanniques, et rejoindre leurs bases, les avions allemands doivent parcourir 925 kilomètres, en moyenne. La Royal Air Force, par contre, doit, pour attaquer l'Allemagne, franchir une distance moyenne de 1.430 kilomètres. Il y a là, comme on voit, une grande différence de rayon d'action, et la R. A. F. en éprouve les inconvénients; c'est ce que démontre notre carte dressée à une échelle précise. Du fait précédent, «Signal» fait ressortir les conséquences pour la stratégie britannique et ses développements aériens dans leur totalité

Deux conceptions différentes de la parité de l'air

La grande erreur des Anglais dans leurs prévisions sur la guerre aérienne

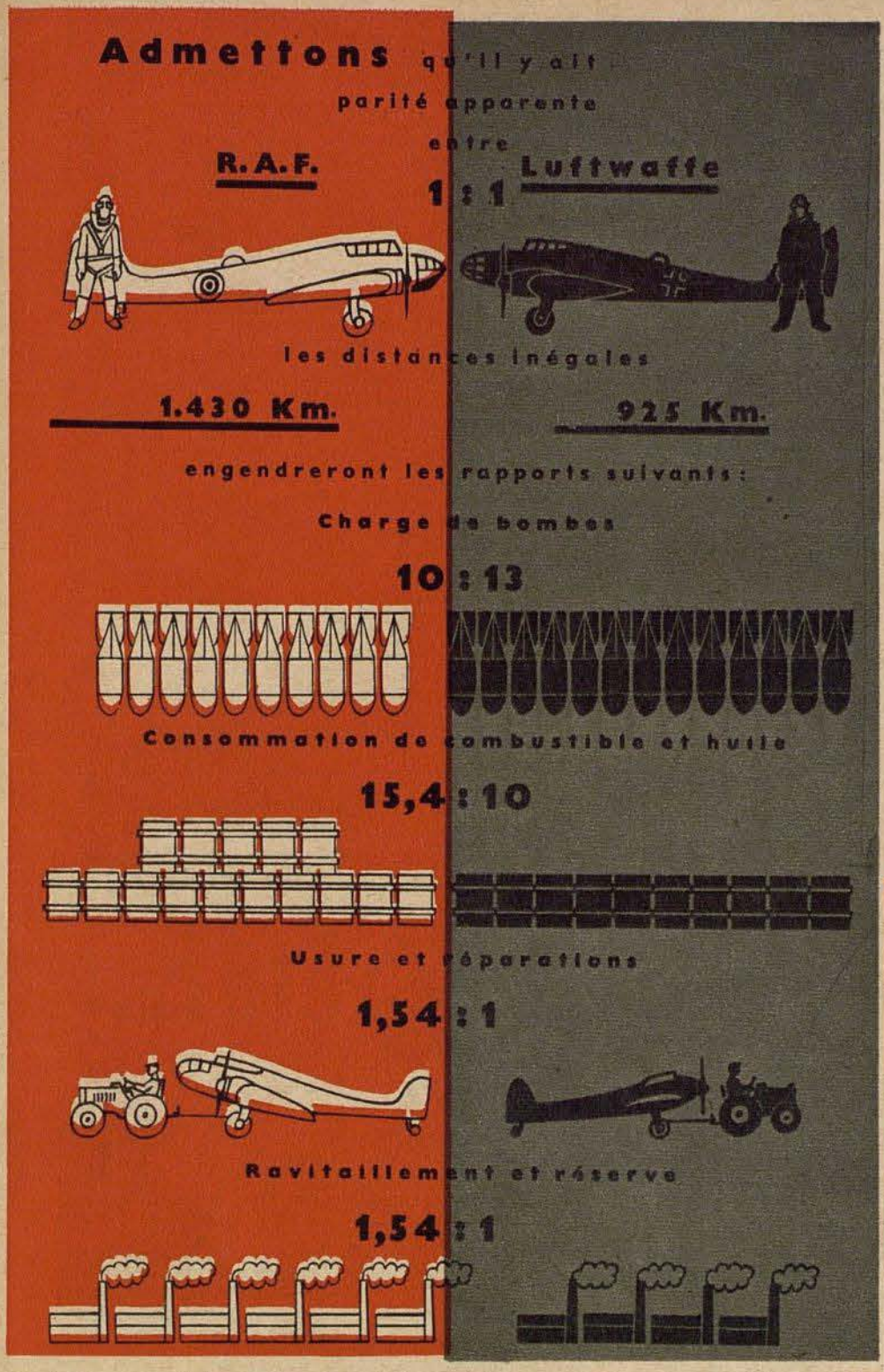
DANS leurs discours, les ministres britanniques se plaisent à répéter sur tous les tons que la Grande-Bretagne ne manquera pas de rattraper bientôt la supériorité de l'aviation allemande. La meilleure garante serait l'aide américaine et il lui suffira d'égaliser les forces, sinon de s'assurer la supériorité aérienne, pour que la R.A.F. ait facilement raison de l'industrie allemande des armements et par conséquent de la « machine de guerre » allemande.

Rattraper les Allemands en matière d'armement aérien, ce serait là une prouesse, même pour les efforts réunis de la Grande-Bretagne et de l'Amérique; car les Allemands ont veillé à ce que l'efficience de leur industrie aéronautique ne fléchisse à aucun moment. Même en atteignant une égalité numérique, la R.A.F. ne jouirait encore que d'une parité aérienne de pure apparence et qui ne se comparerait en rien à la force combattive réelle de son adversaire. Pour le nier, il faut ne pas voir les conditions inégales à la base de la guerre aérienne entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne. Les points de départ géographiques diffèrent essentiellement pour chacune d'elles.

Depuis la campagne victorieuse de l'Ouest, les avions allemands sont à proximité immédiate de l'île anglaise. 100 à 300 kilomètres les séparent seulement des régions industrielles et des ports de l'Angleterre méridionale. Les Midlands, si importants par leur industrie de guerre, sont environ à 400 kilomètres à vol d'oiseau, et les grands ports d'Ecosse eux-mêmes à une distance qui ne dépasse guère 700 à 750 kilomètres.

Pour la R.A.F. les buts correspondants en Allemagne sont à une distance autrement considérable, d'autant plus que les régions occupées du Nord de la France, de Belgique et de Hollande n'entrent guère en ligne de compte pour l'économie de guerre allemande. Le but le plus accessible pour les forces aériennes britanniques demeure l'Ouest de l'Allemagne; mais pour l'atteindre il faut déjà franchir une distance de 500 kilomètres depuis le Sud de l'Angleterre. Atteindre le Nord-Ouest allemand représente, pour les bombardiers britanniques, un trajet de 650 kilomètres, et le centre de l'Allemagne, un trajet de 780 kilomètres.

La différence existant entre les distances respectives que l'aviation allemande et la R.A.F. doivent franchir pour atteindre leurs buts principaux augmente ou diminue selon les régions comparées. Pour se faire, néanmoins, une idée assez juste de la situation générale, il suffit de prendre d'une part la distance Nord de la France - Midlands, et de l'autre la distance qui sépare l'Angleterre du Sud de l'Allemagne du Nord-Ouest. Dans le premier



cas on obtient pour l'aller et le retour (y compris une majoration de 10% compensatrice des écarts de route ou du circuit de recherche du but) un trajet de 925 kilomètres; dans le second, un trajet de 1.430 kilomètres.

Admettons que les deux adversaires, la R.A.F. et l'aviation allemande, utilisent des appareils de combat dont la valeur soit la même, tous du modèle aux caractéristiques suivantes : puissance de marche : 1.600 CV.; vitesse de marche : 360 Km-H., avec une charge de bombes de 1.000 K. pour une longueur de vol de 2.000 Km.; consommation spécifique d'essence, d'huile et d'eau : 320 K-H. ou 0,89 K.-Km. A condition de ne pas atteindre les limites du rayon d'action, on peut emporter un supplément de bombes à raison de 0,89 K. par kilomètre en plus. Et les rapports de distance, évoqués ci-dessus, entraînent les effets que voici :

Cas allemand: Franchir une distance totale de 925 kilomètres. 100 avions transportent au cours d'un seul vol 195,5 tonnes de bombes et consomment 82,5 tonnes de combustible et huile.

Cas anglais : Distance totale de 1.430 kilomètres. 100 avions ne transportent que 151 tonnes de bombes et leur consommation atteint 127 tonnes de combustible et d'huile.

Pour transporter, à l'instar des Allemands, 195,5 tonnes de bombes jusqu'au but assigné, la R.A.F. devrait équiper 130 avions et leur faire consommer 164 tonnes de combustible et d'huile.

Le résultat de ce simple calcul saute aux yeux; et il suffit d'en mesurer les conséquences pour apprécier à sa juste valeur la force de combat des unités britanniques de bombardiers engagées dans le duel aérien Allemagne-Angleterre.

La Grande-Bretagne est encore fort loin d'une parité aérienne avec l'Allemagne, même d'une parité apparente ; ou, pour mieux dire, elle n'arrivera jamais à opposer au nombre des avions de combat allemands un nombre équivalent d'appareils. Et qu'elle ne songe pas à une parité aérienne proprement dite qui n'aurait d'autre sens que celui-ci :

Pour transporter, au cours de chaque vol, le même nombre de bombes en Allemagne que les unités allemandes en Angleterre, les unités britanniques devraient avoir une supériorité numérique de 30%. Ceci, à qualité égale, et les deux facteurs penchent en faveur des avions de combat allemands. Au nombre accru des avions de combat nécessaires, viennent évidemment s'ajouter un supplément d'installations au sol de toute sorte et un personnel beaucoup plus important.

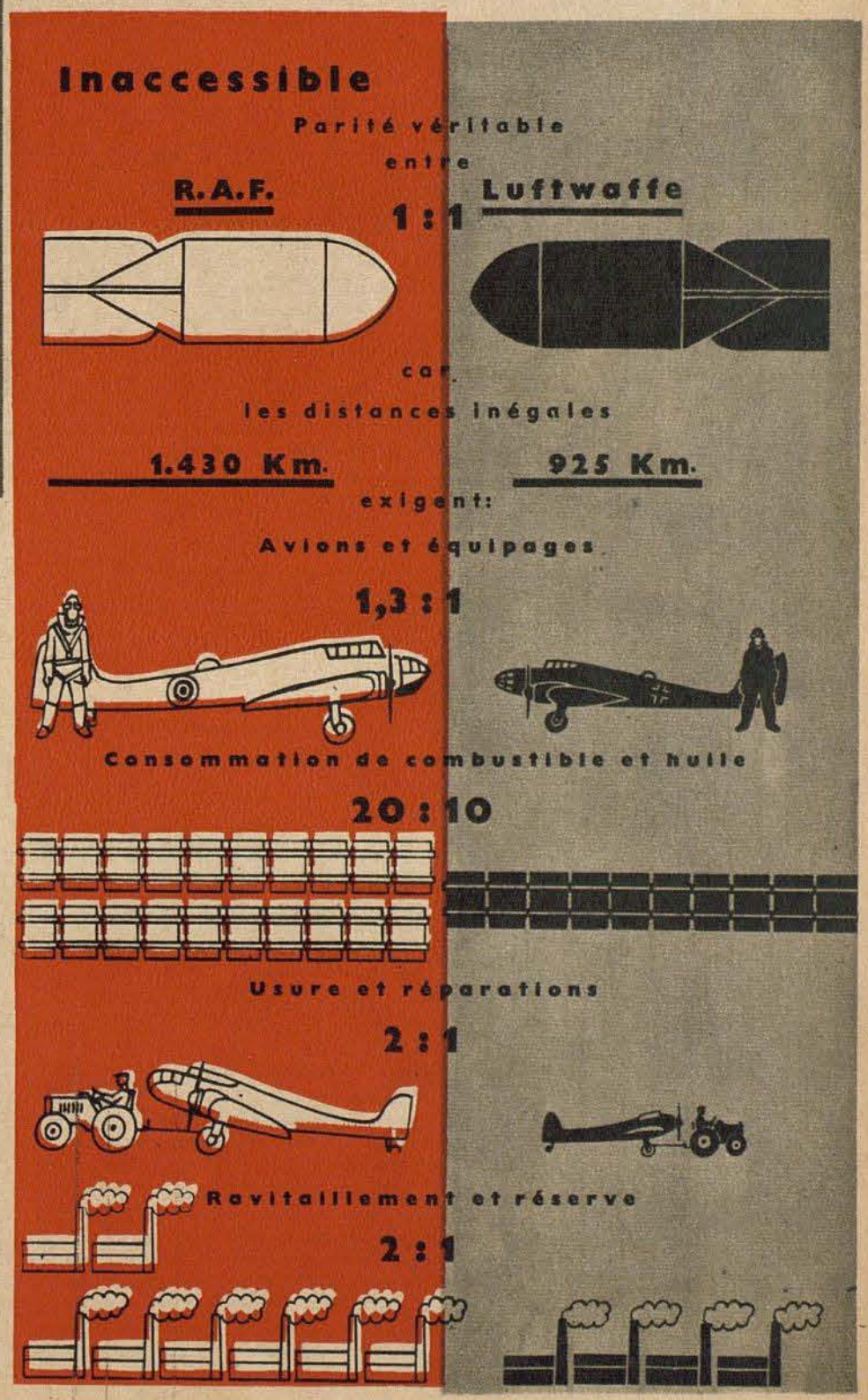
La distance qui la sépare des buts allemands exige de la R.A.F. des trajets de 55% plus longs et un effort physique beaucoup plus soutenu de la part des équipages. Ce qui, à la longue, exerce une répercussion fâcheuse sur le personnel navigant et ses conditions de préparation au combat.

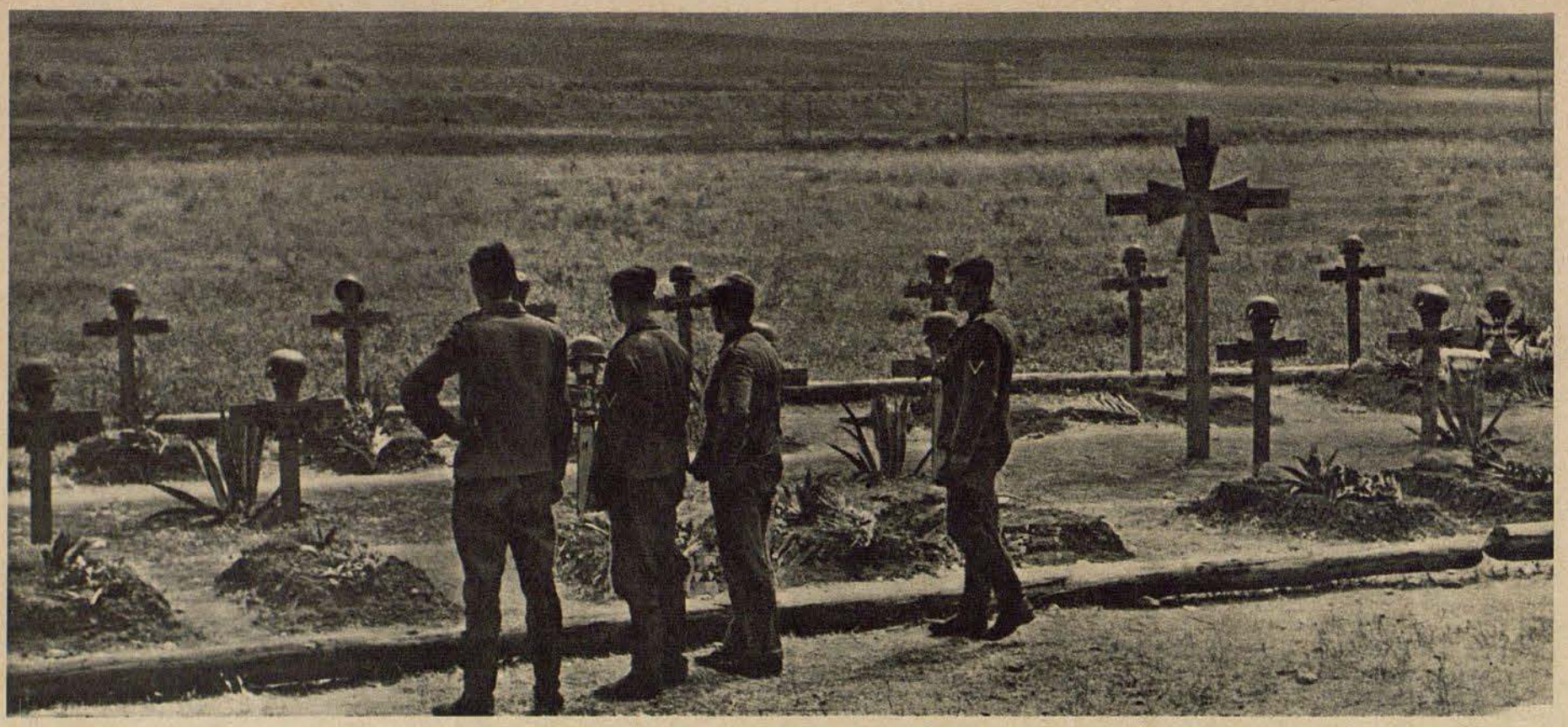
De même pour la charge en combustible : chaque avion de combat britannique doit en emporter 55% de plus que l'avion allemand, la distance avantageant ce dernier. En réalité, c'est 130 avions qu'il faut aux Anglais pour transporter la charge de 100 avions allemands, d'où une dépense en combustible de 100% plus élevée.

D'autre part, l'usure des avions de combat britanniques, et tout particulièrement celle des installations de groupes moto-propulseurs, dépasse, à chaque vol, de 55% l'usure des appareils allemands. D'où non seulement la nécessité d'une organisation appropriée de mise en état, mais aussi celle d'un nombre beaucoup plus considérable d'avions et de moteurs de réserve. En attribuant aux avions des deux adversaires une durée de vie égale, le matériel d'entretien anglais doit être constamment le double du matériel allemand, sans compter le matériel en réserve pour parer aux actions de l'ennemi.

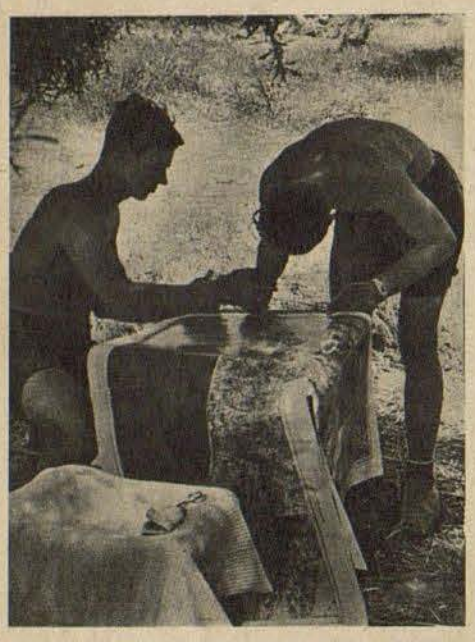
Ce qui précède fait mieux ressortir les conditions auxquelles la Grande-Bretagne pourrait rattraper son retard sur la supériorité aérienne des Allemands, et atteindre à une parité aérienne effective. Il lui faudrait pour cela des unités aériennes d'un tiers environ plus nombreuses que les unités allemandes, et une flotte d'avions de combat qui fût à tout moment le double de la réserve correspondante du côté allemand. Alors, réellement, la R.A.F. serait en état d'opérer des bombardements d'une puissance égale à celle des bombardements allemands. Tâche impossible pour l'industrie aéronautique anglaise, même secondée par les Américains.

La difficulté revient à ceci : que la Grande-Bretagne et ses Etats fournisseurs arrivent à construire un matériel aérien qui soit le double du matériel allemand à seule fin d'atteindre aux effectifs de l'aviation allemande; pour surmonter cette difficulté, il importe d'acquérir une supériorité manifeste dans le domaine de la technique. Mais c'est précisément le domaine où les perspectives de succès sont les plus minimes, eu égard aux possibilités illimitées de l'industrie allemande. On ne pourrait pas davantage échapper aux inconvénients dus à la distance en utilisant, par exemple, des avions de dimensions plus grandes et capables de transporter davantage, car la construction de tels appareils exigerait une quantité incomparablement plus élevée d'heures de travail, un matériel de construction et un équipement industriel dont on ne se fait aucune idée.





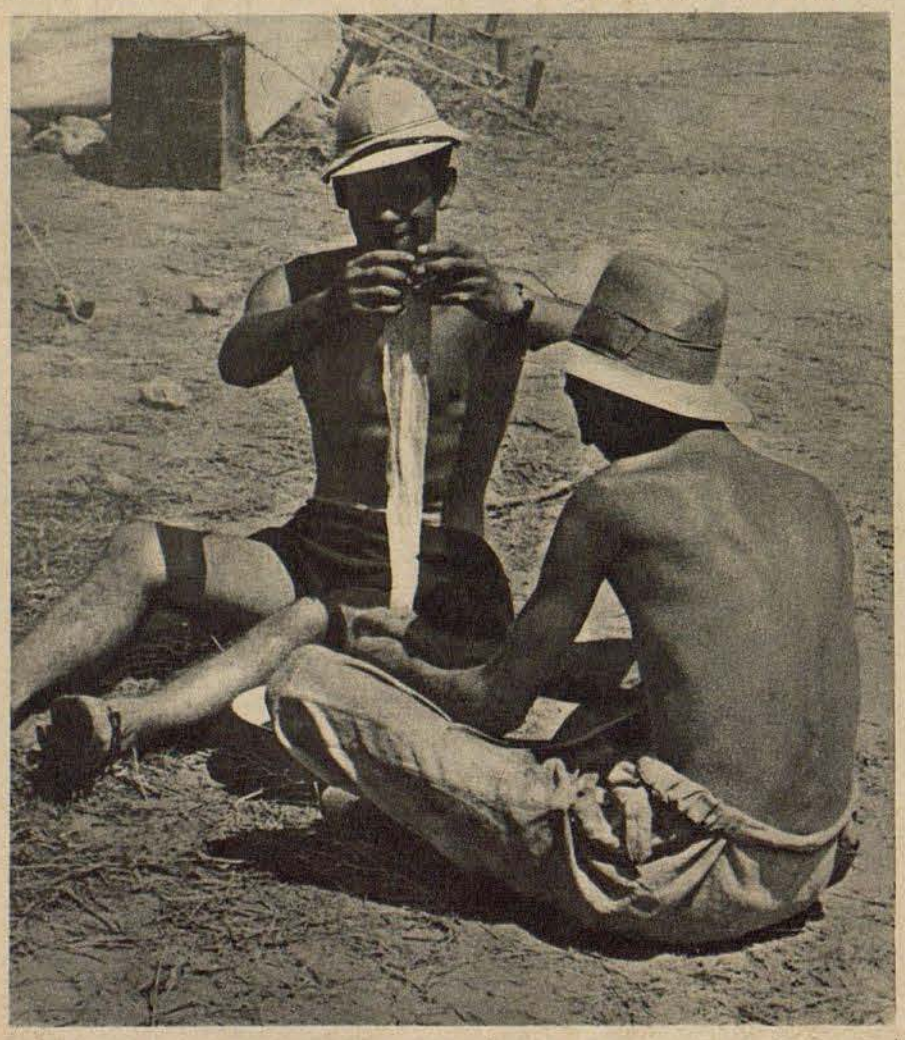
La lutte continue. *Des parachutistes, prêts à prendre le départ, disent adieu à leurs camarades qui ont laissé leur vie dans les combats de Corinthe*



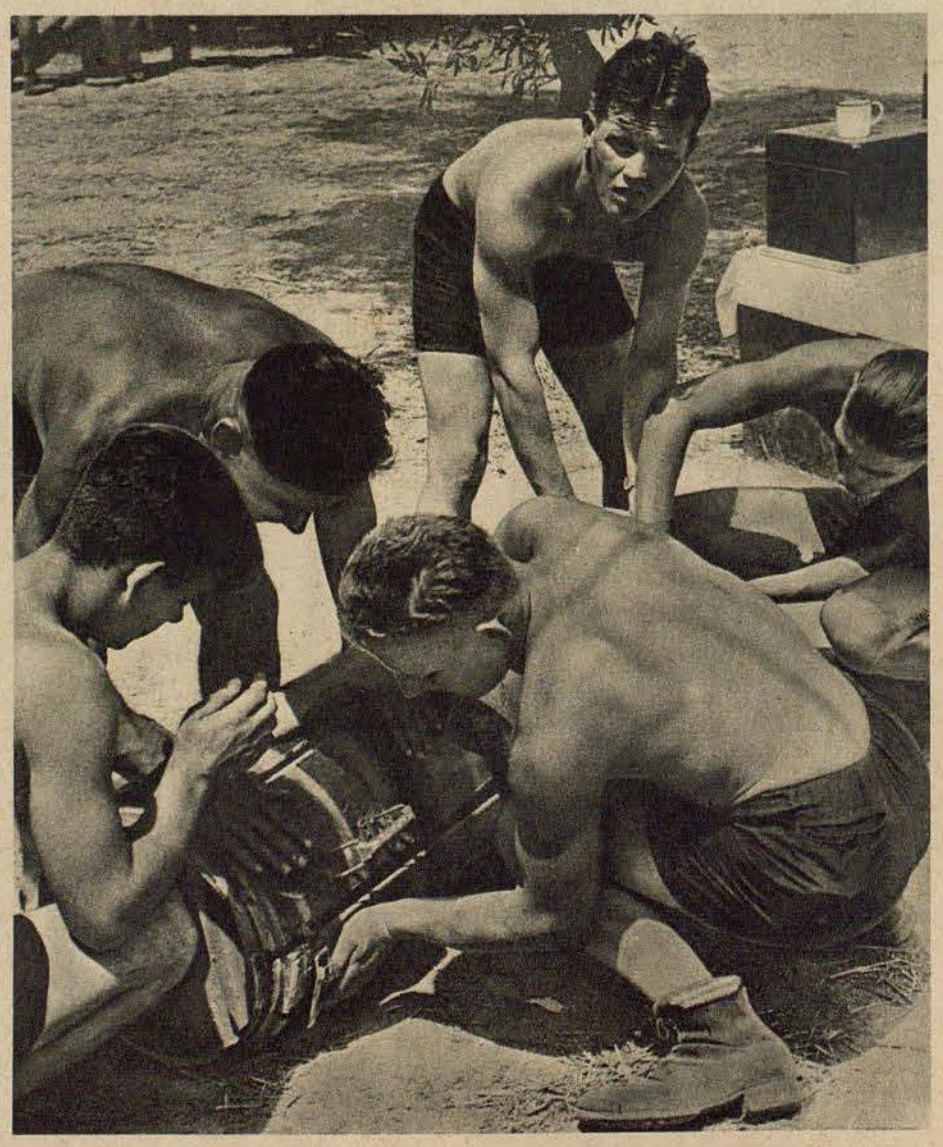
Demain, on part pour la Crète... *Au bivouac des parachutistes, à Corinthe, on procède aux derniers préparatifs. La carte de Crète est étudiée dans tous ses détails. Cette carte indique les points de chute des différentes compagnies*

Après Corinthe, la Crète...

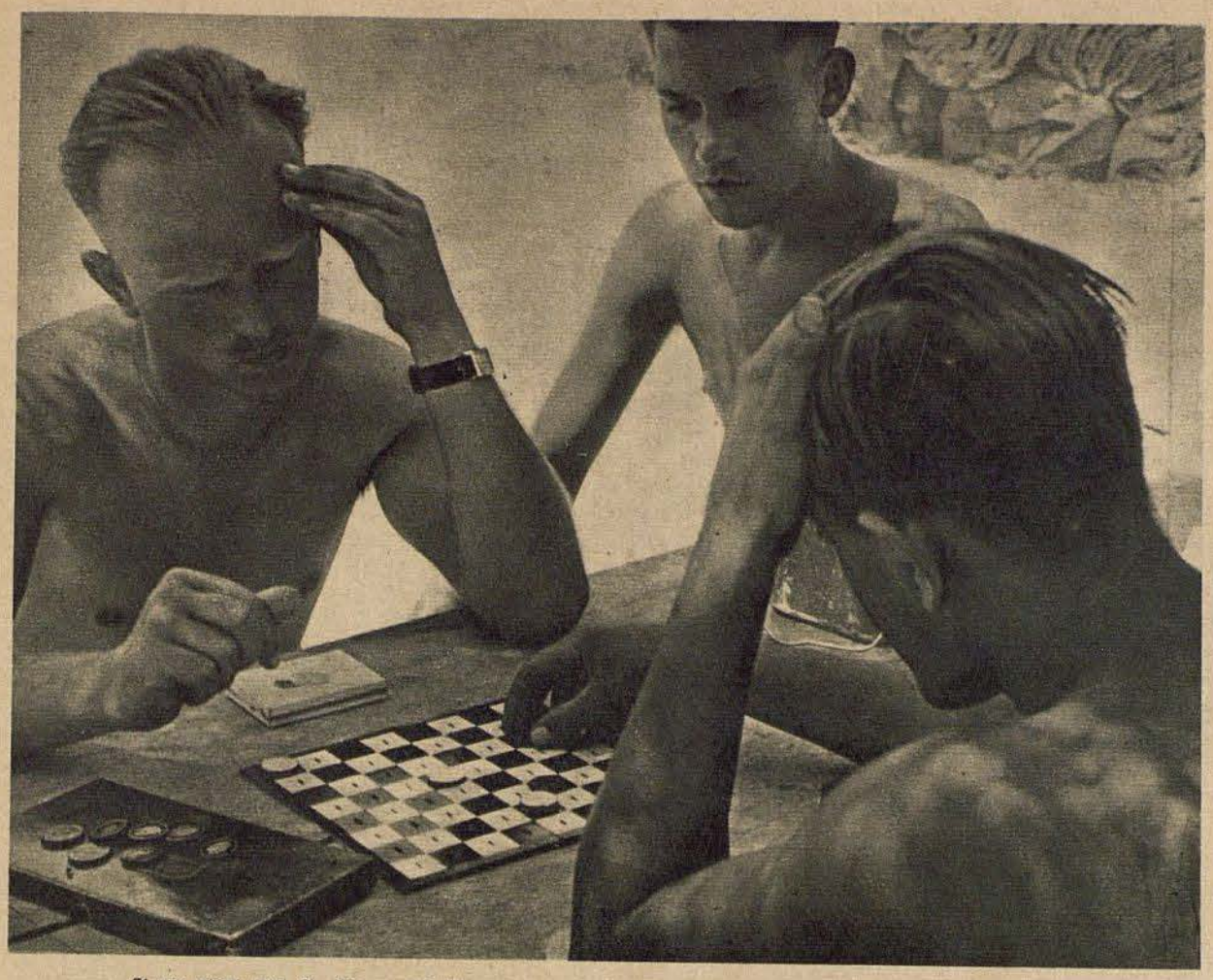
Des parachutistes allemands passent d'une action à l'autre



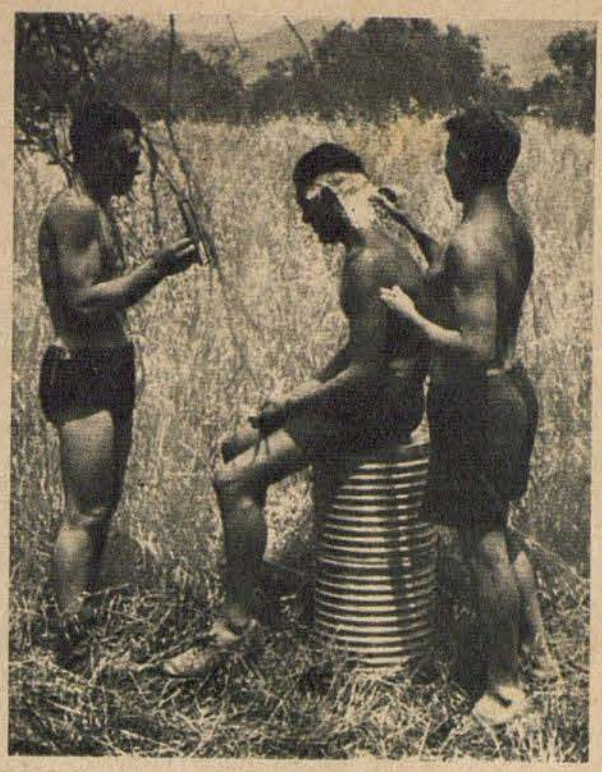
Les moindres choses ont leur importance. *Les pare-chocs ont subi un examen minutieux et les parachutistes s'en équipent avant le saut*



Les plus grands soins *sont requis pour l'empaquetage des armes et des munitions qui suivront les parachutistes dans leur saut*



Si ce n'est pas là du sang-froid, nous ne nous y connaissons pas!... *Quelques heures séparent nos hommes d'un combat à la vie, à la mort; mais ils ne s'émeuvent pas pour si peu. On les voit ici en train de jouer tranquillement aux dames*



Figaro n'est jamais embarrassé. *Les cheveux coupés à l'ordonnance, rien de tel sous le soleil ardent de l'Hellade Les caisses à munitions constituent un siège idéal*

On se reverra en Crète. *Chacun fait ses bagages et les confie au service du ravitaillement*

Gronefeld (7), de la PK. Bischhaus, de la PK

Des soldats qui tombent du ciel. *L'expédition crétoise réussit en tout point, et les parachutistes — cette arme dernier cri — ajoutent à leurs glorieux succès un triomphe de plus*

Société des Nations? Communauté des nations!

Ce qui est impossible aujourd'hui sera possible à l'avenir

Par F. W. von Oertzen

EST-ce qu'il n'y a vraiment que neuf ans de tout cela ? Dans la grande véranda de verre du vieux palais de la Société des Nations, à Genève, étaient assis, autour de l'énorme table en fer à cheval, un après-midi de février 1932, les 14 membres du Conseil de la Société. Les bancs réservés au public et aux journalistes étaient presque vides. Car il n'y avait qu'un point à l'ordre du jour : « Réclamations de l'Allemagne contre la Lithuanie en ce qui concerne l'administration du territoire de Memel. »

Au cours de la matinée, pendant une importante séance de commission de la grande Conférence du désarmement, un journaliste français s'est arrêté un moment devant l'affiche indiquant l'ordre du jour de la séance que le Conseil doit tenir l'après-midi. Il s'est ensuite détourné, d'ennui, et il a murmuré : « Ah bah ! une querelle d'Allemands. » Cette idée était non seulement la sienne, mais celle de la plupart des autres journalistes et, en outre, de la majorité des membres du haut Conseil de la Société des Nations. La personnalité qui présidait cette session, un avocat français aux cheveux blancs, alors ministre des Affaires étrangères, M. Paul-Boncour, jouait distraitement avec le petit marteau dont les coups frappés sur la lourde frise verte de la table et accompagnés de la formule obligée : « La séance est ouverte » ou : « La séance est levée » doivent marquer le début et la clôture de chaque réunion du Conseil. Le délégué chinois qui, la veille encore, lors des débats sur l'entreprise des Japonais à Shanghaï, concentrait tout l'intérêt de cette Assemblée internationale et du monde, dormait profondément, mais d'un sommeil si protocolairement discret qu'on était tenté d'admirer son attitude... dégagée, comme une réalisation artistique. Les deux délégués lithuaniens, à l'extrémité inférieure du grand fer à cheval, s'entretenaient à voix basse en allemand. Un fait dont pouvait seul s'étonner l'observateur qui ne savait point que le Dr. Zaunius, ministre des Affaires étrangères, était un ancien assesseur prussien et que le ministre de Lithuanie à Berlin, M. Sidzikauskas, connaissait mieux l'allemand que le lithuanien.

Au milieu de ce tableau d'une « paix des nations », visiblement ennuyée, autour de la frise verte de la table du Conseil, M. von Bülow, le secrétaire d'Etat allemand, donnait lecture, en un français diplomatique bien contourné, des plaintes formulées par le Reich concernant la scandaleuse oppression des Allemands par le gouvernement du minuscule Etat de Lithuanie. Il lisait ces réclamations, bien convaincu que ces Messieurs ennuyés du Conseil de la Société des Nations ne songeaient nullement à remédier, de façon effective, à la situation et eussent été, d'ailleurs, bien incapables d'y porter vraiment et pratiquement remède.

Qu'auraient-ils pu faire d'ailleurs ?

La Société des Nations de 1919 était une construction due aux auteurs des traités dits des « faubourgs de Paris », construction qui, assurément, ne s'inspirait pas *a priori* de mauvaises intentions, mais qui, dès le début, était manquée ; car deux idées fondamentales, s'excluant l'une l'autre, avaient présidé à sa naissance. D'abord, l'idée de la Société des Nations était issue de cette impression d'horreur qui continuait à régner dans un monde qui, pendant quatre ans et demi, avait dû supporter la plus sanglante de toutes les guerres. D'autre part, parmi les Etats soi-disant victorieux, les grandes puissances désiraient se créer un instrument qui les mît en mesure de réaliser la conception qu'elles se faisaient d'une réorganisation de l'Europe et du monde. Si les idéaux politiques — si longtemps et si hautement proclamés par les hommes d'Etat alliés comme leurs buts de guerre — d'une réorganisation européenne équitable et logique s'étaient vraiment traduits dans la pratique, on aurait pu éviter cette inquiétude et cette crainte lancinantes, qui ont abouti d'abord à imposer aux puissances centrales, par les dictats de paix, une servitude permanente et, en outre, à faire de la Société des Nations un concile chargé de contrôler la solidité de ces chaînes.

D'un autre côté, on ne pouvait et ne voulait naturellement point, devant l'opinion publique de son propre pays, faire complètement litière, même à l'égard des puissances centrales défaites, de ces idéaux démocratiques pour lesquels on avait prétendu, pendant quatre ans, mener la guerre. On devait donc garder, autant que possible, dans le pacte de la Société des Nations, expression tangible de l'idéologie démocratique triomphante, les formes démocratiques.

Le fatal article 16

Toutes ces contradictions intrinsèques et insolubles se rencontrent et se heurtent dans les paragraphes du Covenant. Ainsi s'explique la promesse de désarmement. Ainsi s'explique aussi — parallèlement à beaucoup d'autres contradictions de ce traité — ce fatal article 16 qui parle de l'obligation pour les membres de la Société des Nations de s'accorder assistance contre le pays qui trouble la paix. L'activité pratique de la Société, dans toutes les grandes questions politiques, devait, d'emblée, être enrayée par ces vices de logique et surtout parce que, non seulement on exigeait que, pour être valables, les décisions du Conseil ou de l'Assemblée plénière fussent acceptées à l'unanimité, mais encore, et principalement, parce qu'il n'existait aucun pouvoir exécutif qui pût imposer, le cas échéant par la contrainte, l'exécution d'une décision ou d'une sentence du Conseil.

Cet état de choses se fit déjà sentir dans les premières années après 1919, à la Société des Nations, d'une façon extrêmement pénible et préjudiciable à son prestige. Dans toutes les questions relatives au tracé des frontières de l'Est européen — questions qui étaient laissées largement ouvertes dans les dictats de paix — la Société devait supporter passivement que ses essais de solutions et ses décisions fussent écartés et méconnus par les intéressés directs, en première ligne donc par la Pologne. C'est ce qui se produisit tant pour le territoire de Souvalki que pour le litige de Vilna et que pour le problème de l'Ukraine occidentale. Dans tous ces cas, la Pologne membre de la Société des Nations, ne se soucia pas le moins du monde des décisions de Genève.

On n'était pas éloigné, dans les milieux où l'on prenait vraiment au sérieux l'idée de la Société des Nations, de répandre de plus en plus l'idée de donner des « dents » à la Société au moyen de conventions internationales complémentaires, c'est-à-dire de la mettre en mesure de faire exécuter ses décisions, si nécessité en était, même par la contrainte. L'article 16 du pacte (Covenant) était insuffisant à cet égard, parce que — intentionnellement ou non — il tablait sur l'hypothèse théorique d'une situation de droit nette dans le cas d'une perturbation de la paix. En outre, il partait de la notion d'agresseur comme constituant un concept clair dans chaque cas d'espèce. Mais, en réalité, les choses ne se présentaient jamais sous un aspect si dépourvu d'équivoque, surtout lorsqu'il s'agissait d'un cas où la Société avait prononcé une sentence, en vertu de laquelle, par exemple, l'Etat A devait accomplir un acte en faveur de l'Etat B. Si l'Etat A passait outre à cette sentence et ne bougeait pas, une question délicate devait forcément se poser : celle de savoir si l'Etat B devait être considéré comme agresseur au sens du pacte dans le cas où il s'efforcerait, de son côté, de faire exécuter par la force la décision de la Société ou du Conseil.

Théorie et pratique

En théorie, on aurait peut-être pu — comme cela a été, en fait, tenté plus tard dans les actes du Tribunal arbitral de Genève de 1928 — soutenir la thèse que tout Etat qui se soustrait à une procédure arbitrale ayant pour but de régler les différends internationaux ou qui méconnaît une sentence arbitrale ou une décision du Conseil doit être considéré comme l'agresseur. Mais, dans la pratique, cette théorie se heurtait à d'insurmontables difficultés. Les Etats membres de la Société des Nations étaient, en effet, toujours essentiellement et exclusivement des organismes indépendants et souverains, ayant des intérêts politiques vitaux conditionnés par leur nature ou, au moins, des ambitions politiques absolument particulières qui s'entre-croisaient avec celles d'autres Etats bien plus fréquemment qu'elles ne s'harmonisaient avec elles.

Or, le pacte lui-même ne donnait aucune définition claire et obligatoire du concept d'agresseur qui, seule, aurait pu donner vie aux dispositions de l'article 16. Il était donc nécessaire de conclure des conventions internationales supplémentaires pour résoudre cette question, d'une importance décisive. Or, non seulement de telles conventions ne pouvaient pratiquement être obtenues, mais encore elles n'appartenaient point au domaine des possibilités politiques imaginables. D'abord, le cercle des membres de la Société des Nations était beaucoup trop étendu. En fait, on devait considérer comme peu équitable que, par exemple, les membres sud-américains de la Société fussent forcés de s'associer à une action de celle-ci dans l'est de l'Europe ou en Asie. D'autre part, on devait considérer, en principe, comme devant donner lieu à de sérieuses critiques, le fait d'accorder à une instance internationale le droit de statuer sur des prérogatives de souveraineté aussi éminemment nationales que la mise en action guerrière des forces militaires ou même seulement des forces économiques d'un Etat.

L'absurde idée d'une armée de la Société des Nations

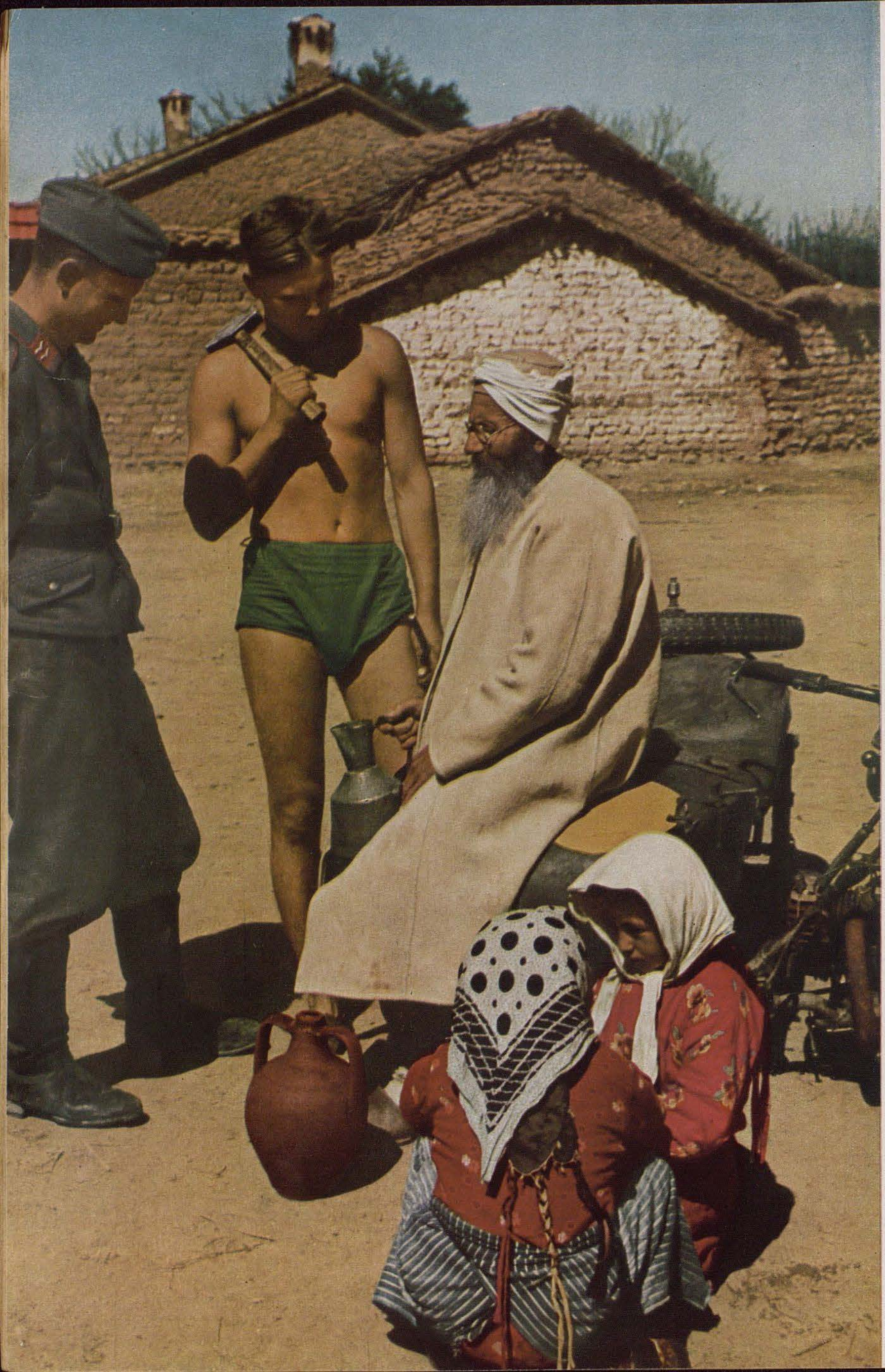
Néanmoins, dans le fameux protocole de Genève de 1924 — dont le père intellectuel fut l'ancien premier ministre anglais MacDonald — on a tenté d'ajouter au pacte une convention complémentaire, par laquelle un vrai pouvoir exécutif devait être conféré à la Société. Tentative qui, naturellement, était condamnée à un complet échec, même si, à l'instigation de la France, elle n'eût pas été très habilement sabotée par les Etats des anciennes Petites-Ententes et autres vassaux de la IIIe République.

Mais bien plus absurde encore était l'idée — surgie au cours des années et qui prit les formes les plus différentes — d'une « armée de la Société des Nations ». Une telle armée, sur la valeur militaire possible ou, pour mieux dire, impossible, de laquelle il est superflu même de dire un mot, ne pouvait, en aucune façon, prendre corps, pour la simple raison que les grandes puissances militaires, et tout particulièrement alors la France, en vertu du principe évident de la parité démocratique, auraient forcément possédé toujours une suprématie décisive dans cette étrange institution, ce qui devait, d'emblée, exclure l'emploi de cet organe d'exécution contre les intérêts de ces grandes puissances. La France et l'Italie, en tant que grandes puissances militaires territoriales, et l'Angleterre, en tant que puissance maritime mondiale, auraient donc été exclues, comme auparavant, en tant qu'objets de l'exécution des décisions de la Société, sans parler du fait que ces puissances disposaient constamment de moyens de pression politique suffisants pour empêcher *a priori* l'exécution d'une décision prise à l'unanimité du Conseil, mais contraire à leurs propres intérêts.

Suite page 11

Sous le soleil ardent du désert

L'équipage d'un avion de combat jouit silencieusement d'un court repos. Pas le moindre souffle ne remue la broussaille désséchée, l'air brûlant a le goût de sable et d'essence. Seul le craquement de la carcasse de l'oiseau géant interrompt parfois le silence du désert embrasé... Sturm, de la PK.



Occident et Orient

Des visiteurs mahométans chez nos aviateurs en Yougoslavie

Cliché : Wundshammer, de la PK

Suite de la page 8

Société des Nations ? Communauté des nations !

D'autre part, pendant toute la période d'activité pratique de la Ligue de Genève, c'est précisément la question de l'assistance résultant de l'article 16 qui a été constamment soulevée lorsqu'il s'agissait de tenir la promesse de désarmement formulée dans le pacte de la Société des Nations. On argumentait comme suit : « Comme il n'existe point d'organe exécutif international pour faire respecter les décisions de la Société, nous devons, pour remplir nos obligations de sociétaires résultant de l'article 16, conserver nos moyens militaires nationaux au moins dans la mesure qu'exige cet accomplissement. Donc, nous ne pouvons nullement désarmer ou nous ne le pouvons que dans une mesure insignifiante. »

Ainsi se trouvait abandonné et pratiquement réduit à l'absurde le suprême principe idéal de toute la Société des Nations : l'égalité démocratique de tous ses membres dans le cadre de la Ligue des Nations. Les grandes puissances, qui avaient fait la guerre mondiale sous la devise de ces idéaux démocratiques, paralysaient, de tout leur poids, le pendule démocratique équilibreur des travaux de la Société, parce que leurs intérêts individualistes d'Etat prenaient naturellement la première place et que, pour elles, l'appareil politique de la Société des Nations n'était nullement l'instrument d'une démocratie mondiale rêvée, mais surtout le moyen d'action, internationalement élargi, de leur politique d'Etat.

Résolutions énergiques et traités — sur le papier

L'impuissance de la Société des Nations, résultant de ces données fondamentales, s'est naturellement étendue des grands problèmes politiques aux domaines d'activité non absolument politiques de la Société, les premiers dans lesquels on eût pu attendre, vraiment, des réalisations très utiles. Il s'agit du problème de la lutte contre le trafic abusif des poisons hédoniques ou des mesures à prendre contre la traite internationale des blanches.

Sans doute, dans ces domaines d'activité comme dans d'autres domaines « neutres », les travaux des commissions de la Société ont été excellents. Il y a assurément encore, dans les archives du palais de Genève, des centaines de kilos de documents proprement rangés et présentant un grand intérêt scientifique, particulièrement en matière statistique. Mais, dès qu'il s'agissait de tirer des conclusions pratiques de ces rapports estimables et même précieux des commissions, on voyait se répéter le spectacle auquel on était habitué à Genève. Dans maints domaines spéciaux, par exemple en ce qui concerne la lutte contre le trafic des hédoniques, on avait même pris et voté des résolutions énergiques. Mais, comme chacune de ces résolutions, pour se traduire dans la pratique, devait être l'objet d'un nouvel instrument contractuel international (parce que les résolutions de la Société des Nations n'avaient aucun caractère obligatoire pour ses membres, Etats souverains), tous ces traités internationaux élaborés par la Société restaient lettre morte. Il y avait, en effet, toujours plusieurs Etats qui refusaient de ratifier une convention de l'espèce. C'est pourquoi, dans le réseau projeté du traité, il y avait forcément des trous si grands qu'au cours du temps la ratification était retirée même par les Etats qui l'avaient tout d'abord accordée.

Genève devient une Bourse politique

Cette impuissance apparaissait, évidemment, d'une façon particulièrement frappante dans le domaine de la grande politique. Là, on n'arrivait, la plupart du temps, à aucune résolution effective de la Société ou du Conseil, pour la raison que, dans presque chaque cas, les intérêts politiques des membres étaient, de prime abord, si diamétralement opposés que l'on ne pouvait obtenir l'unanimité nécessaire. Mais même lorsque — comme dans le cas du protocole de Genève de 1924 — un projet de traité effectif arrivait à conclusion, après d'épouvantables intrigues et des marchandages honteux, le nombre des membres qui, en leur qualité d'Etats souverains, reconnaissaient, par leur ratification, le Protocole comme obligatoire, était encore beaucoup moindre que dans les autres cas. Le protocole de Genève, qui était peut-être le résultat du travail le plus important de la Société dans le sens de la conception d'une Ligue des Nations, n'a été, à la longue, ratifié que par très peu d'Etats et par aucune grande puissance.

La conséquence de ces insuccès constants a été de provoquer un sentiment croissant de lassitude à l'égard de la Société, précisément chez les petits Etats et les Etats moyens : ils reconnaissaient, toujours plus nettement, que celle-ci ne serait jamais en mesure de remplir la tâche qui lui avait été originairement assignée d'être un arbitre reconnu du monde entier. Ainsi, les sessions du Conseil, qui se tenaient quatre fois par an, et l'Assemblée plénière, qui se réunissait une fois chaque année, tombèrent de plus en plus au niveau d'une Bourse politique internationale. On venait régulièrement encore à Genève, mais non plus en ordre principal pour s'y livrer au travail proprement dit de la Société ; on y venait parce que les hommes d'Etat dirigeants et les chefs de parti de tous les grands pays s'y rencontraient et qu'on avait ainsi l'occasion d'avoir là-bas des conversations intimes avec eux.

Tout observateur attentif reconnaîtra la rapidité avec laquelle a diminué le prestige de la Société au fait que même les milieux qui, en raison déjà de leur attitude démocratique, auraient dû être les représentants les plus énergiques des vrais idéaux de la Société des Nations, commencèrent, à partir de 1927 environ, à considérer le caractère boursier de toute l'organisation genevoise comme l'essentiel de cette institution. Il n'était que trop évident pour nous qu'eu égard à de telles intrigues boursières — dont le pivot ne se trouva bientôt plus dans les salles de séance des commissions et du Conseil, et moins encore à la tribune de l'Assemblée plénière, mais dans les couloirs et aux buffets ou dans les halls des hôtels genevois — la création à jet continu de radotages politiques était le seul résultat de tout cela ! La grande presse internationale trouvait là la meilleure conjoncture imaginable et, peu à peu, l'importance de ces palabres se déplaça de plus en plus dans le sens d'un journalisme international irresponsable, lequel trouvait ici son épanouissement le plus large, sinon toujours le plus odorant. C'est à cet épanouissement que la Société des Nations, dans son ensemble, est redevable du fait que son prestige n'a cessé de trouver un appui nouveau dans l'opinion publique de nombre d'Etats, en dépit des innombrables insuccès manifestes de la Ligue. En effet, la grande presse ne pouvait mieux affirmer sa propre position de puissance que par les injections de camphre que — dans son plus égoïste intérêt — elle administrait si volontiers et si souvent à l'organisme de la Société, qui présentait déjà les symptômes inquiétants de l'agonie.

Il n'est naturellement pas possible, dans le cadre d'un article de revue, d'esquisser toute l'histoire de la Passion de la Société genevoise. Après avoir échoué dans la solution de tous les grands problèmes qui lui avaient été soumis — depuis le problème de sa propre consolidation par la création d'un appareil exécutif jusqu'à sa débâcle dans l'affaire du désarmement et dans le conflit sino-japonais, — l'Angleterre réussit, avec l'assistance de la France et de la Russie soviétique (encore une fois, en 1935), à mettre sur pied, dans le conflit d'Abyssinie, une grande action unitaire de la Société contre l'Italie. Mais même les « sanctions », si tristement fameuses, révélèrent seulement, à les considérer de plus près, l'impuissance de la Société, car le nombre des abstentions et des réserves formulées de tous les côtés atteignait presque le nombre des puissances participant aux sanctions.

Le sceau final : transfert aux Etats-Unis

Après la sortie des trois grandes puissances : Allemagne, Japon et Italie, auxquelles s'était jointe toute une série d'autres Etats et après le fiasco des « sanctions » anti-italiennes prises par la Société, celle-ci n'apparut bientôt plus que comme un cadavre, même à ceux qui, pour les motifs les plus divers, avaient continué à croire au succès de tentatives quelconques de résurrection. Au fond, les événements ne firent que consacrer une condamnation à mort déjà exécutée lorsque, à la fin de 1939, les restes du secrétariat de la Société quittèrent le somptueux nouveau palais de la rive droite du lac Léman et émigrèrent aux Etats-Unis, pays qui n'avait jamais été membre de la Ligue genevoise.

L'expérience, viciée dans son germe, manquée dans son exécution, d'établir une Société des Nations ne sera pas répétée. Même les partisans les plus fidèles de cette idée ne peuvent, après réflexion, éprouver ce désir.

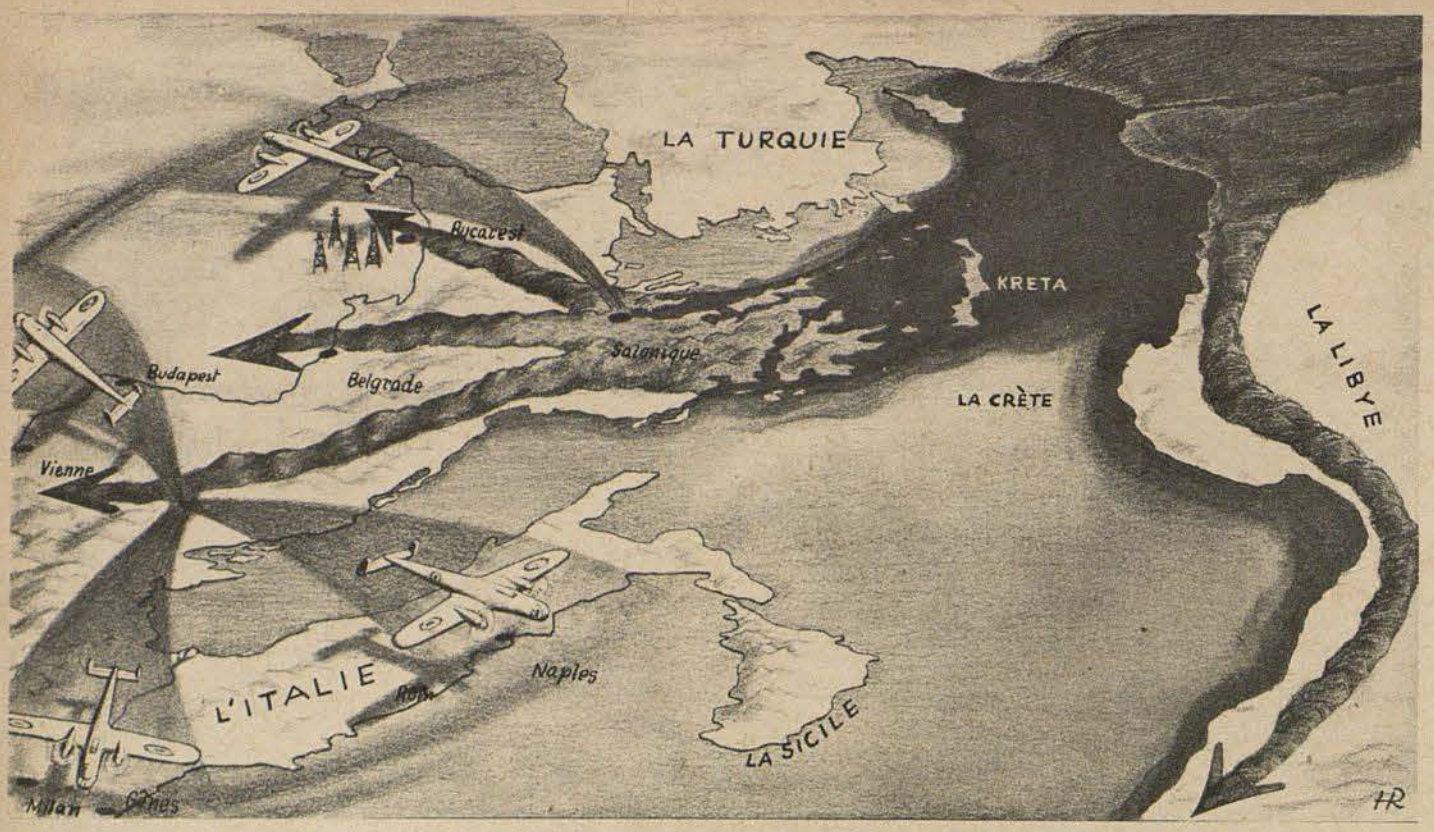
Les fondements spirituels de la nouvelle communauté des nations

Cependant, l'issue de cette guerre marquera le début d'une nouvelle union des peuples européens, union qui ne reposera point sur un organisme anémique, mais sur des réalités politiques, économiques et sociales d'une importance décisive.

On ne peut encore, naturellement, préciser par le détail les formes que prendra, sous la protection des puissances de l'Axe, cette communauté nouvelle des nations européennes. Mais déjà se dessinent les fondements spirituels sur lesquels elle pourra être bâtie, et le sera. Aussi longtemps que la guerre n'est pas terminée, il peut sembler presque téméraire de parler de cette nouvelle collectivité européenne. Il y a encore, en effet, une série d'Etats européens qui déplorent la disparition des anciennes discordes et la fin des oppositions éternelles comme celles qui existaient dans l'étroit espace de l'Europe. Ils y voient une perte ! Cette tristesse de ceux qui ont succombé dans la lutte pour une idole extraordinairement dangereuse et qui aujourd'hui encore souffrent des conséquences de cette défaite est peut-être compréhensible, du point de vue humain. Mais ces sentiments doivent s'effacer devant l'intérêt bien compris de tout l'espace occidental. Car, dans un monde politiquement et économiquement fondé sur les grands espaces et les continents, il n'y a déjà plus — et cela pour des raisons pratiques — de place pour un individualisme démocratique obstiné.

Après que l'influence britannique aura été définitivement exclue de notre continent, l'Europe devra encore livrer de durs combats pour prendre dans le monde la place qui lui revient. Dans cette lutte, une concentration de toutes les forces s'impose. Mais nous savons que même la meilleure concentration organique doit échouer à la longue, si elle n'est point animée par une force spirituelle vivace. Ainsi, une communauté des nations européennes ne pourra devenir vraiment vivante que si elle s'appuie sur la réalité d'une pratique sociale internationale qui assure à chaque membre de la nouvelle communauté historique la place correspondant à sa nature propre, à sa valeur et à l'activité sociale qu'il déploie en faveur de la collectivité.

En ce qui concerne les formes de cette communauté des nations européennes, on ne peut, aujourd'hui, dire avec certitude que ce qui suit : étant donné que le point de départ de la nouvelle société européenne se distingue essentiellement des situations internationales d'où l'expérience de la Société des Nations était sortie, on évitera d'emblée cette contradiction intrinsèque d'une construction de réalités politiques fondée sur de simples théories. Les puissances de l'Axe, en tant que nations spirituellement et politiquement dirigeantes de la nouvelle Europe, pourront procéder, avec une sûreté plus intime et plus forte, à la reconstruction de notre continent. Mais la nouvelle collectivité ne sera pas seulement animée d'une vie intérieure intense, elle disposera, dans les armées victorieuses des puissances de l'Axe, d'un instrument de protection des peuples européens, protection fondée sur l'idée d'un ordre social vraiment clair et elle acquerra ainsi ces « dents » dont l'absence est une des raisons, et non des moindres, qui ont entraîné la mort de l'infortunée Société des Nations. **FIN**



La situation militaire dans les Balkans jusqu'au matin du 6 avril 1941: *Il y a, en Grèce, un corps expéditionnaire britannique qui compte environ 50.000 hommes. Les terrains d'aviation des Balkans sont remplis de machines anglaises. Des renforts arrivent constamment; l'Angleterre a repris son plan, bien connu, de la guerre mondiale: attaquer l'Allemagne et l'Italie, son alliée, par le sud-est. Les gisements pétrolifères roumains, le Danube, artère vitale de l'Europe orientale, Bucarest, Budapest, Vienne, Munich, Milan, Rome sont à une proximité inquiétante des points d'appui aéronautiques de Grèce et de Yougoslavie, et sont donc exposés à des attaques aériennes. On s'attend de jour en jour davantage à une offensive des troupes unies de la Yougoslavie, de la Grèce et de la Grande-Bretagne, dans la plaine du Pô, en Hongrie, en Slovaquie et en Roumanie. Tous ces projets ont cependant été anéantis dans leur germe. Pourquoi et comment? On le saura en lisant le compte rendu suivant.*
Dessin: Heinisch

La campagne des Balkans contre l'Angleterre

par Harald Weberstedt, capitaine d'état-major de la Wehrmacht

L'Angleterre a besoin d'une nouvelle base d'offensive

Au cours de la première année de guerre, les dirigeants de la politique et de la guerre anglaises ont subi défaite sur défaite. La Pologne a été écrasée en quelques semaines. L'occupation de la Norvège a détourné le coup que la Grande-Bretagne projetait de porter dans le flanc nord du Reich. Après la campagne victorieuse à l'Ouest, l'Angleterre était contrainte à la defensive.

On comprend donc que, dans cette situation, l'Angleterre ait tout essayé pour reprendre une offensive active contre le Reich. On n'a cessé d'entendre exprimer à Londres certaines opinions permettant de reconnaître que, dans la pensée des Anglais, la guerre ne pouvait être gagnée que par l'anéantissement des forces armées allemandes et par l'occupation du pays.

Un coup dans le flanc sud-est

L'Angleterre reprit donc son ancien plan de la guerre mondiale, consistant à frapper le Reich dans le flanc, en l'attaquant par le sud-est de l'Europe. Pour cela, il fallait empêcher, en tout état de cause et par tous les moyens, l'Allemagne de pacifier les Balkans. Il fallait trouver des gouvernements qui fussent prêts à mettre leurs peuples au service des intérêts anglais et, le cas échéant, à les sacrifier à ces intérêts. Sous la protection de ces gouvernements et avec leur aide, on pourrait ensuite concentrer dans les Balkans de forts contingents de troupes, pour prononcer, à la faveur des circonstances, une offensive partant du sud-est dans la direction de l'Allemagne. Préalablement, un coup sensible devait être porté à l'économie de guerre du Reich par le blocus de la navigation sur le Danube et par la prise de possession ou, du moins, la destruction, de la région pétrolifère roumaine. Après avoir envoyé de puissantes formations de l'aviation britannique dans les Balkans, on pouvait, de là, pousser la guerre aérienne contre l'Allemagne avec une intensité inconnue jusqu'ici. Tout le territoire du Reich se trouverait alors dans le rayon d'action de formations plus grandes encore de bombardiers britanniques.

Si ce plan était séduisant pour l'Angleterre et si elle l'adoptait avec empressement pour influencer dans le sens qu'elle désirait le développement ultérieur de la guerre, les dirigeants du Reich étaient d'autant moins disposés à en attendre l'exécution. Bien que, pendant l'automne 1940 et dans l'hiver de 1941, les intentions de la Grande-Bretagne se fussent déjà clairement dessinées, le gouvernement allemand conserva, cette fois encore, un calme et une patience inaltérables. Il voulait éviter toute effusion inutile de sang et il espéra jusqu'à la dernière minute que les gouvernements embrigadés par l'Angleterre reviendraient à la raison, et cela dans l'intérêt de leurs propres peuples. C'est seulement plus tard que, à la lumière des documents découverts au cours de la campagne balkanique, on constata que ce n'étaient point des considérations politiques ou le sentiment de leurs responsabilités, mais souvent de simples intérêts pécuniaires privés, dans lesquels la livre sterling jouait un rôle décisif, qui avaient engagé et fixé les volontés des personnalités dirigeantes.

Les deux victimes

L'Allemagne, étant le plus important partenaire commercial des Etats balkaniques, ne poursuivait chez eux que des intérêts purement économiques. Les matières premières et les produits agricoles de ces Etats sont, en effet, des objets d'échange tout indiqués pour l'industrie allemande. L'Allemagne a donc uniquement intérêt à ce que le calme et l'ordre règnent dans ces Etats. Les formes de leurs gouvernements et les autres modalités de leur politique intérieure n'affectent aucunement le Reich.

S'inspirant de ces principes, il avait, de concert avec l'Italie, son alliée, aplani maints différends et apporté ainsi une contribution non négligeable à la paix européenne. Les Etats balkaniques avaient adhéré l'un après l'autre au pacte tripartite, manifestant ainsi leur volonté de coopérer avec l'Allemagne et l'Italie à la création d'une Europe nouvelle.

La Grèce après avoir accepté en avril 1939 la garantie politique que lui offraient les puissances occidentales, était tombée de plus en plus sous la dépendance de l'Angleterre. Les documents trouvés à La Charité, en France, démontrent de toute évidence que, depuis le début de la guerre, la Grèce s'était rangée, d'abord en secret, puis toujours plus ouvertement, aux côtés des puissances de l'Ouest. Qu'il suffise de rappeler les conversations entre l'état-major grec et l'état-major français au sujet du débarquement d'un corps expéditionnaire à Salonique, le consentement donné par la Grèce au transit clandestin d'avions français destinés à la Pologne et l'autorisation accordée aux Britanniques de débarquer des troupes dans l'île de Crète. Une armée expéditionnaire britannique, moderne et pourvue de toutes les armes, ainsi que de puissantes formations de la RAF furent envoyées sur le continent et y furent constamment renforcées. Fin mars 1941, l'effectif des troupes britanniques débarquées en Grèce était de 40.000 à 50.000 hommes; d'après les évaluations américaines il était même de 200.000 soldats.

En **Yougoslavie,** après la chute du gouvernement Stoyadinovitch, en février 1939, il se révéla que les éléments qui semblaient prendre la haute main étaient adversaires des relations amicales avec l'Allemagne et que leur but était de faire le jeu des puissances occidentales en leur livrant le pays. Les dossiers secrets de l'état-major général français apportent, par exemple, la preuve irréfutable que, dès l'été 1939, donc avant le début de la guerre, la Yougoslavie entretenait, par l'intermédiaire de son état-major, des conversations avec ces puissances concernant l'expédition projetée à Salonique. Ce gouvernement se déclarait, en outre, prêt — tout en gardant extérieurement sa neutralité — à favoriser, pendant la guerre, les transports à destination de l'Angleterre et de la France et à échanger des informations avec ces deux Etats. Même après l'écroulement de la France, on déclara, le 11 juin 1940, au ministre de France à Belgrade que la Yougoslavie était décidée à se ranger immédiatement aux côtés de la France, dans le cas ou la fortune des armes tournerait.

Tous ces faits étaient connus du gouvernement allemand, mais il espérait encore en la sagesse et en l'esprit pacifique des dirigeants yougoslaves. C'est pourquoi, en autome 1940, il invita également la Yougoslavie à se rallier au pacte tripartite. L'Angleterre usa alors de tous ses moyens de pression pour empêcher cet acte diplomatique. L'opinion publique fut savamment travaillée par des informations, des communiqués, des rumeurs dont les auteurs ne reculaient devant aucun mensonge. Le gouvernement lui-même fut influencé de telle façon, par des notes et des démarches comminatoires, qu'il hésita longtemps à donner son adhésion effective. L'Allemagne facilita la résolution de la Yougoslavie en satisfaisant généreusement aux désirs particuliers de celle-ci.

Lorsque, le 25 mars 1941, à Vienne, l'adhésion devint un fait accompli, la raison et la sagesse semblaient avoir triomphé. Mais, immédiatement après la signature, l'Angleterre, par l'organe de son Secret Service et par l'intermédiaire des cercles militaires serbes qui dépendaient d'elle, mit en œuvre tous les moyens — pour faire apparaître comme traître aux yeux du peuple, et pour le renverser, le gouvernement qui avait adhéré au pacte. Des émissions radiophoniques anglaises, traduites en serbe, excitèrent la population à se soulever contre l'autorité légitime.

Ce sont là tous actes qui constituent des exemples sans précédent de l'immixtion d'une puissance étrangère dans les affaires intérieures d'une autre nation. Le coup d'Etat des éléments doci-

les à l'Angleterre réussit. Le Prince Régent dut quitter précipitamment le pays. Le président du Conseil et le ministre des Affaires étrangères furent arrêtés. Le prince Pierre, encore mineur, fut revêtu du titre fictif de roi.

L'Angleterre avait ainsi trouvé dans les gouvernements de la Grèce et de la Yougoslavie des instruments tout prêts à sacrifier, en dépit des intérêts de leurs propres pays, leurs peuples à l'Angleterre.

Divisés et vaincus

Par ordre du Führer, chef suprême des forces armées allemandes, et conformément à ses directives, commencèrent, le 6 avril 1941, vers 5 heures 20, les opérations contre l'Angleterre dans les Balkans. C'est à ce moment-là que débuta la quatrième grande campagne de cette guerre, la quatrième bataille dont l'enjeu était le continent et dont l'objectif était la dernière grande base offensive que l'Angleterre s'était créée sur le sol européen. Si cette bataille marque une date mémorable dans l'histoire de la guerre actuelle pour la raison déjà qu'elle a abouti à rejeter l'Angleterre de la dernière large position de départ qu'elle s'apprêtait à utiliser pour attaquer l'Europe, cette campagne mérite tout autant de figurer dans les annales générales de l'histoire de la guerre. La campagne de Pologne s'était signalée par la première mise en action, sur une large échelle, de formations blindées, dans de prodigieuses offensives d'encerclement ; la campagne de Norvège avait montré que l'on peut se livrer à des opérations par delà la mer, même quand on a affaire à une flotte ennemie supérieure en nombre ; les attaques frontales de rupture de la bataille de France avaient ruiné la confiance en la ligne Maginot et en la guerre de tranchées. Mais la campagne de Yougoslavie et de Grèce démontra deux choses : d'abord, la richesse d'idées, vraiment créatrice, la souplesse d'adaptation de la direction allemande de la guerre, qui basa précisément ses plans sur la difficulté essentielle de la campagne, en s'inspirant des obstacles résultant de terrains défavorables. Elle utilisa les quelques rares vallées qui, dans les massifs des Balkans, se prêtaient aux mouvements des formations modernes motorisées, pour couper par le milieu les fronts et les troupes ennemies en marche, pour séparer les unes des autres les formations de l'ennemi et les battre séparément. Mais la campagne se termina par des prouesses d'aviation, sans précédent dans l'histoire de la guerre. L'aviation a transporté à 250 km par-dessus les flots — alors qu'elle était absolument livrée à ses seules forces — des troupes chargées de conquérir une île qui semblait être fermement en la possession d'un adversaire ayant la supériorité de l'armement et du nombre, et soutenu, en outre, par une flotte puissante.

Le premier jour: deux coups décisifs

Dans les premières heures de la matinée du 6 avril, de puissantes formations de l'aviation allemande attaquèrent la place forte de Belgrade. Elles détruisirent les ouvrages de défense, les casernes, les chemins de fer et les services d'information. Ces attaques furent réitérées pendant toute la journée et la nuit suivante. Rien ne met mieux en lumière leur succès que le fait qu'elles ont forcé le gouvernement et les autorités militaires yougoslaves à quitter aussitôt la capitale.

Le même jour, tout au matin, un petit détachement d'élite allemand s'empara, par un hardi coup de main, de la rive serbe du Danube à la porte de Fer. Il réduisit ainsi à néant le plan, spécialement élaboré par les Anglais, de fermer le Danube. Deux autres tentatives de l'ennemi, ayant pour but d'interrompre pour longtemps la navigation en coulant des trains de remorqueurs dans le fleuve, purent être également déjouées.

Ainsi, en l'espace de 24 heures, l'artère vitale des Balkans, le Danube, était préservée de toute grave atteinte. En même temps, les œuvres vives de l'armée yougoslave étaient si rudement frappées que la direction des opérations militaires resta, les jours et les semaines suivantes, sous l'impression désastreuse de ce coup.

La première «coupure»

Sous le commandement du général-feldmaréchal List, des parties d'une armée allemande, dont la masse s'était avancée dans le sud de la Bulgarie, franchirent à l'improviste la frontière de Serbie et la frontière grecque.

Des divisions blindées et des divisions d'infanterie brisèrent, après de durs combats, la résistance acharnée de la troisième armée serbe. Dès le deuxième jour de l'offensive, les Allemands purent passer le Vardar près de Skoplje et de Veles. Cette pénétration, profonde de 100 km, dans la masse de l'armée ennemie fut de grande importance pour le cours ultérieur de la campagne. Les forces yougoslaves et gréco-britanniques furent coupées en deux tronçons, qui durent opérer, dès lors, sans liaison mutuelle.

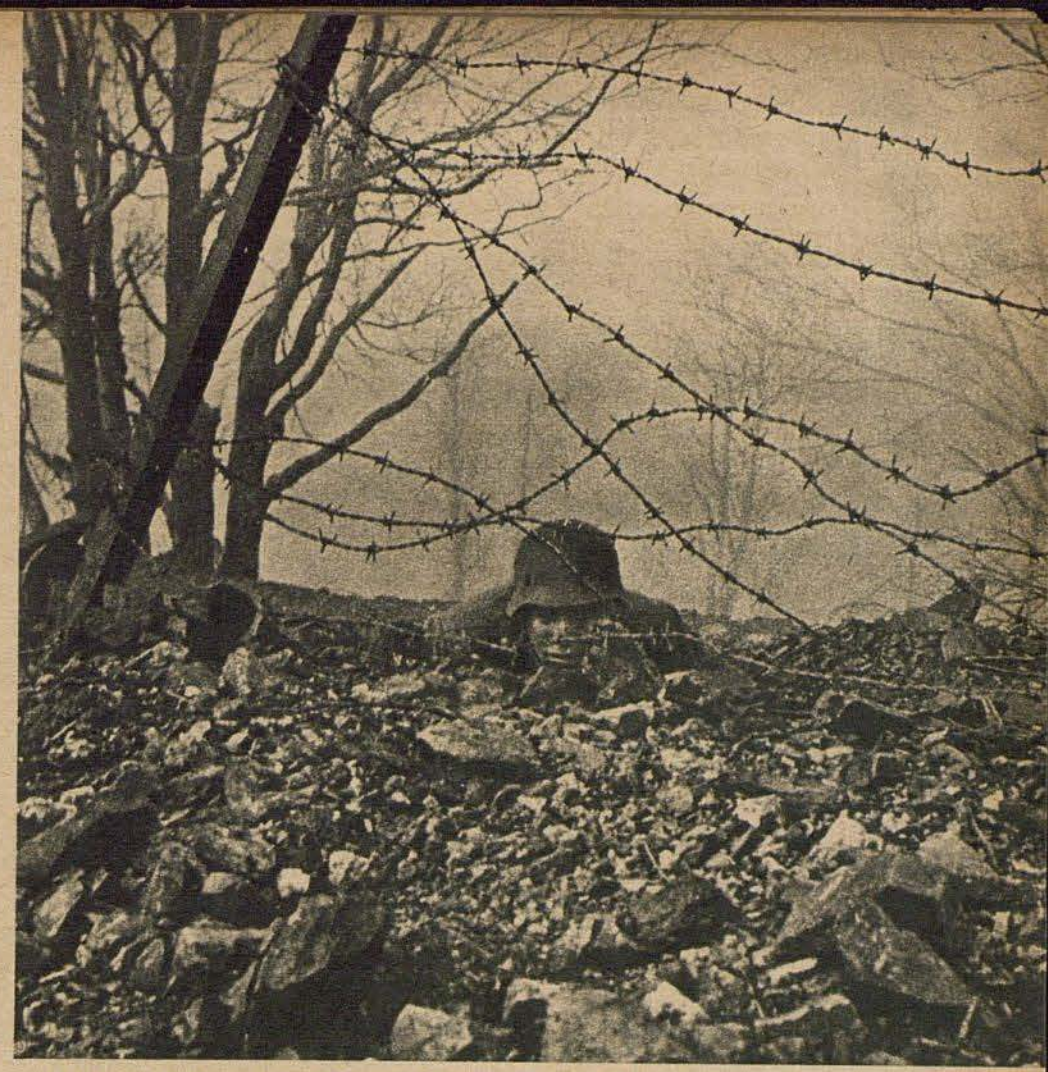
La IIIe armée serbe était battue, ses restes furent anéantis les jours suivants ou faits prisonniers. Le terrain par lequel s'effectuait l'attaque était montagneux, dépourvu de routes ; il offrait aux défenseurs des possibilités toujours nouvelles de résistance. Les quelques rares voies et chemins qu'on y rencontre ne peuvent se comparer avec ceux d'autres pays européens.

La deuxième «coupure»

Un autre groupe de l'armée List avait une tâche difficile à remplir : celle de rompre la ligne de fortifications grecques à la frontière bulgare et de pousser sa forte aile droite sur Salonique. La « ligne Metaxas » était une zone fortifiée pourvue depuis des années de tous les moyens de défense modernes, et située sur un terrain idéalement propice aux défenseurs. Des casemates en béton, munies de nombreuses armes automatiques, des hauteurs organisées en forteresses, des barrages contre le tir et les tanks témoignaient de la capacité de résistance de ces installations. Le terrain situé entre ces ouvrages semblait infranchissable. La « ligne Metaxas », défendue par des troupes d'élite grecques, était réputée imprenable. Les divisions de montagne et d'infanterie, efficacement soutenues par l'aviation, emportèrent, le troisième jour de l'attaque, à la suite de corps à corps acharnés, les fortifications établies dans le défilé de Rupel et, à l'est de celui-ci, dans le massif du Rhodope. A l'aile droite, les formations blindées foncèrent par les sommets sud-est de la Serbie, elles y brisèrent une résistance désespérée et occupèrent, le matin du 9 avril, l'important port de Salonique. On avait ainsi réussi à couper de nouveau les forces ennemies. Le même jour, l'armée grecque, à l'est du Vardar, capitula.

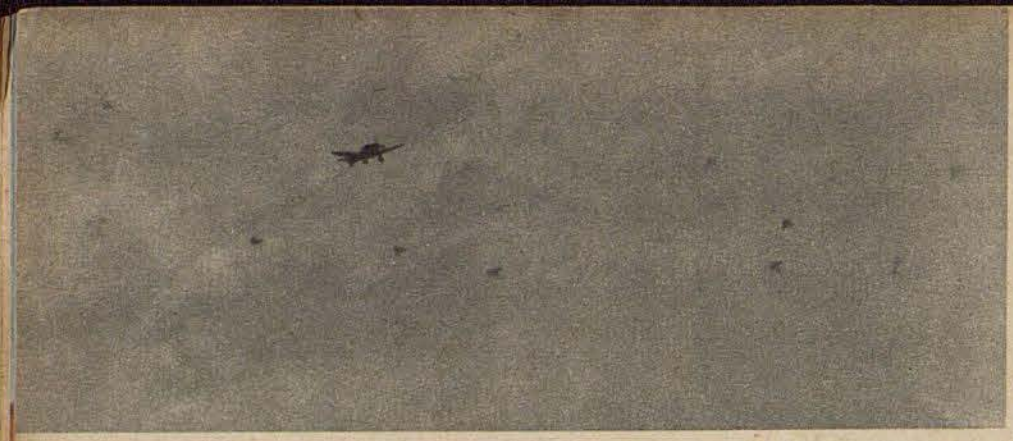
La libération de la Croatie

Une autre armée allemande, sous le commandement du colonel général baron von Weichs, était en train de se concentrer, le 6 avril, en Carinthie, dans la marche de Styrie et dans l'ouest de la Hongrie. C'est là également un fait qui démontre que l'Allemagne n'avait ni voulu ni préparé ce combat. L'armée en question prit, au matin du 10 avril, l'offensive dans la direction du sud. Préalablement, certaines de ses formations, de concert avec celles de la frontière, s'étaient emparées, les jours précédents, des défilés de Karavanken et de plusieurs passages sur la Drau et la Mur. Une division blindée, venant du nord-est, pous-



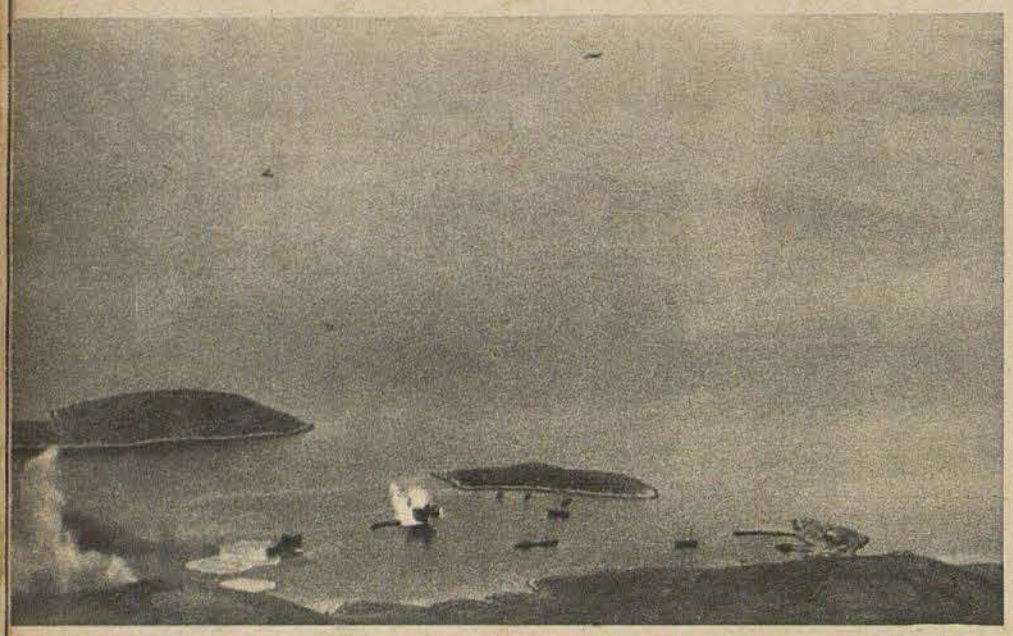
Le 6 avril, à 5 heures 20 du matin: *Les fantassins et les chasseurs alpins allemands ont poussé leurs travaux d'approche jusqu'aux positions ennemies. La nuit finissante les dissimule encore. Les Stukas sont déjà en route: ils doivent jeter juste à la même minute — 5 heures 20 — leurs premières bombes sur les ouvrages fortifiés à la frontière de la Yougoslavie et de la Grèce* Cliché: Habedank, de la PK

Au beau milieu de la ligne Metaxas: *L'infanterie a pris d'assaut les gros ouvrages de la ligne Metaxas. A présent la voie est libre pour une poussée rapide à travers la Grèce; il s'agit, d'une part de séparer l'armée grecque de l'armée yougoslave, d'autre part de disperser cette dernière, le tout dans le plus bref délai. Ce plan d'opérations entraîne de durs combats dans les chaînes de montagnes, à la frontière; et c'est grâce à la préparation excellente du fantassin allemand que le nombre des victimes est réduit au minimum. Il sait habilement utiliser le terrain pour se couvrir* (Photo ci-dessous)



Les forces aériennes entrent en action!

Un Stuka se faufile à travers le feu de barrage de la DCA. *Lui et son escadrille atteindront certainement leur but, de même que toute l'armée de l'air allemande a toujours rempli sa tâche pendant cette campagne. Les avions de reconnaissance, de transport, de bombardement, les Stukas, tous ont été engagés dans le combat. Sans les forces aériennes, le succès obtenu aux Balkans n'aurait jamais été si rapide et si complet* Cliché: Wundshammer, de la PK



Les Stukas se sont frayé leur chemin malgré tous les obstacles. *Les premières bombes sont tombées. On aperçoit au milieu de la photo un bateau-citerne touché en plein. En haut, dans le ciel, des avions se préparent à l'attaque et d'autres s'envolent, une fois leur tâche accomplie*

Un nuage de fumée se dégage du bâteau-citerne touché...

... il se teint en rouge foncé, car le bateau commence à brûler..

.. il s'élève à plusieurs centaines de mètres et change de couleur: il est maintenant d'un rouge éclatant.

Mais voil que les flammes se sont éteintes. Une fumée noire et épaisse s'étend sur l'eau bleu foncé

On pourrait croire que ce nuage ne veut pas perdre de vue les pilotes des Stukas: il monte toujours plus haut...

...au-dessus d'un de ces cimetières de bateaux dont cette guerre a donné le spectacle et qui a coûté à l'Angleterre plus d'un million de tonnes

sa vers Zagreb, enfonça les forces serbes qui lui étaient opposées et, le matin suivant, acclamée par la population, fit son entrée dans la capitale croate.

L'armée serbe du nord se trouvait en pleine dissolution. Des parties de troupes croates déposèrent les armes. L'Etat indépendant de Croatie fut proclamé. La faiblesse intérieure de l'Etat multinationalitaire de Yougoslavie apparaissait à tous les yeux. La décomposition commençait.

De Zagreb, des troupes allemandes rapides s'avancèrent par Karlstadt vers l'ouest et, le 12 avril, opérèrent leur liaison avec l'armée italienne venant de la haute Italie. Le même jour, au nord du lac d'Ochrida, les troupes allemandes et italiennes se donnèrent la main.

Trois chocs simultanés sur Belgrade

Le 12 avril, les troupes allemandes s'avancèrent, de trois côtés, vers la capitale serbe. Les divisions qui s'opposaient à leur marche furent anéanties, elles eurent le choix entre la fuite, la mort ou la captivité. C'est en vain que l'ennemi s'efforça d'arrêter, en détruisant un grand nombre de ponts et en provoquant de fortes inondations, la ruée des troupes allemandes. Du nord-ouest affluaient des troupes légères de l'armée Weichs qui, dès le début, avaient été lancées contre Belgrade. De l'infanterie motorisée et des SS de l'armée List étaient arrivés de la région située au sud de Temesvar. Du sud du pays s'avançaient des formations blindées de l'armée List qui, sous le commandement du colonel général von Kleist, se rapprochaient de Belgrade. Le 8 avril, elles s'étaient avancées de la région de Sofia ; le jour suivant, elles s'étaient déjà emparées de l'important point de jonction de routes et de chemins de fer de Nisch et elles avaient taillé en pièces plusieurs divisions serbes qui, entre Nisch et Belgrade, s'opposaient à leur passage. Les forces ennemies se trouvant encore dans la région entourant Belgrade se replièrent vers le sud-ouest dans la direction de Serajevo. Le 12 avril, au soir, un petit détachement allemand avait pénétré à Belgrade et la capitale s'était rendue. La rapidité de ces opérations ne s'explique, d'ailleurs, elle aussi, que par la supériorité que l'aviation allemande avait su conquérir et conserver. Elle soutenait, sans ménager ses efforts, les combats, souvent rudes, que se livraient les troupes et donnait aux formations de l'armée terrestre les éclaircissements nécessaires concernant les forces adverses.

Des troupes hongroises marchèrent simultanément sur Osijek et s'avancèrent jusqu'au Danube, des deux côtés de Novi-Sad. Après une semaine de combats, plus de la moitié de l'armée serbe pouvait être considérée comme anéantie. L'aviation ennemie était annihilée. Cependant, les dirigeants irresponsables de la Serbie poussaient celle-ci à continuer la résistance, tandis qu'eux-mêmes se préparaient à fuir à l'étranger.

Dans la «chaudière» serbe

Les restes de l'armée serbe se retirèrent dans la région entourant Serajevo et dans les régions montagneuses de la Bosnie et du Monténégro. Des indices permettaient de croire que l'ennemi s'efforcerait de sauver au moins certaines parties de ses effectifs par mer, en gagnant la Grèce. Ce qui importait donc, pour la direction des armées allemandes, était de talonner l'adversaire et de ne lui laisser aucun repos. Ici, de vastes tâches s'imposaient encore aux divisions blindées et aux troupes légères. Partant de la zone de Karlstadt, de la région de Belgrade, ainsi que de Nisch, ces valeureux soldats se lancèrent à la poursuite des formations serbes ; ils dépassèrent les régiments en fuite ou les attaquèrent dans le flanc ; ils cernèrent des parties de troupes en train de se concentrer ou surprirent des bataillons au repos. L'aviation allemande bombardait des rassemblements ennemis et des cantonnements d'état-major; elle détruisait des gares et des casernes.

Les Stukas exercèrent d'affreux ravages parmi les troupes en marche et les colonnes automobiles. Ils firent dérailler des trains de transports. Mais le soir du 14 avril, la radio de Londres lança le communiqué suivant : « Les Yougoslaves ont maintenant commencé à combattre réellement. L'offensive allemande dans le sud de la Yougoslavie et à la frontière grecque a complètement perdu son élan. »

Des troupes italiennes s'avancèrent, le long de la côte, en venant du nord par Knin, Spalato, en direction de Raguse et de Mostar, et les Italiens venant du sud s'élancèrent, de l'Albanie, dans la direction de Cettigné.

Le 15 avril, les négociations préparatoires à la capitulation avaient commencé à Belgrade et à Serajevo. Le jour suivant, dans la zone entourant Serajevo, la deuxième armée serbe capitula et, le 17 avril, à 21 heures, la capitulation inconditionnelle de toutes les forces yougoslaves était signée.

Le nombre des prisonniers serbes était considérable : 6.298 officiers et 337.864 sous-officiers et soldats. Les Croates et les Macédoniens furent, pour la plupart, immédiatement libérés. Le butin en matériel de guerre de toute sorte était énorme.

En onze jours, un des ennemis était anéanti. En dépit de tous les avertissements, même de ceux émanant de ses propres rangs, la nation vaincue s'était vendue à l'Angleterre. Elle doit maintenant supporter les conséquences de cet acte. Ajoutons que les nombreuses promesses d'une aide efficace était restées lettre morte.

Poursuite à travers la Grèce

Mais la campagne n'était pas terminée. Le corps expéditionnaire britannique en Grèce « brûlait de prendre contact avec l'ennemi et de battre les Allemands ».

Après la capitulation du gros de l'armée grecque à l'est du Vardar, le 9 avril, il importait de battre, de concert avec les troupes italiennes attaquant l'Albanie, les restes des forces gréco-britanniques. Des troupes allemandes rapides et des SS de l'armée List avaient heurté, pour la première fois, le 10 avril, près de Florina, des troupes britanniques. Après des combats de plusieurs jours, celles-ci furent rejetées par delà l'Aliakmon. Le 14 avril, Kozani fut conquis. Des troupes blindées et de montagne arrivant de la région circonvoisine de Salonique forcèrent le passage du cours inférieur de l'Aliakmon. Les troupes britanniques furent délogées des fortes positions qu'elles occupaient au sud du fleuve. Elles s'enfuirent précipitamment vers le sud.

A cette date déjà, l'aviation allemande de reconnaissance constatait des embarquements dans les ports grecs. Mais la radio de Londres communiqua, le 15 avril au soir : « Les Anglais envoient de nouveaux contingents en Grèce. La nouvelle que les troupes britanniques sont déjà retirées de ce pays a été démentie à Londres et qualifiée de propagande ennemie. »

Sur l'Olympe, les arrière-gardes britanniques livrèrent de nouveau bataille. Elles avaient pour mission de couvrir la retraite précipitée des troupes quittant le sol grec. Par une rapide avance des deux côtés du massif, les

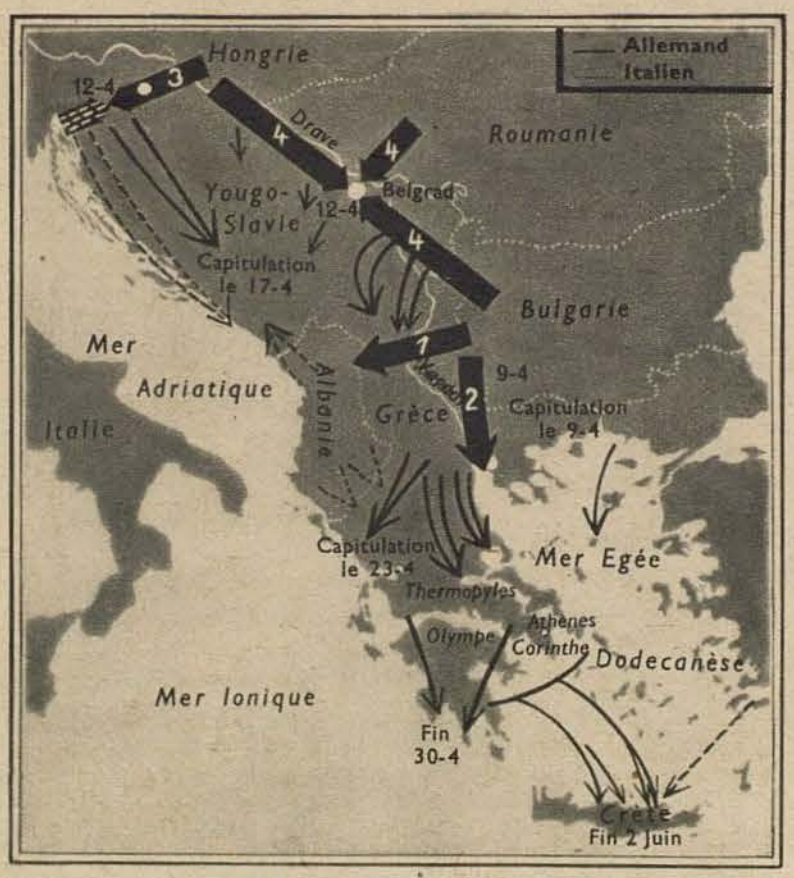
Allemands reussirent à penétrer dans la vallée de Tempé et à occuper le territoire au sud de l'Olympe.

Ainsi fut brisée, également à cet endroit, la résistance ennemie. Le 18 avril, nos chasseurs alpins hissèrent le drapeau à croix gammée sur le sommet de la montagne, á une hauteur de près de 3.000 mètres.

Infatigablement poursuivis par nos troupes, les Britanniques se retirèrent à Lama, en passant par Larissa. En dépit des mauvaises routes et des difficultés particulièrement grandes du terrain, nous pûmes partout rejeter leurs arrière-gardes, qui résistaient durement.

La retraite coupée

Tandis qu'une seule division blindée allemande continuait à poursuivre vers le sud les Britanniques battus à



La campagne des «coupures» stratégiques. *La carte nous montre les quatre grandes brèches que l'armée allemande a ouvertes dans les rangs de l'adversaire pour anéantir séparément les armées ennemies. La première brèche sépara l'armée yougoslave de l'armée grecque; la seconde força à la capitulation l'armée grecque qui opérait à l'est de Salonique; la troisième, tout comme la première, rétablit la liaison entre les forces militaires allemandes et italiennes et amena la défaite de l'armée yougoslave du nord; la quatrième anéantit d'autres divisions serbes dont les débris furent rejetés dans les creux des montagnes du pays, où elles capitulèrent. Alors commença la grande poursuite des corps de débarquement britannique, qui finit par l'atterrissage de nos parachutistes en Crète. C'est un exploit qui restera unique dans les annales de la guerre.* Dessin : Diederich

l'Olympe, des formations de SS militarisés s'avancèrent, à travers les difficiles terrains du massif du Pinde, jusqu'à Janina, qui fut prise le 21 avril. Ainsi se trouvait coupée l'unique voie de retraite des divisions grecques refluant d'Albanie. Les formations italiennes, après de durs combats, avaient rejeté l'ennemi jusqu'à la frontière albanaise. Les Grecs, par un travail de plusieurs mois, avaient renforcé leurs positions et détruit un nombre considérable de routes et de ponts. La pluie, la neige, des chemins sans fond avaient rendu particulièrement difficiles les attaques des alliés. Le 23 avril, l'armée grecque de Macédoine et d'Epire dut capituler, après avoir été encerclée par les Italiens au nord et à l'ouest, par les Allemands à l'est et au sud. C'était là un succès manifeste de l'excellente et parfaite coopération entre l'armée allemande et les forces italiennes. L'attitude courageuse des soldats grecs leur avait valu

des conditions de capitulation honorables.

Des Thermopyles à Athènes

Le défilé fameux des Thermopyles, entre la mer et les montagnes, était la dernière position particulièrement favorable où l'avance allemande en territoire grec pouvait peut-être encore être arrêtée. L'ennemi s'y était incrusté depuis des mois dans des retranchements constamment renforcés. De fortes arrière-gardes britanniques d'Australiens et de Néo-Zélandais y livrèrent bataille. Les troupes blindées allemandes attaquèrent de front et enlevèrent les positions. Nos formations alpines arrivèrent à marches forcées et attaquèrent immédiatement l'ennemi sur ce champ de bataille historique. Elles se frayèrent un passage à travers ces terrains ravinés et impraticables, entourèrent la position et, du côté sud, forcèrent le défilé. A la suite d'attaques opérées par des troupes d'assaut, que soutenaient des tanks, on s'empara de plusieurs batteries britanniques.

La division blindée atteignit Thèbes le 25 avril. En même temps, une section motorisée allemande débarqua à la pointe nord de l'île d'Eubée. Après avoir débarrassé l'île de la présence des ennemis, elle rejoignit le continent près de Chalcis. Devant Athènes, l'ennemi n'opposait plus qu'une faible résistance, qui put être rapidement brisée. Au matin du 27 avril, les troupes allemandes occupaient la capitale hellénique. Tous les monuments et œuvres d'art fameux étaient intacts. L'aviation allemande, dans ses attaques, s'était, également ici, bornée à viser les objectifs militaires.

La lutte continua. Le 26 avril, des parachutistes allemands, exécutant une hardie attaque aérienne, s'emparèrent de l'isthme de Corinthe, occupèrent la ville et s'assurèrent du canal. Les ponts, que les Anglais avaient détruits sans se soucier des intérêts de la Grèce, purent être rapidement rétablis. Grâce à cette initiative courageuse, l'isthme de Corinthe — si important pour la conduite ultérieure de la guerre en Méditerranée — put être pris sans être endommagé. Les parachutistes firent prisonniers environ 1.000 Britanniques et 1.500 Grecs, puis, s'emparant des véhicules automobiles, ils poursuivirent à fond de train les restes de l'armée ennemie en fuit.

En même temps, des SS militarisés traversèrent le golfe de Patras et pénétrèrent dans le Péloponèse. D'autres troupes motorisées s'engagèrent, par Corinthe, dans le sud de la péninsule. La résistance fut brisée partout où elle fut tentée. Les restes du corps expéditionnaire britannique étaient en pleine dissolution. En peu de jours, le Péloponèse fut nettoyé. Plusieurs milliers de Britanniques, ne pouvant plus atteindre les vaisseaux qui devaient les sauver, se rendirent. Mais des milliers de ceux qui espéraient pouvoir s'échapper par la mer tombèrent victimes des attaques de l'aviation allemande qui, depuis plusieurs jours, ne cessait de déchaîner ses feux roulants. Ainsi se termina la campagne sur le continent.

L'aviation avait, d'ailleurs, pris une part particulièrement considérable aux victoires remportées par les Allemands en Grèce. Par ses attaques ininterrompues contre les troupes grecques et britanniques et par son action destructrice constante contre toutes les voies de communication et de ravitaillement, elle contribua à la dissolution ou à la capitulation de nombreuses formations ennemies.

Les pertes britanniques

Aussitôt que fut reconnu le plan de fuite des Britanniques, des formations allemandes d'avions de combat et de Stukas dirigèrent, de jour et de nuit, les plus violentes attaques contre la navigation marchande et contre les transports par mer de l'ennemi. On ne saura jamais exactement combien de troupes l'Angleterre a perdues dans cette mêlée. Les ports grecs étaient devenus de vrais cimetières de bateaux. Des semaines plus tard, on voyait encore les épaves de vaisseaux coulés venir s'échouer aux côtes helléniques. Il est arrivé souvent que des capitaines de navire grecs furent forcés par les Britanniques, qui leur mettaient le revolver sous le nez, de leur livrer leur bateau et de naviguer au profit de l'Angleterre. Plus d'un de ces capitaines a ainsi perdu la vie. Au total, l'aviation allemande a coulé 75 vaisseaux de cette flotte britannique de retraite, soit environ 400.000 tonnes brutes, et elle a endommagé 147 vaisseaux représentant environ 700.000 tonnes brutes.

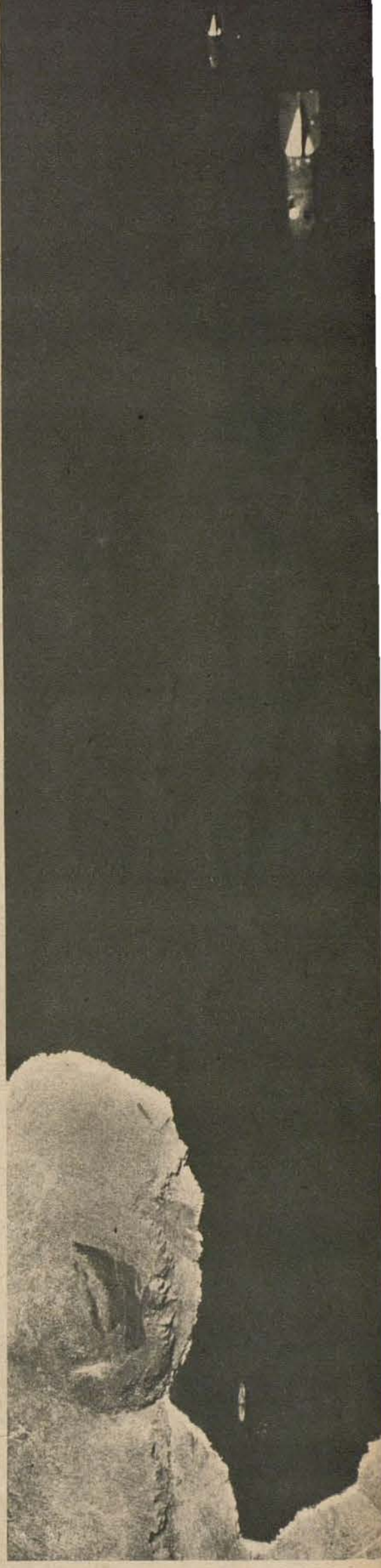
Le nombre des Britanniques prisonniers a été de 11.000 officiers, sous-officiers et soldats. En raison de leur attitude courageuse et chevaleresque, les prisonniers grecs ont été immédiatement renvoyés dans leurs foyers.

D'après un dénombrement, encore inachevé, le butin de cette campagne dépasse 1.500 canons, des milliers de mitrailleuses, plus de 600.000 armes à feu (à main), des centaines de véhicules automobiles blindés et non blindés.

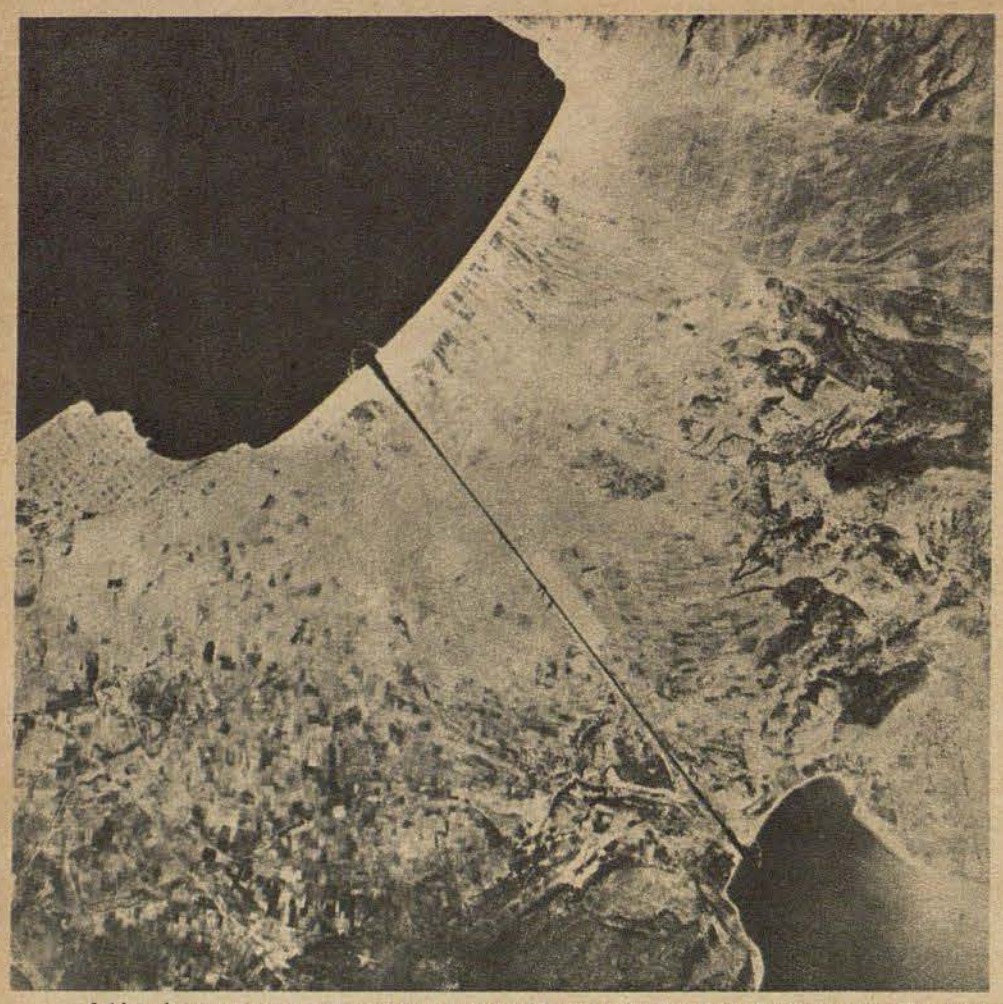
En outre, d'énormes stocks de vivres et de carburants, ainsi qu'une prodigieuse quantité de munitions pour toutes les armes, sont tombés entre les mains du vainqueur.

Une armée s'envole vers la Crète!

Les plus importantes îles grecques de la mer Egée avaient été occupées à la suite d'audacieux coups de main isolés accomplis, dans la période du 15 au 28 avril, par des formations de



Trois bombes, *et tout en bas nous voyons l'objectif, qui paraît infiniment petit... Cette photo nous montre mieux que n'importe quoi combien il est difficile de viser un bateau; en même temps elle témoigne de l'excellence de l'école de nos aviateurs: il suffit de penser au tonnage coulé qui se chiffre par millions de tonnes*
Cliché: Schmidt, de la PK.



Ici les chasseurs-parachutistes atterrirent pour la première fois sur le territoire grec: *Une prise de vue aérienne de l'isthme de Corinthe et du canal qui était d'une importance extrême aussi bien pour la stratégie britannique dans le bassin de la Méditerranée que pour la retraite des Anglais au cours de la dernière période de la campagne. Les chasseurs-parachutistes, qui avaient fait 1.000 prisonniers environ, barrèrent le chemin de la retraite et dégagèrent la route du Péloponèse*

l'armée allemande. Le 6 mai, on s'empara des grandes îles de Chio et de Mitylène, situées devant la côte de l'Asie Mineure. Les troupes d'assaut, livrées à leurs propres ressources, surprirent les garnisons, les battirent ou les forcèrent à se rendre. Des formations italiennes achevèrent l'occupation des Cyclades le 11 mai.

Mais la Crête se trouvait toujours en la possession des Anglais.

C'est le 20 mai, aux premières heures de la matinée, que commença l'attaque par surprise des Allemands contre cette île. D'abord, de puissantes formations d'avions de combat et de Stukas bombardèrent les nids de résistance de l'ennemi, ses postes de défense antiaérienne et ses terrains d'aviation. Des parachutistes et des troupes transportées par la voie des airs s'emparèrent, après une attaque audacieuse, de points importants situés sur la côte nord. De puissantes formations navales britanniques s'efforcèrent d'empêcher le renforcement des troupes allemandes qui se trouvaient déjà dans l'île et de faire intervenir dans la lutte la grosse artillerie. Ainsi commença, le 20 mai, une bataille acharnée qui mit aux prises les formations aériennes allemandes et la flotte britannique dans la Méditerranée orientale. En cinq jours, l'aviation allemande coula 7 croiseurs de combat ou croiseurs de défense antiaérienne, 8 destroyers, 5 vedettes rapides et 1 sous-marin britanniques. La prédominance de l'Angleterre dans la Méditerranée orientale était ébranlée. La flotte britannique dut évacuer la zone maritime au nord de la Crète. Quatre autres croiseurs et de nombreuses autres unités britanniques furent anéantis par les forces navales et aériennes de l'Italie.

Le débarquement par avions sur l'île s'opéra d'abord à plusieurs endroits de la côte nord. C'est à l'ouest que se trouvait le centre de gravité de l'attaque. C'est là qu'après de durs combats aux péripéties changeantes les parachutistes purent s'emparer de l'aérodrome de Malemes et s'y maintenir. C'est de là enfin que, quatre jours après le débarquement, commença déjà l'offensive contre les forces principales de l'ennemi qui s'était concentré dans la zone entourant La Canée, capitale de l'île, qui fut prise le 27 mai, et les Allemands atteignirent le golfe de la Sude (Suda) servant d'appui à la flotte britannique.

On poursuivit sans arrêt l'ennemi qui, se défendant toujours énergiquement, se retirait vers l'est. On put alors opérer une rapide jonction avec les parachutistes qui continuaient à combattre de ce côté, mais plus loin. Le 29 mai, Rethymon fut occupé et ainsi put être dégagée la formation de parachutistes qui, à l'est de la ville, se trouvait aux prises avec l'ennemi et forcée de livrer de rudes et pénibles combats. Le matin suivant put déjà s'effectuer la liaison avec ceux qui se trouvaient près d'Iraklion. Luttant contre des troupes bien supérieures en nombre, ils avaient pourtant conquis la ville et le port

Le 30 mai les Allemands donnèrent également la main aux troupes italiennes. Celles-ci avaient débarqué deux jours auparavant dans la baie de Saitia et, de là, avaient marché sur Jerapetra.

Le 1er juin, les chasseurs alpins allemands avaient battu, au nord de Sfakia, les derniers restes des effectifs britanniques. Les troupes allemandes avaient fait prisonniers environ 11.000 Britanniques et 5.000 Grecs, et s'étaient emparées d'un matériel de guerre considérable.

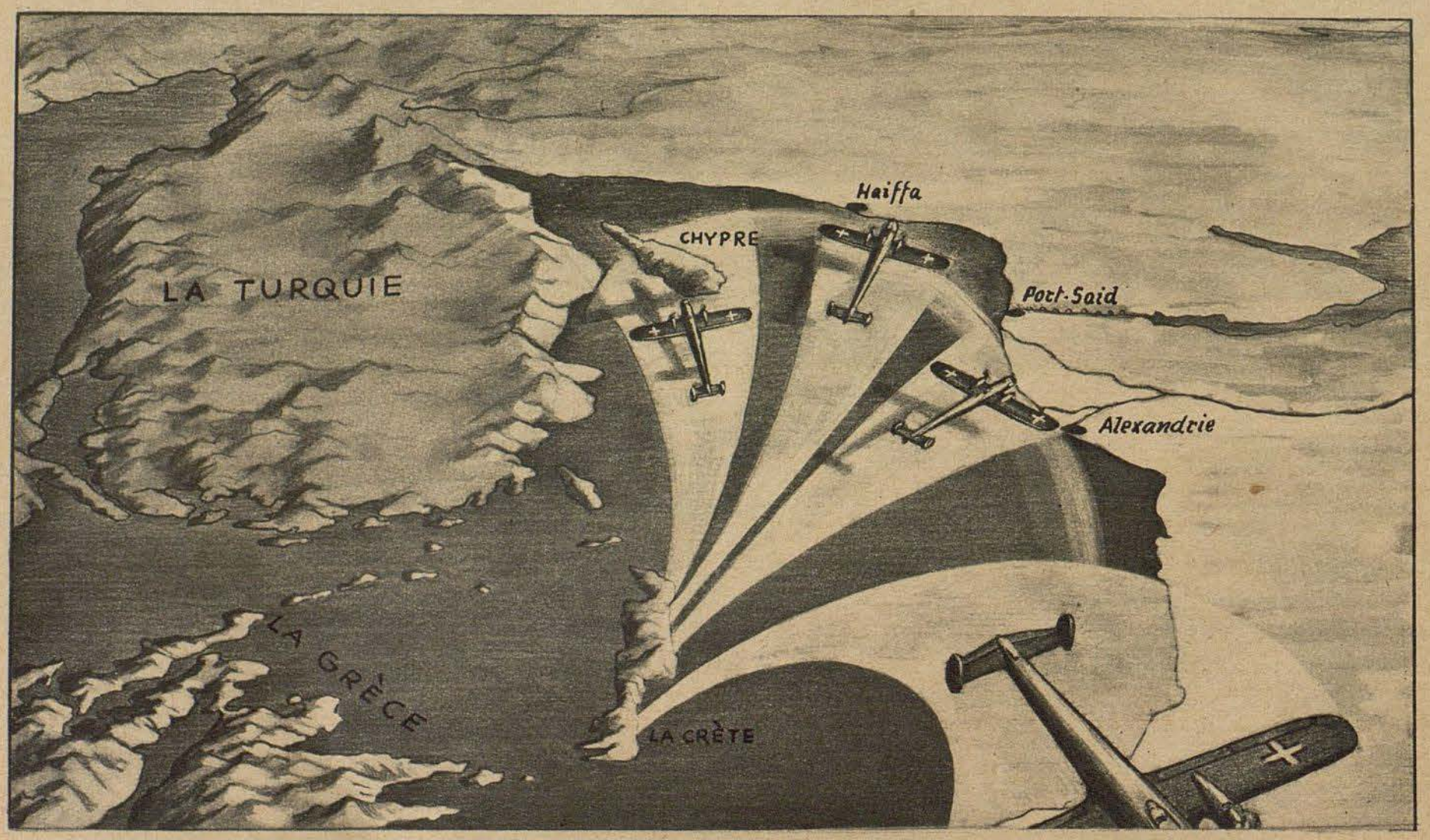
Les opérations dans l'île n'avaient pu être exécutées avec succès que parce que l'aviation allemande avait réussi, après des combats acharnés, à s'assurer la maîtrise de l'air et à la conserver jusqu'à la victoire.

Sans précédent dans l'histoire

La conquête de la Crête présente la même importance significative tant par ses modalités d'exécution que par ses effets.

Sans pouvoir se fonder sur aucune expérience acquise, on a pu, pour la première fois dans l'histoire de la guerre, exécuter par avions un débarquement de vaste envergure, et cela avec un plein succès. C'est uniquement par la voie des airs que l'on pouvait transporter, à des distances de 300 à 500 kilomètres, des troupes en état de combattre, leur amener des quantités toujours plus considérables de vivres et de munitions, et les renforcer constamment en armes lourdes. L'enlèvement des blessés et des malades s'opéra également sans entrave par la voie des airs.

Ainsi se termina la campagne des Balkans, dont le Führer a dit : « Cette campagne peut se résumer en une phrase: pour le soldat allemand, il n'y a rien d'impossible ! »



Que signifie la possession de la Crète ? *L'Angleterre a perdu avec la Crète, dont elle avait fait une base navale, le golfe de Suda d'où elle pouvait dominer au nord la mer Egée, à l'ouest la mer Ionienne et au sud la côte septentrionale de l'Afrique. Désormais l'armée de l'air ne doit franchir qu'un distance de 350 kilomètres pour atteindre l'Afrique du Nord, à peine 600 kilomètres pour atteindre la ville d'Alexandrie et Chypre. Le canal de Suez se trouve à une distance de 750 kilomètres. L'est de la Méditerranée se trouve sous le contrôle immédiat de l'aviation allemande qui dans les combats livrés pour la possession de l'île de Crète a démontré sa supériorité sur la Royal Air Force et sur la flotte anglaise de la Méditerranée* Dessin: Heinisch

En Crète

Le croiseur anglais « York », coulé par les avions allemands, s'est échoué dans le golfe de Suda. Les troupes allemandes de débarquement le rasent presque en se dirigant vers l'île de Crète que les chasseurs-parachutistes et les troupes d'atterrissage débarrassent de l'ennemi Cliché du Dr. Feitl

FIN

Les sous-marins pendant la guerre mondiale et aujourd'hui

Par le contre-amiral Gadow

On n'entend plus guère répéter les affirmations de Churchill et d'autres politiciens anglais, suivant lesquelles la Grande-Bretagne en finirait, cette fois encore, avec le danger que représentent les sous-marins, tout comme elle y a réussi pendant la guerre mondiale. Pourtant, on semble projeter une nouvelle campagne d'encouragement, pour pallier, de ce côté de l'Atlantique, et de l'autre, le désastreux effet produit par le chiffre des coulages. L'Amirauté et la marine britanniques, en tout cas, n'ont jamais participé à cette propagande de déclarations si pleines de confiance. Des observateurs étrangers, tels que le général français Duval et l'amiral américain Pratt, sont, à cet égard, tout aussi réservés, ou même franchement sceptiques, et ils signalent les demandes constantes et pressantes de l'Angleterre, réclamant des destroyers et d'autres navires d'accompagnement pour se défendre contre le danger sous-marin. Celui-ci est donc bien loin d'être surmonté, et l'on est tout naturellement enclin à faire une comparaison entre la situation actuelle et celle de la guerre mondiale.

Tout d'abord, nul n'ignore assurément que, dans la guerre de 1914-1918, la résolution de combattre la navigation commerciale par le moyen des sous-marins n'avait été prise qu'assez tard et après bien des hésitations. Elle avait été à différentes reprises entravée par des considérations politiques, et ce n'est qu'à partir de février 1917 qu'elle fut exécutée avec une énergie intégrale. Ainsi, on avait permis à l'ennemi de gagner un temps précieux et de s'organiser tactiquement et techniquement pour écarter le péril. L'amiral lord Jellicoe, dans ses *Souvenirs*, a donné, à ce sujet, des indications absolument sincères. Au début de cette avant-dernière année de la guerre mondiale, l'Allemagne disposait d'environ 110 sous-marins (dont à peu près 40 « en station ») et elle pouvait ajouter à ce total 6 à 8 nouveaux submersibles, en moyenne, par mois. Au cours de l'année précédente, c'est-à-dire en 1916, le système de défense consistant à convoyer les bateaux avait abouti, d'après les calculs anglais, à la destruction de 22 sous-marins, tandis que 108 se retrouvaient en ligne de bataille. En 1917, l'augmentation des constructions nouvelles diminua d'abord, mais elle se releva bientôt jusqu'à 13 par mois et, en 1918, elle atteignait une moyenne mensuelle variant entre 6 et 10. La perte de 63 sous-marins en 1917 avait pour contre-partie un accroissement de 87 ; en 1918, 69 sous-marins furent perdus et 85 mis en service. Le « programme Scheer », du 1er octobre 1918, qui prévoyait la construction de 376 nouveaux submersibles, avec une production mensuelle de 33 à 37 unités, arriva trop tard et ne put donc produire ses effets.

Eu égard aux possibilités de production, et pour des motifs qui sautent aux yeux, il ne convient point d'établir une comparaison numérique entre le passé et le présent. Il suffit, cependant, de signaler que les exigences qui s'imposaient pendant la cinquième année de la guerre mondiale étaient encore considérées comme acceptables et, donc, comme réalisables, par le haut commandement de l'armée, malgré l'épuisement toujours plus accentué des matières premières et de la main-d'œuvre. Au contraire, l'Allemagne, en cette année de guerre 1941, dispose intégralement de ces deux facteurs. Ajoutons que la résolution de faire la guerre commerciale au moyen de sous-marins a été prise, cette fois, dès le début des hostilités et qu'elle n'a été entravée ni retardée par aucune considération quelconque. Disons enfin que la nécessité de ce mode de guerre avait été sagement prévue. Le « start » a donc pu s'effectuer dans des conditions beaucoup plus favorables que pendant la guerre mondiale, bien que la production en série ait naturellement exigé son temps normal de démarrage. Evidemment aussi, on a, dès le début, pu disposer de tout le matériel nécessaire pour la construction, ainsi que du personnel et du cadre d'enseignement indispensables.

Trois possibilités stratégiques

L'amiral Jellicoe a, rétrospectivement, indiqué trois possibilités stratégiques de surmonter le danger des sous-marins, possibilités qui sont restées jusqu'à aujourd'hui les mêmes, au moins dans l'ensemble :

1° Empêcher les sous-marins de quitter leur base,

2° Les combattre en mer,

3° Renforcer la protection des navires marchands.

En vue d'appliquer la première de ces méthodes, les Anglais s'étaient demandé, pendant la guerre mondiale, si l'on pouvait « annihiler » les ports de guerre allemands, les fermer complètement ou, du moins, les bloquer étroitement. A cet égard, ils se posaient la question de savoir si l'on pouvait s'emparer de l'île d'Héligoland, de Borkum (devant l'embouchure de l'Ems) et de Wangeroog (devant la Jade et le Weser), enfin, de Sylt, à la côte de Schleswig, et si l'on pouvait s'y maintenir. Les deux projets furent considérés comme trop périlleux et, en conséquence, rejetés, car on n'avait pas réussi à limiter — encore moins à anéantir — l'activité opérante de la flotte allemande par une victoire navale. Au contraire, la flotte allemande, après la victoire du Skagerrak, se révéla prête à continuer la lutte et elle put assurer pleinement la protection de la zone de départ des sous-marins dans la mer du Nord. On dut donc renoncer à utiliser une flotte, déjà prête, de vaisseaux de blocage camouflés. On ne put davantage envisager la possibilité de fermer les bases de départ de sous-marins dans la Baltique, au moyen de navires de guerre, sans s'exposer là-bas, c'est-à-dire loin de ses propres points d'appui, à une contre-action allemande. Une occupation du Danemark en vue d'atteindre le but visé ne pouvait aboutir qu'à un grave échec dans la guerre sur terre. C'est pourquoi on fixa les yeux d'une façon particulièrement attentive sur les points d'appui allemands en Flandre, d'où le danger des sous-marins menaçait l'Angleterre au maximum. En fait, au printemps de 1918, on s'efforça de fermer Ostende et Zeebruge avec des bateaux de blocage, mais sans succès. Il ne restait donc plus que la ressource de fermer totalement la Manche par des mines, par des obstacles aériens, des filets et des bateaux-vedettes, ce qui força les sous-marins à passer par la mer du Nord et à contourner l'Ecosse. En même temps, la mer du Nord et le détroit séparant la Norvège des Sheland furent infestés d'une énorme quantité de mines, etc. Cette mesure eut un certain succès, mais de peu d'importance.

Aujourd'hui, il en va autrement...

Mais, dans cette guerre, les choses se présentent de telle façon qu'il est encore moins possible de fermer les ports allemands de départ que pendant la guerre mondiale — sans parler de l'inanité des efforts tendant à les miner secrètement et à forcer l'adversaire à prendre des mesures pour assurer leur sécurité. De telles tentatives sont déjouées *a priori* par le grand nombre de ces ports de départ, par le mode de défense de ces bases dont l'Allemagne dispose depuis les fjords de la Norvège jusqu'au sud de la France. La Manche s'ouvre, toute large, au libre mouvement de la flotte allemande et elle est tout aussi peu fermée que les ports de départ situés dans la mer du Nord. La quantité de mines et de matériaux de fermeture dont disposait l'ennemi pendant la guerre mondiale lorsqu'il faisait donner à plein son industrie et bénéficiait de la coopération des Etats-Unis lui échappe aujourd'hui, étant donnée la destruction progressive de cette industrie et les lourdes pertes de tonnage qu'il a subies.

Quant à la deuxième méthode stratégique utilisable pour lutter contre les sous-marins, disons que, pendant la guerre mondiale, les Anglais disposaient d'un chiffre de vaisseaux impressionnant. D'après l'amiral Jellicoe, ce chiffre s'élevait à plus de 2.400 vaisseaux auxiliaires de guerre, 194 avions, 50 dirigeables non rigides, 65 sous-marins, 77 pièges à sous-marins, — qui, après de brefs succès, se révélèrent inopérants, — un vaste système de stations d'écoute à la côte, enfin, 277 destroyers, — dont 37 nord-américains, — 30 canonnières, 44 bateaux d'accompagnement et 338 vedettes rapides.

Sans entrer dans le détail, on peut aujourd'hui affirmer qu'après les pertes subies dans la mer du Nord, près de Dunkerque, dans la Manche et en Méditerranée, il ne peut plus rester grand'chose du matériel naval dont l'Angleterre disposait pendant la guerre mondiale.

Au cours de cette guerre de 1914-1918, les ports de la Manche et ceux de l'Irlande étaient les bases surtout utilisées comme stations d'écoute et postes aéronautiques. Rien qu'en Irlande, l'Angleterre disposait alors de cinq ports, notamment de Belfast. Aujourd'hui, elle n'a plus en Irlande que ce dernier port. Dans la Manche et dans le Sud-Ouest de son île, l'Angleterre disposait de dix ports, dont toute une série est aujourd'hui détruite. Le front des ports britanniques est donc considérablement affaibli par rapport à la Grande Guerre.

Le canon et la bombe sous-marine se sont révélés utiles dans la lutte contre le sous-marin. Mais les expériences faites pendant la guerre mondiale et au cours du conflit actuel, et qui peuvent être communiquées de façon courante aux submersibles allemands, sont prises en considération pour la formation technique des équipages et elles diminuent les pertes.

Les Anglais attribuent une importance et un rôle fondamentaux dans la lutte contre le danger sous-marin au troisième procédé stratégique, c'est-à-dire au convoiement. Ce procédé, organisé et mis en œuvre après de grosses difficultés, a, assurément, au cours de la guerre mondiale, contribué à assurer un approvisionnement suffisant des îles Britanniques et des corps expéditionnaires en vivres, engins de guerre et matières premières. Mais il fallait, pour cela, disposer, rien que dans l'océan Atlantique, de 50 croiseurs de bataille et croiseurs auxiliaires. On dut demander aux Américains : 4 navires de bataille, 48 destroyers ou canonnières, 128 vapeurs de pêche, 80 vedettes rapides, 20 remorqueurs de mer, 108 avions. En outre, la France et l'Italie contribuèrent, dans une certaine mesure, à la protection des convois.

Les convois sont anéantis en dépit de la « protection la plus forte »

Aujourd'hui, l'Angleterre ne possède plus qu'une fraction du matériel naval dont elle disposait pendant la guerre mondiale. La mise à contribution et l'usure des bateaux, ainsi que des équipages, alors déjà poussées jusqu'à l'extrême, ont aujourd'hui — d'après l'aveu des Anglais eux-mêmes — atteint de nouveau un point extraordinairement critique. Toute l'insuffisance même d'une active protection des convois ressort de l'anéantissement systématique du tonnage en dépit « de la protection la plus forte ». Au service de reconnaissance aérienne britannique des trajets de convoiement s'oppose un service de reconnaissance allemand presque aussi développé et qui est en mesure de signaler aux sous-marins leur proie future. Au contraire, pendant la guerre mondiale, les submersibles devaient souvent croiser et explorer la mer pendant des jours et des semaines et assez souvent ils reprenaient, sans avoir remporté aucun succès, le chemin alors beaucoup plus long du retour.

D'après les déclarations de l'amiral américain Pratt, « la situation actuelle prend toujours plus rapidement le caractère des pires époques de la guerre mondiale ». L'Angleterre réclame à cor et à cri le secours des convois et particulièrement des avions. Mais il faut qu'elle se procure ceux-ci au delà de l'Océan et ses appareils se perdent dans la même mesure que les autres chargements. On peut mesurer ces pertes et leurs effets à la diminution très considérable du tonnage britannique. Tout torpillage présente une gravité de plus en plus accentuée, même si les chiffres mensuels des coulages diminuent peu à peu. Pratt signale que le danger des sous-marins a eu pour effet de « reculer » le trafic océanique en le poussant « bien loin vers le Nord, à peu de distance du Groenland et de l'Islande ». De Terre-Neuve et de l'Islande, d'un point d'appui avancé comme les Açores ou des porte-avions, on peut exercer une surveillance aérienne sur les voies maritimes. Mais pour que cette surveillance soit possible, il faut que le temps soit favorable au vol.

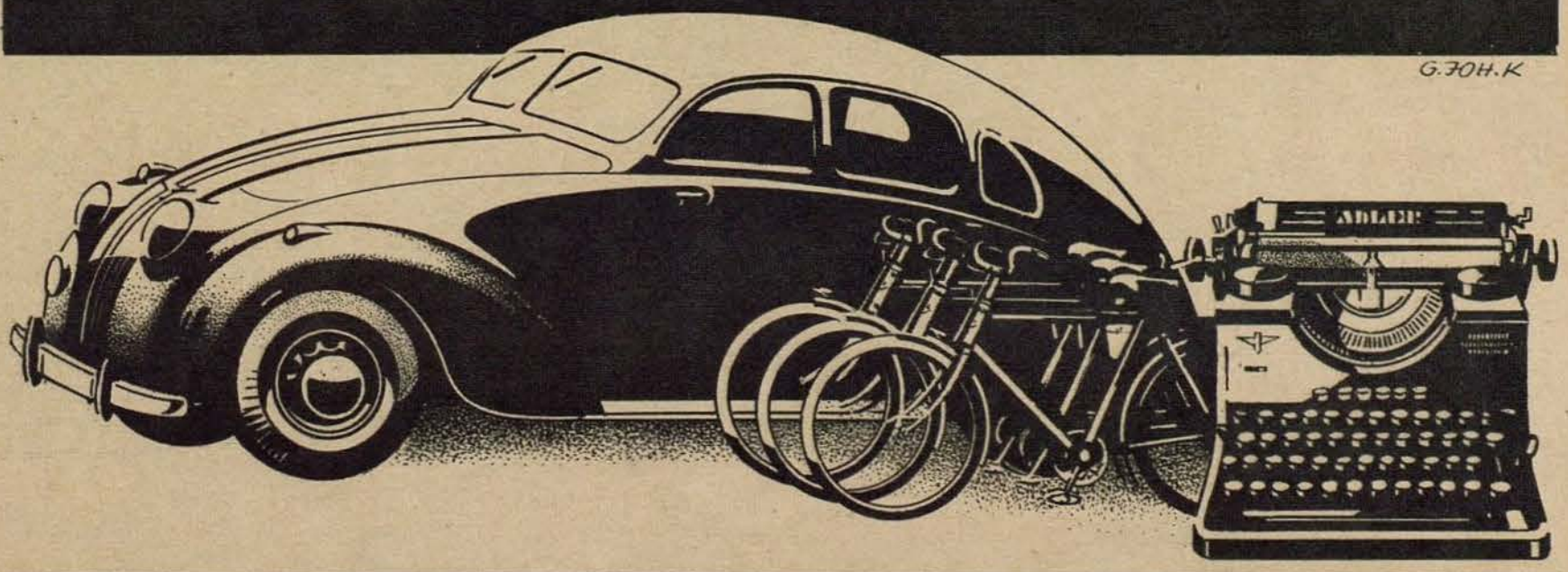
Ainsi, l'Angleterre est aujourd'hui arrivée à la limite presque ultime des possibilités d'échapper aux submersibles. Mais le nombre croissant des sous-marins allemands et l'activité de plus en plus efficace déployée par l'aviation dans sa lutte contre la navigation, les ports et les centres de production permettront de parer à ces méthodes. Ainsi, la guerre sous-marine poursuivie par l'Allemagne aboutira, elle aussi, à un succès final, qui s'annonce déjà d'une façon suffisamment claire.

ADLER

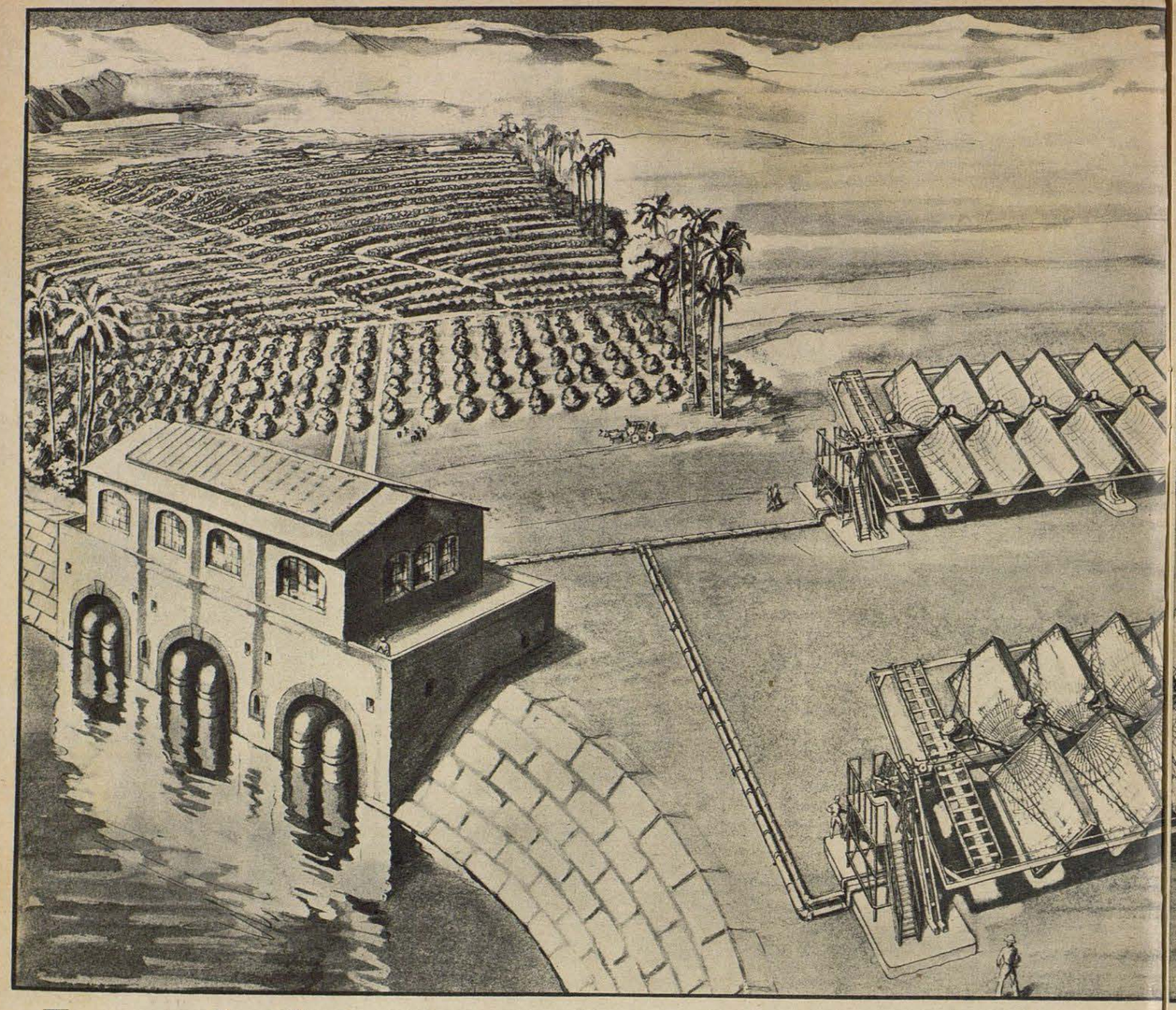
Une qualité qui correspond au prix:

voilà ce qui a établi notre réputation dans le pays et à l'étranger, tout en consacrant la réputation de tous les produits allemands sur le marché mondial

AUTOMOBILES ADLER
BICYCLETTES ADLER
MACHINES A ECRIRE ADLER



ADLERWERKE VORM. HEINRICH KLEYER A. G. FRANKFURT AM MAIN



Le soleil irrigue les plantations!

SUR les monts du Rhin, un ingénieur et un médicin contemplaient le paysage s'éteneant à leurs pieds. Désirant fumer une cigarette, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient point d'allumettes. Mais le médecin eut l'idée de se servir du verre de ses lunettes à la façon d'une loupe. Et offrant « du feu » à son ami, il lui dit :

— Le soleil ! C'est le moteur du monde !... Mais parfois j'ai l'impression qu'il arrive aux techniciens ce qui nous arrivait autrefois, à nous autres médecins, avant que Finsen nous eût démontré l'influence curative du soleil. C'est lui qui est votre moteur... et pourtant vous semblez l'avoir oublié !

— Peut-être avez-vous raison ! Quand, en appuyant sur une petite touche on dispose aussitôt de centaines de milliers de kilowatts, on oublie facilement que chacun de ceux-ci n'est pas autre chose que de la force solaire amassée depuis des millions d'années dans les forêts vierges, enfouie ensuite sous la terre et qui crée, à présent, sous forme de charbon, une nouvelle énergie. On oublie aussi que c'est le soleil qui élève l'eau vers le ciel sous forme de nuages, cette eau qui vient ensuite actionner les turbines de nos centrales hydrauliques; que c'est le soleil qui déclenche ce même vent que nous utilisons dans des moteurs *ad hoc;* enfin que toute énergie au monde provient, en somme, du soleil.

— Mais pourquoi remonter à des millions d'années ? Pourquoi avoir recours à tant d'hommes pour fouiller les ultimes profondeurs de la terre ? A quoi bon déchirer nos champs et nos bois, dans l'espoir de rencontrer peut-être, à vingt ou à cinquante mètres de profondeur, une couche de lignite ? Faut-il vraiment que de paisibles vallées soient submergées par les flots de nos lacs de barrage et sacrifiées à nos centrales hydrauliques ?

— Le monde a besoin de courant électrique !

— Oui, mais pourquoi ce détour, qui fait perdre tant de temps et d'énergie ? Prenez une lentille, et le soleil vous chauffera toute une chaudière d'eau ! Prenez une chaudière et placez-la sous une lentille encore plus grande, construisez, en un mot, l'héliomoteur. Il me semble que ce serait le bon système...

— Apparemment !

L'ingénieur montra du doigt la Godesburg, sur l'autre rive.

— Magnifique paysage, pas vrai ?

— Oui, sans doute ! Mais pourquoi disiez-vous : « apparemment » ?

— Permettez-vous que je prenne rapidement une photo ?

L'ingénieur saisit son kodak, le rapprocha de ses yeux, puis tira de sa poche un « posomètre » :

— Auriez-vous l'amabilité de calculer le temps de pose ? 28 degrés Scheiner, diaphragme 5,6. »

Le médecin prit la cassette et la dirigea par delà le Rhin. L'ingénieur laissa retomber la camera et reprit en souriant :

— Maintenant, savez-vous aussi ce qui meut cet indicateur ?

— Naturellement ! Il y a là-dedans quelque chose comme...

— ...Comme une centrale d'énergie électrique, vouliez-vous dire ?

— Non, une photo-cellule !

— Parfaitement. Une centrale électrique en miniature, qui transforme immédiatement la lumière du soleil en courant électrique.

Il prit le posomètre et le rengaina.

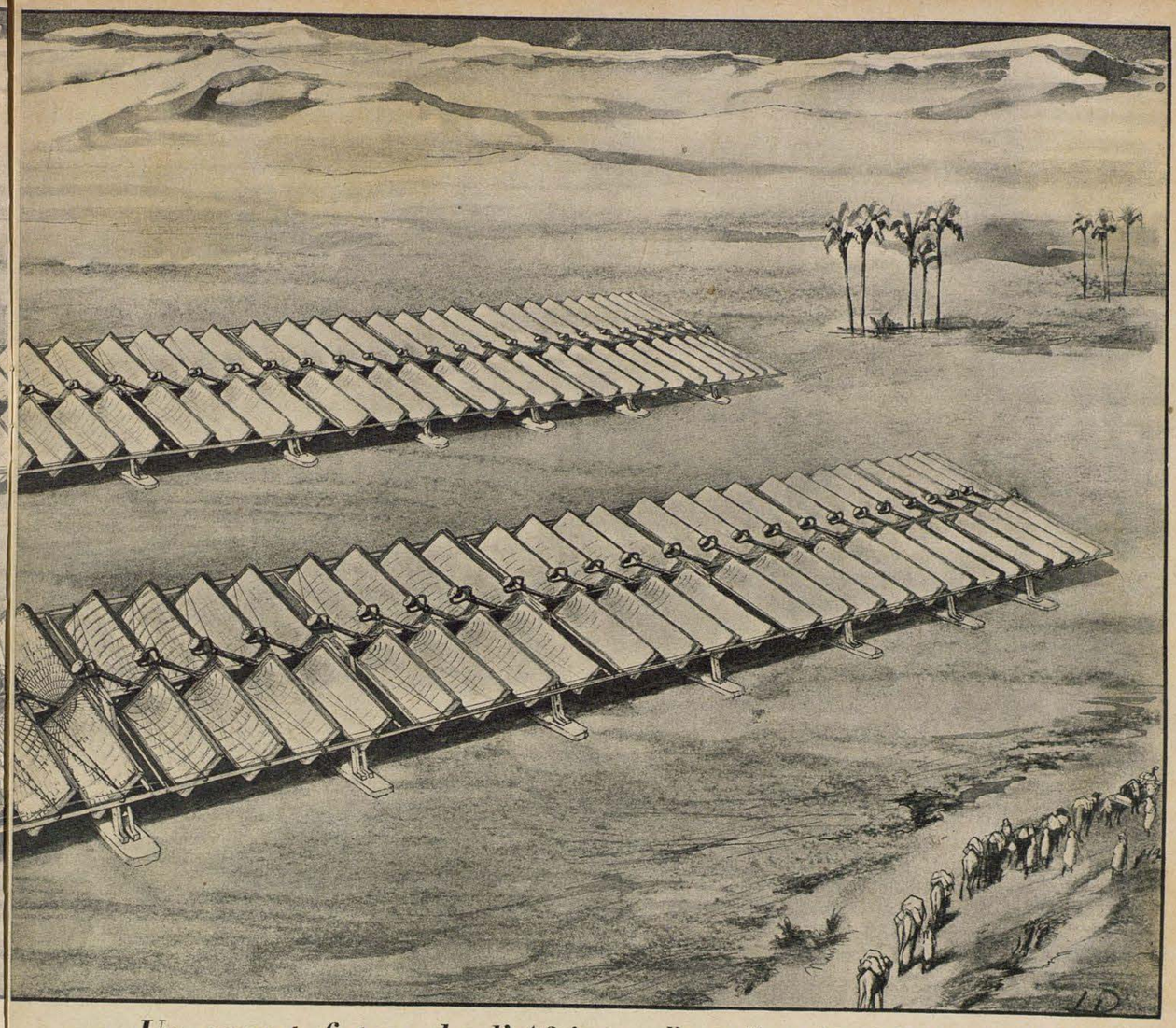
— Voyez-vous, c'est la voie directe, mais...

— Mais ?

— Pour produire par cette voie un seul kilowatt, nous devrions paver de photo-cellules une surface d'au moins plusieurs centaines de mètres carrés. Les frais de construction d'une telle centrale de photo-cellules seraient si élevés que l'on ne pourrait payer le prix du courant. En outre, ce chemin « direct » présenterait l'énorme désavantage que 99 % du rayonnement solaire ne seraient pas transformés en électricité, mais en chaleur inutile.

— La lentille serait donc la vraie solution ?

— Dans certains cas déterminés, assurément !



Un aspect futur de l'Afrique

Une machine moderne à énergie solaire de 300 CV d'après les plans du savant allemand Dr. Wilhelm Maier

Comment travaille cette nouvelle génératrice d'énergie? Deux grands récepteurs d'énergie solaire, en direction nord-sud, contiennent chacun trente réflecteurs à miroirs. Deux électromoteurs les font tourner, suivant le cours du soleil, de telle façon que les rayons de celui-ci viennent s'y réverbérer toujours perpendiculairement. Au point local de chaque réflecteur se trouve une petite chaudière remplie d'huile. Celle-ci est chauffée à 300 degrés centigrades par les rayons ainsi concentrés. Elle est ensuite conduite, par des tuyaux, au compartiment des machines. Là, une partie de l'huile chaude est mélangée avec de l'eau. L'eau se vaporise et met en mouvement une machine qui pompe l'onde d'un fleuve ou d'un lac (voir en bas, à gauche) et l'amène, par des canaux, dans la plantation. Puis, l'huile est séparée de l'eau et ramenée à la génératrice d'hélio-énergie. Une partie de l'huile fortement chauffée sert à alimenter des réservoirs thermiques. Ce sont de grands blocs de béton traversés de tuyaux de fer, que l'huile bouillante porte à une température de 300 degrés et qui, pendant les heures de faible énergie solaire ou pendant la nuit, rendent à l'huile la chaleur qu'ils ont conservée. Les réflecteurs peuvent être rapidement protégés, par des couvertures roulables, contre les tourbillons de sable et les orages. On peut commodément nettoyer les miroirs par un «pont» mobile aménagé à cet effet

Dessin: Heinisch.

— On pourrait donc directement ici en haut, ou en bas, dans la vallée...

— Non ! Ici, dans nos zones septentrionales, cette centrale d'énergie solaire aurait souvent « froid ». En hiver, par exemple, le soleil n'apparaît chez nous que pendant quelques heures. Même pendant les autres saisons, son rayonnement est souvent absorbé par le brouillard et les nuages. Mais sous les tropiques, où il n'y a ni charbon, ni force hydraulique, on a construit, il y a des dizaines années déjà, des centrales d'énergie solaire ; on y a concentré dans de gigantesques miroirs concaves la force qui se dégage de l'astre rayonnant, on l'a recueillie dans le foyer des réflecteurs en de petites chaudières et, de là, on a conduit la vapeur aux machines.

— Fantastique !

— La quantité de chaleur, que le soleil — dont la température est de 6.000 degrés environ — envoie à chaque mètre carré de notre Terre, correspond environ à un cheval vapeur, en moyenne. Toutefois, cela ne se produit que si ce mètre carré, suivant la direction du soleil, est constamment tourné de telle façon que l'astre lui envoie perpendiculairement ses rayons. D'autre part, cette transformation de la lumière en travail mécanique entraine des déperditions considérables. En outre, il faut compter avec les variations quotidiennes du rayonnement. Mais grâce à la construction minutieusement exécutée par M. Maier, et qu'il nous propose, on n'a plus besoin que d'une surface de 10 m2 par cheval vapeur au lieu de 30 ou 40 dans les anciens systèmes. Pour produire, par exemple, une force de 300 CV, Maier a donc besoin d'une surface initiale tournante de 3.000 mètres carrés. Construire une pareille installation en Europe serait, naturellement, absurde. Au contraire, une centrale d'énergie solaire de cette espèce serait extrêmement utile dans les zones sèches situées sous les tropiques. Elle permettrait de produire la force nécessaire pour mouvoir les grandes installations d'irrigation. Si paradoxal que cela puisse paraître, on pourrait même songer à utiliser ces stations d'hélio-énergie pour fournir la force motrice aux compresseurs des machines frigorifiques, transformant ainsi la chaleur tropicale en... froid !

— Une magnifique idée !

— Oui, et, en nombre d'endroits tropicaux, la seule solution économiquement supportable du problème de l'irrigation ! Il en est des centrales hélio-électriques comme de toutes les créations de la technique : elles constituent toujours l'idéal là où elles remplissent mieux leur rôle que d'autres. La centrale d'énergie solaire dispose donc d'un champ d'action propre, sur lequel elle ne peut être dépassée par aucune autre machine. Par contre, pour nous, Européens...

A ce moment, un nuage sombre passa au-dessus d'eux, puis s'étendit, large et lourd, sur la montagne et la vallée.

— Voyez, dit l'ingénieur, le soleil luit toujours, mais nous ne recevons pas constamment ses rayons.

Le médecin le frappa sur l'épaule :

— Descendez donc avec moi, dit-il. A deux pas d'ici, il y a du soleil en conserve dans des coupes sonores...

Eduard RHEIN

ERIK REGER

Bergstrasse 75

Résumé de la première partie. — *Le sous-officier Erwin Paskert, blessé au cours de la campagne de Pologne, et depuis rétabli, passe son congé de convalescence à Heidelberg, ville d'où on lui a envoyé, bien souvent, des lettres et des colis. Le nom de l'expéditeur était Gitta Brendling, résidant Bergstrasse 75. Il était tombé amoureux de l'inconnue et n'avait de cesse qu'il ne lui rendît visite. A sa grande surprise, il apprend que la maison sise Bergstrasse 75 est depuis longtemps inhabitée, et qu'une fabrique l'a fait transformer en foyer de repos pour ses ouvriers. L'architecte en chef, qu'il rencontre sur les lieux, n'est pas tout à fait inconnu pour lui, en ce sens que leurs pères respectifs étaient liés d'amitié jusqu'à ce qu'une brouille les séparât. Bien que Paskert entende rechercher lui-même Gitta Brendling, l'architecte Engelmann s'attache à ses pas quelques heures durant. Il raconte à son interlocuteur l'histoire d'une maison qu'il a bâtie sur la montagne, faisant vis-à-vis au burg, et il se trouve que son propriétaire actuel s'appelle Brendling. Il s'agit du directeur de la fabrique qui a fait l'acquisition de la maison sise Bergstrasse 75. Le mystère grandit malgré de nouveaux enchaînements. Paskert se rend à la villa Brendling où il rencontre la sœur du propriétaire ; elle a vingt ans, et elle s'appelle Charlotte. Il s'entretient avec elle, et son imagination finit par confondre deux êtres en un seul : la correspondante Gitta et Charlotte, bien vivante celle-là, et qui l'ensorcelle. Charlotte demande à Paskert ce qui a bien pu lui faire supposer qu'elle était l'auteur des lettres de Gitta*

En apprenant que Gitta Brendling avait donné pour adresse Bergstrasse 75, Charlotte se prit à réfléchir.

— Etrange, dit-elle ; le fait est que cette maison de la Bergstrasse nous concerne à plus d'un titre. Vous savez que mon frère y installe actuellement un foyer de repos pour les ouvriers de la cimenterie. Mais ce n'est pas tout. Il y a trois ans que mon frère habite Heidelberg. Or, ce n'est que longtemps après l'achat de la maison qu'il a appris à qui elle avait tout d'abord appartenu : un certain Meulenhoff, qui la loua tout un temps à un Hollandais du nom de Leeuwe. Ces deux noms nous touchent de près, mais il est difficile de retrouver les liens de parenté. Il faut vous dire qu'une famille Brendling s'était établie, voici plusieurs dizaines d'années, en Hollande. Ils contractèrent alliance avec les Meulenhoff et les Leeuwe. La guerre entrava nos recherches, mais un beau jour...

Elle s'interrompit, et observa le jeu des nuages que le tonnerre balayait aux quatre coins du ciel avec un vacarme assourdissant. Sur les hauteurs, les arbres disparaissaient dans le brouillard, cependant que plus bas ils étaient courbés par le vent.

— Oui, reprit-elle enfin très vite, comme mon frère a suivi son régiment en Hollande, il ne manquera pas de s'informer à la source même.

De son pas souple et fier, elle disparut dans la pièce voisine, cette dernière séparée du hall par une porte à glissières. Paskert découvrit une chambre de grandes dimensions, richement décorée et meublée dans le style baroque; Charlotte venait d'allumer le lustre électrique, car l'obscurité avait gagné de toutes parts; l'ensemble offrait un aspect féerique. Comme elle revenait avec un petit album sous le bras, son visage fut brusquement illuminé par un éclair qui trouait les nuages et, tel un pont de feu, reliait les montagnes entre elles. Une pluie diluvienne frappait les vitres, la vallée était opaque, on n'y voyait plus du tout.

Charlotte ferma la fenêtre. Dans toute la maison, où l'infirmière se hâtait d'un étage à l'autre, on entendait les crépitements précipités. L'éclairage du plafond opposait à la noirceur de l'orage une clarté chaude, jaune, confiante. Dans cette retraite, les têtes de Paskert et de Charlotte s'étaient rapprochées et se penchaient sur le petit album. Celui-ci contenait des photographies du frère, des souvenirs de sa vie de soldat. Elle promenait ses doigts sur les signatures du haut en bas et de bas en haut. Paskert se mit à en faire autant, et il arriva que leurs doigts se rencontrèrent, se superposèrent. Ils ne purent s'empêcher de rire; mais sans se regarder. Charlotte semblait très attachée à son frère; il lui ressemblait d'ailleurs beaucoup. Son autre frère, le maître de la maison, était sensiblement plus âgé et « moins humain », comme elle disait. Bien qu'elle eût été sa pupille jusqu'à l'âge de son émancipation, elle ne semblait guère s'accorder avec lui.

Ils avaient gardé leur place, mais se taisaient. Depuis un bon moment, et à leur insu, l'album de photos s'était refermé. Dehors, les troncs des arbres gémissaient sous l'emprise de l'orage, les ondes des éclairs suivaient celles du tonnerre, et, ployant sous l'averse, les pointes des arbrisseaux touchaient la terre humide.

Paskert ne pouvait décemment pas s'en aller. Ils se retirèrent dans un petit coin bien abrité de la véranda où ils prirent une tasse de café, en s'entretenant de choses et d'autres et en humant les exhalaisons de la terre. La pluie avait pris un cours régulier; le ciel respirait la désolation, fleurs et feuilles frémissaient dans l'air humide. Charlotte apporta un jeu d'échecs; il pleuvait encore. Le bruit monotone de la pluie fut agrémenté d'un nouveau son, celui d'une auto qui grimpait la route, en suivant les détours; elle venait du quartier aux maisons de briques.

— C'est mon frère, dit Charlotte, surtout ne vous dérangez pas. Je vais aller au-devant de lui et le conduire ici après lui avoir tout raconté, ce qui épargnera la peine de reprendre le fil de votre histoire. Je sais combien cela vous est pénible.

Elle lui fit un petit signe de tête et le quitta. Etait-elle jolie !... Non pas dans le sens ordinaire, mais fraîche, savoureuse, et exquise comme un fruit béni par le soleil. De ses traits recueillis se dégageaient une chaleur et une pureté sans égales.

Un instant après Paskert perçut une voix d'homme qui emplissait l'intérieur de ses accents sonores, et on le présenta au directeur Brendling. C'était un homme de grande taille et plutôt maigre; des yeux expressifs animaient son visage et il avait le front haut. Il avait manifesté le plus vif intérêt pour tout ce que Charlotte lui avait dit de Paskert

— Et, dites-moi, les lettres que vous envoyiez Bergstrasse 75 arrivaient-elles à bon port ?

— Aucune n'est restée sans réponse.

— C'est étrange, dit Brendling ; il est absolument exclu que la poste y achemine le courrier, pour la bonne raison qu'il n'y a ni concierge ni gardien quelconque pour le recevoir. Les travaux ne font que commencer; toute surveillance était inutile jusqu'ici.

— J'ai oublié de vous demander, dit Charlotte à Paskert, si vous vous étiez renseigné sur place, Bergstrasse même.

— J'ai rencontré le professeur Engelmann, l'architecte; mais je ne l'ai pas interrogé à ce sujet, répondit Paskert.

Il s'arrêta net, car Charlotte avait pâli.

Ce fut au tour de Brendling de prendre la parole :

— Je m'explique à présent pourquoi Engelmann m'a téléphoné ce matin.

Il invita Paskert à passer la nuit sous son toit et à le seconder dans ses recherches le lendemain.

— De toute façon, vous allez rester chez nous jusqu'à ce que nous ayons le mot de l'énigme.

Paskert résista à cette offre bien qu'il mourût d'envie d'accepter; mais il craignait, dit-il, de déranger la maîtresse de maison et son bébé.

Brendling ne s'émut pas pour si peu:

— Si le bébé ne vous gêne pas, vous êtes le bienvenu. Un soldat ne saurait dire : Non, quand il s'agit d'un devoir à remplir; et puis, service pour service, voyez un peu comme le jardin a souffert de l'orage. Nous n'avons pas de jardinier à notre disposition, vous pourriez bien nous donner un coup de main à l'occasion ?

— Sûrement, je vous remercie, balbutia Paskert.

Et il regarda Charlotte dont la pâleur avait fait place à une rougeur très prononcée. Elle s'affairait autour d'une table ovale. Une seule fois, elle lui jeta un regard rapide, un regard inondé de lumière. Brendling irait chercher le lendemain la petite valise que Paskert avait déposée à la consigne.

Paskert se demandait pourquoi Charlotte avait pâli, précisément comme le nom d'Engelmann avait été prononcé. Il se souvint également que la voix d'Engelmann s'était voilée, en parlant avec force détails des aîtres de cette maison. Mais, ce soir, il ne voulait plus importuner Charlotte de ces questions. Après le dîner, Brendling fit servir un sorbet aux fraises. Ils s'étaient retirés dans une pièce en retrait, demi-circulaire. L'infirmière était des leurs. Le sorbet révéla en Brendling un romantique qui s'ignorait : il exprima le regret que Paskert eût manqué le clair de lune d'Heidelberg. On se coucha tard pour se lever très matin. Le soleil brillait à travers les branchages humides, des nuages épars couraient d'un coin du ciel à l'autre, une armée d'oiseaux chanteurs semblait avoir envahi les forêts. Paskert, qui avait dormi dans une chambre assez fraîche et tournée vers la montagne, commença ses travaux de jardinage. Vers midi, Charlotte descendit à la ville; elle allait au-devant de sa belle-sœur. Paskert se retira à l'écart pour ne pas devoir assister à l'arrivée de la maîtresse de maison et de son bébé. Un peu plus tard, il apparut, tenant à la main un bouquet de fleurs que l'orage avait brisées.

Mme Brendling était charmante; son visage accusait la tendre pâleur d'une toute nouvelle maman, en contraste parfait avec les couleurs fraîches de celui de Charlotte, bien qu'ils fussent tous deux également jeunes. Tout dans ses traits respirait le bonheur et la joie de vivre, et elle s'exprimait avec tant de naïveté qu'on eût juré qu'elle venait d'entrer dans l'existence. Dans la maisonnée, il n'était plus question que d'elle; tout gravitait autour de sa personne, et ce n'est que tard dans la soirée que Paskert se retrouva seul avec Charlotte. Il était appuyé, à côté d'elle, contre un pilier de la véranda. Tous deux se taisaient. De la vallée montait un brouillard pareil à une fumée bleue; l'air calme sentait bon le feuillage et les boutons de roses; entre les nuages s'immisçaient les hirondelles, et le soleil expirait, irradiant des couleurs opalines.

— Erwin, dit brusquement Charlotte, de la façon dont vous parliez hier du professeur Engelmann, on eût dit que vous le connaissiez de longue date ?

— L'aurais-je laissé entendre? repartit-il.

Cette question n'avait d'autre but que de lui permettre d'observer attentivement Charlotte, ses sourcils qui se fronçaient curieusement, le pli hostile de son front, ses narines palpitantes.

— Non, reprit-elle, vous ne m'avez rien dit de semblable; mais on reconnaît bien des choses à la voix; il suffit qu'elle prononce un nom pour qu'on sache tout de suite à quoi s'en tenir.

Son regard ne la quittait pas; elle rougit et fit un pas en arrière.

— Vous ne voulez pas me répondre? demanda-t-elle irritée.

— Mais si, à condition que vous me disiez pourquoi vous désirez le savoir.

Elle eut un mouvement et se retourna; mais Paskert ne lâchait pas prise. Cependant que les ombres de la nuit montaient des massifs, il lui saisit la main. Elle essaya de se dégager, mais en vain; il la retint avec force et la regarda les yeux dans les yeux; son langage était à la fois si humble et si pressant que Charlotte finit par céder. Quand il sentit que sa main ne résistait plus et qu'une douce chaleur se communiquait à lui, il dit :

— Charlotte, vous ne savez pas ce que vous signifiez pour moi. C'est comme si le ciel m'avait fait don de votre personne au moment même où je commençais à désespérer. Riez, ne vous gênez pas, si vous croyez que j'en mets de trop. Je ne songe nullement à plaisanter. La chose est des plus sérieuses... pour moi, du moins. Ma seule consolation c'est que vous soyez là, c'est votre existence même. Mon intention n'est pas de vous fâcher, en ne répondant pas immédiatement à votre question concernant Engelmann. Croyez-moi, ma propre question n'est inspirée par aucune espèce de curiosité ou de prétentions quelconques.

« J'ai remarqué que vous changiez de visage en entendant le nom d'Engelmann, et votre petit mouvement de frayeur ne m'a pas échappé. D'autre

Suite page 28

Dans l'attente de nouveaux combats : un croiseur lourd allemand à son port d'attache

Cliché : Wundshammer, de la PK.

Au camp des « stukas des mers » : des vedettes allemandes rapides au long de leur navire d'accompagnement

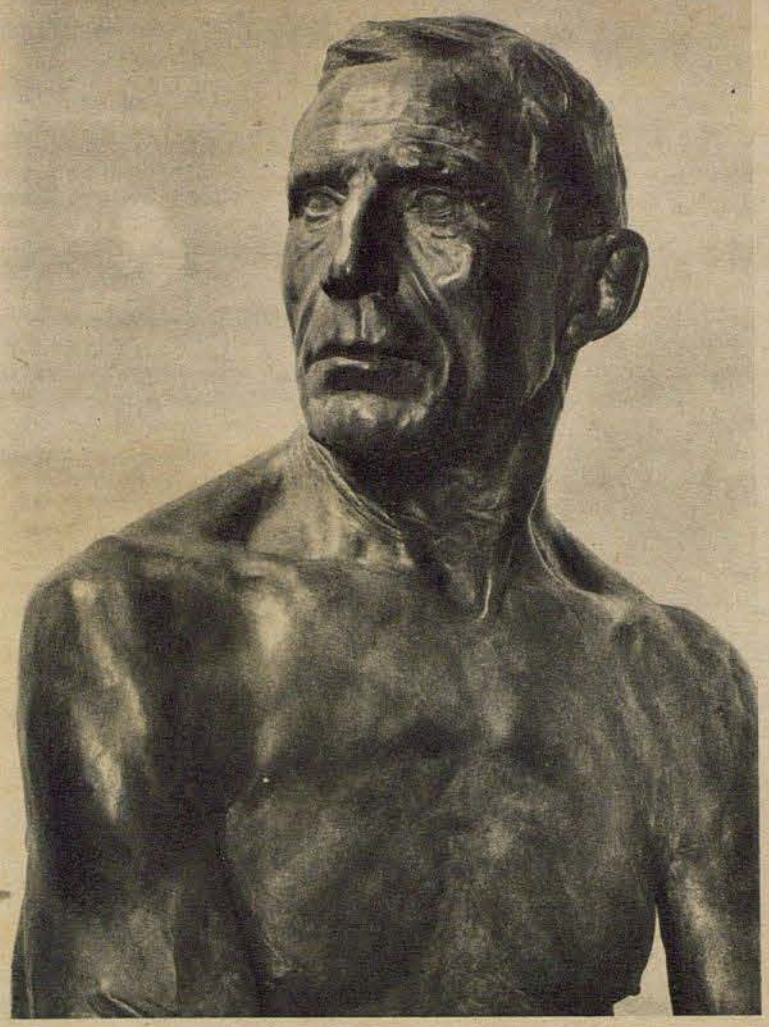
Cliché : Thaler

Le peintre Prosper De Troyer reçoit souvent la visite de soldats allemands, à Melchen

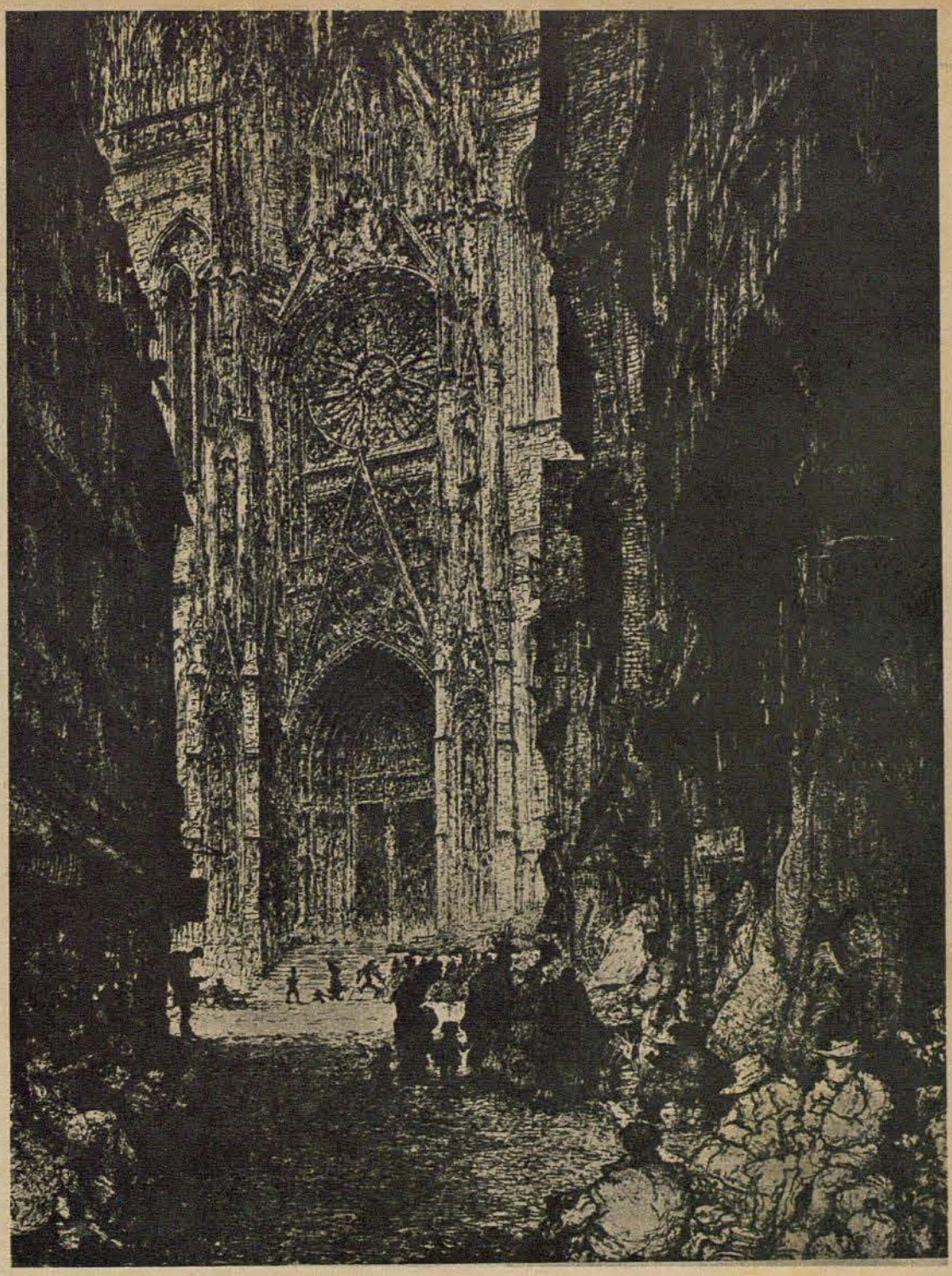
Les artistes flamands d'aujourd'hui . . .

La Flandre est une des principales régions jusqu'où rayonne la culture germanique. Le rattachement politique de la Flandre aux Pays-Bas, et plus tard à la Belgique, n'y change rien. Rubens a laissé chez les Flamands le plus bel exemple d'une œuvre dont la vigueur baroque et enivrante témoigne d'une joie et d'une gaîté exubérantes. C'est un des meilleurs coloristes de tous les temps, d'une perfection qu'on ne pourra peut-être plus surpasser. Un nom flamand de notre époque est très connu en Europe centrale : Félix Timmermans. Avec la même verve savoureuse, il est à la fois peintre et homme de lettres. Son «Pallieter», original, se trouve être un livre pour le peuple allemand. A côté de Timmermans, il existe actuellement beaucoup d'autres artistes qui œuvrent en Flandre. Une exposition de l'art flamand contemporain, présentée tour à tour dans les villes allemandes, donne l'occasion de faire connaissance avec ces artistes

Hendrik Luyten De Kaart devant sa peinture murale: « Les Flamands au cours de l'Histoire » aux multiples personnages et de dimensions gigantesques. L'artiste vit à Brasschaet, près d'Anvers. Son attitude germanophile lui a attiré beaucoup de désagréments. Au début de la guerre, les soldats belges envahirent son domicile et, à coups de baïonnette, crevèrent plusieurs toiles



Le Travailleur. Un bronze de Georges Minne. *Le célèbre artiste est mort il y a quelques mois. Ses sculptures appartiennent aux musées et à de grandes collections privées*



La cathédrale de Rouen. Eau-forte de Jules de Bruyker. *Les Flamands sont d'excellents graveurs, de véritables maîtres de la technique du clair-obscur*

...et leurs œuvres

exposées aux galeries artistiques de Berlin

Photos : Pabel et Struckmeyer-Wolff

La Sieste, tableau de Jacques Maes. *Né en 1905, par ses ouvrages fouillés et décoratifs il représente, à l'exposition de Berlin, la jeune génération des artistes flamands*

Suite de la page 22

Bergstrasse 75

part, je me rappelle qu'Engelmann était, lui aussi, tout chose en parlant de cette maison.

— Que dites-vous là ? Il vous a déjà raconté ces histoires qui n'ont ni queue ni tête ?

— C'est un fait; mais vous auriez tort de l'accuser de bavardage. Il ne pouvait retenir ses paroles. On eût dit qu'un motif secret semblait le pousser à parler. Il doit s'agir de circonstances auxquelles il a certainement été mêlé; il parlait sur un ton très bas et la respiration semblait lui manquer.

Charlotte regardait dans le lointain obscurci. Elle dégagea sa main de l'étreinte et se mit à tapoter l'extrémité des plantes qui décoraient la pièce et d'où s'échappaient des effluves de vanille. Elle dit doucement :

— Il veut m'épouser.

— Qui cela ?

Paskert avait presque crié. Il la regarda d'un air égaré; elle demeurait lointaine et rêveuse. Elle se taisait.

— Qui cela ? répéta-t-il avec insistance. Engelmann ?

— Oui. C'est d'ailleurs le désir de mon frère. A son avis le professeur a un magnifique avenir d'architecte devant lui, et un tel intérieur d'artiste serait le cadre rêvé pour moi, et un tas d'autres sottises de ce genre. Il n'a que le mot affaires en bouche. Ma belle-sœur est tout le contraire. Je ne puis souffrir Engelmann. Si l'on insiste, je m'en irai.

— Dieu du Ciel ! dit Paskert.

Et la simplicité, la banalité de ce cri témoignaient de la violence de son émotion, dans son incapacité de l'exprimer autrement. Très agité, il se mit à marcher de long en large; ses pas résonnaient sur les carreaux. Il finit par s'arrêter.

— Charlotte, je m'attendais à tout, sauf à cela. A présent, j'ai bien peur de ne plus pouvoir vous dire ce que je savais sur Engelmann.

— Vous devez le faire, exigea-t-elle avec passion. Vous ne pouvez pas reprendre votre parole.

Avec un regard vers les portes vitrées, elle ajouta :

— Descendons au jardin, voulez-vous ?

Au ciel, les premières étoiles se mirent à briller.

On entendait le murmure d'un oiseau endormi. Charlotte prit le bras de Paskert.

— Eh bien ! dit-elle.

— Jusqu'à ce jour je n'avais jamais rencontré le professeur Engelmann. A l'époque de notre jeunesse, nous ne nous connaissions que de loin, car il a dix ans de plus que moi et il quitta Heidelberg alors que je n'avais que douze ans. Mon père s'était porté garant de son père et... toute sa fortune y passa. Les études que fit Engelmann, il les dut uniquement à la caution de mon père. C'était en quelque sorte la base de son existence. Il avait du talent, certes; mais également pas mal de chance et une belle dose d'audace. Ses spéculations sur le bâtiment lui ont rapporté gros; mais jamais, au grand jamais, il ne lui serait venu à l'idée de rembourser à mon père une partie, si minime soit-elle, de la caution à laquelle il devait sa carrière... Alors que mes projets d'avenir n'eurent pas de suite, car nous étions ruinés...

« Mon père en fut ulcéré jusqu'au fond de l'âme; il ne pouvait concevoir une aussi noire ingratitude et que son obligé ne fît plus parler de lui; nul doute que sa fin en fût hâtée. Pour moi, je pris mon parti de la chose; je m'établis commerçant et m'expatriai. »

Comme il achevait ces mots, il se heurta au silence. Il entendait la respiration de Charlotte, il humait en rêve le parfum de ses cheveux, il percevait les contours d'un corps qui tressaillait dans l'obscurité, des yeux tout proches, des lèvres si jeunes encore. Une porte claqua, quelqu'un cherchait son chemin sur la terrasse; une voix retentit dans la nuit, peuplée jusque-là des seuls insectes silencieux et qui semblaient autant de taches blanches sur le fond ténébreux. C'était Brendling, dont la haute stature se découpait au-dessus de la balustrade. Ils se muèrent en conspirateurs et regagnèrent à pas de loup l'intérieur de la maison.

Au matin, Paskert ne regarda que furtivement Charlotte; elle était changée, farouche et presque hautaine. Peut-être son frère lui avait-il reproché d'être demeurée trop avant dans la nuit avec un étranger; peut-être cédait-elle au sentiment qui les avait imperceptiblement l'un à l'autre unis la veille au soir. Vers midi, Paskert se dirigea vers la terrasse la plus élevée. Comme il passait devant la porte du living-room, il entendit des voix et des voix irritées, on eût dit une dispute en règle. Brendling venait de parler; Charlotte s'écria avec toute l'impétuosité et tout le feu mystérieux de la jeunesse :

— Un homme montre ce qu'il vaut quand il n'a pas la notion de ses obligations morales et qu'il se retranche derrière l'argument selon lequel il n'a pas d'obligations juridiques. Aujourd'hui comme hier, il ne pense qu'à l'argent. Je suis d'ailleurs beaucoup trop jeune pour lui, et c'est parce qu'il n'ignore pas que je...

Paskert continua son chemin, il n'aimait pas écouter aux portes. Au moment où il s'éloignait, il lui sembla que Mme Brendling prenait le parti de Charlotte; mais il ne put distinguer ses paroles. Il savait qu'il était question d'Engelmann, et Charlotte le lui confirma d'elle-même, en venant le retrouver au jardin, l'après-midi. Elle avait la tête entourée d'un mouchoir de couleur; elle se mit à piocher, à arracher la mauvaise herbe entre les plates-bandes, puis dit incontinent :

— J'ai déclaré à mon frère que je n'épouserai pas le professeur Engelmann. Ma belle-sœur m'appuie. Je me rappelle fort bien, d'ailleurs, qu'après le divorce de celle-ci, il lui avait fait une proposition de mariage qui ne visait que sa fortune.

Paskert fit un geste d'étonnement. Il s'expliquait à présent pourquoi Engelmann s'intéressait à l'histoire de cette maison et qu'il en parlait avec une mine de somnambule.

— Et ses sentiments d'amour pour ma personne se sont fait jour après que le hasard lui eut appris qu'un héritage m'attendait en Hollande, continua Charlotte. Pardonnez-moi, Erwin, de vous importuner de toutes ces choses; mais n'est-ce pas vous-même qui m'avez fait connaître sa conduite à l'égard de votre père... Je me suis servi de cet exemple pour argumenter contre mon frère, car il n'était pas question d'évoquer la proposition de mariage faite à ma belle-sœur, et j'avais besoin d'un fait positif... Ai-je eu tort ? Et votre Gitta Brendling aurait-elle agi autrement ?

Elle avait parlé avec excitation; mais il ne se sentait nullement offensé, il ne s'était pas attendu à ce qu'on lui révélait; son émotion était trop forte pour qu'il répondît sur-le-champ.

— Non, Charlotte, dit-il enfin, de telles comparaisons ne me seraient jamais venues à l'esprit. La hardiesse et l'insouciance vous vont à ce point que vous auriez tort de vous en excuser, ni de mettre vos droits en doute. Vous me faites parfois l'effet d'un soldat.

Un regard rapide, pénétré de gratitude, fut la seule réponse de Charlotte. Elle s'était de nouveau penchée sur les plates-bandes que le soleil réchauffait. Mais lui s'était rapproché, il l'avait débarrassée de sa pioche en lui disant, le bras légèrement posé sur son épaule :

« Vous voyez, Charlotte, je suis peut-être trop présomptueux ou trop mal éduqué, mais que voulez-vous, j'ai peine à me soumettre aux usages; mon congé ne compte que quinze jours; en voici déjà trois d'écoulés, et demain il sera peut-être trop tard. Je vous aime, Charlotte, à un point que je ne saurais l'exprimer. Je...

Elle s'était brusquement redressée, cependant que, de son côté, il oubliait de retirer son bras; si bien qu'ils demeuraient comme enlacés, comme s'appartenant l'un à l'autre. Charlotte respirait avec difficulté, ses yeux considéraient Paskert; un temps passa, fait de silence, d'intimité réciproque, d'inconscience. Puis elle se dégagea de l'étreinte, et dit :

— Il vous faut prendre patience, Erwin; il m'est impossible de vous répondre à présent, du moins aussi longtemps que ... que nous ne savons pas s'il y a ou non une certaine Gitta Brendling entre nous deux...

— Charlotte !...

Il s'avançait de nouveau vers elle, oublieux de tout le reste et l'aurait enlacée une fois encore en plein midi, dans ce beau jardin, si elle ne lui avait échappé.

— Soyez donc raisonnable, lui dit-elle, vous devez me comprendre. J'ai tellement peur que vous me confondiez avec une autre !

— Mais, voyons, il n'en est rien...

— Si, si, dit-elle, il en est bien ainsi. Ah ! tout cela est tellement compliqué....

— Pas tellement, Charlotte. Ne vous êtes-vous pas déjà trahie ? dit-il avec un rire heureux.

Mais elle ne consentait pas à se décider, ses lèvres étaient légèrement entr'ouvertes, son visage passait tour à tour de la tristesse à la sérénité; seuls ses yeux conservaient un éclat égal. Comme elle se retournait à demi, elle eut un cri étouffé. Paskert suivit la direction de son regard : il vit un visage épais, grossier, deux bras qui s'appuyaient à la balustrade de la véranda ; puis, d'un mouvement lent et sans façon, l'homme ne présenta plus qu'un dos large, une veste de sport verte et à plis ; il s'éloignait déjà...

— Il nous a vus, articula Charlotte d'une voix précipitée.

Ses yeux brillaient d'un éclat inhabituel.

— Et puis, qu'importe ! ajouta-t-elle d'un ton de défi : cela vaut mieux ainsi.

— Oui, appuya Paskert, c'était Engelmann. J'ai une envie folle de lui dire un bonjour de ma façon. Qu'en pensez-vous Charlotte ?

Elle était du même avis. Après s'être lavé les mains dans la buanderie de la cave, ils gravirent rapidement l'escalier qui conduisait à la véranda et, sans changer de costume, ils pénétrèrent dans le living-room. Engelmann joua l'étonnement ; mais Mme Brendling, à qui il avait offert un magnifique bouquet d'œillets couleur chair, à l'occasion du baptême, brouilla les cartes en disant qu'elle avait parlé du nouvel hôte de la maison.

— A moi, il ne m'a pas rendu visite, bien que je l'en eusse prié, dit Engelmann avec reproche.

Paskert fut choqué de sa façon de le traiter avec la familiarité d'une vieille connaissance. Sa tactique était visible : il s'agissait de le traiter, lui, le soldat, comme un personnage tout épisodique et qu'on ne prend guère au sérieux. Mais ce qui irrita davantage Paskert, ce fut l'ostentation avec laquelle Engelmann affectait de se consacrer à Charlotte, malgré qu'elle en eût.

— N'ayez crainte, Monsieur Engelmann, dit-il d'un ton ferme, quand l'heure aura sonné, je ne manquerai pas de venir vous trouver.

Mme Brendling avait eu le tact de ne pas ébruiter les motifs qui retenaient Paskert ici ; aussi, Engelmann s'efforçait-il vainement de les percer à jour par des remarques anodines d'apparence ; il apparut bien vite qu'il ne savait même pas depuis combien de temps Paskert était sur les lieux. Mais, fort sagement, il se contenta de questions quelconques quant à l'intérêt porté par Paskert à l'endroit de la maison sise Bergstrasse 75.

Au beau milieu de ces entretiens et cependant qu'on prenait le café sous un parasol rayé rouge et blanc, on apporta le courrier de l'après-midi. Plus rien ne compta aux yeux de Charlotte quand elle eut en main une lettre de son frère, le soldat. Toute joyeuse, elle déchira l'enveloppe et se mit à lire à haute voix, mais dès qu'elle eut dépassé les phrases qui traitaient de sa santé, la voix de la jeune fille baissa d'un ton, baissa encore et finit par s'éteindre. Tous se taisaient. Elle posa la lettre devant elle, considéra gravement les visages qui l'entouraient et finit par baisser les yeux en rencontrant le regard rayonnant de Paskert.

— Tu me permets de lire ? demanda Mme Brendling.

Charlotte eut un signe affirmatif. Après avoir lu attentivement, Mme Brendling replia la lettre et interrogea de nouveau :

— Tu me permets de parler ?

Cette fois, Charlotte hésita. Son regard glissa de nouveau vers Paskert, un regard presque soucieux, puis, avec un sourire, elle dit à sa belle-sœur :

— Le secret ne pourrait être gardé, Nora. Tu peux donc parler...

— Mon beau-frère Hans a eu la main heureuse, il a fait aboutir ses recherches d'une parenté hollandaise, déclara Mme Brendling; et le plus drôle de tout, c'est qu'une de ces parentes habite précisément Heidelberg. La lettre est un peu confuse; c'est un griffonnage au crayon, il a dû l'écrire en hâte, entre deux combats ; un courrier de service a dû l'apporter, car la poste aux armées ne fonctionne plus. Il annonce une lettre plus détaillée pour plus tard et dans sa hâte il a oublié d'écrire le nom de la personne ; mais, si je comprends bien, il doit s'agir d'une voisine, d'une cousine de M. Leeuwe, mort depuis peu et qui a couché Charlotte sur son testament. Quoi qu'il en soit, la personne en question habite Wolsbrunnenweg, de l'autre côté. Non, mais imaginez-vous cela, juste en face, sur l'autre rive du Neckar, on l'a continuellement devant les yeux ; si l'on s'était douté, hein ? Et elle a déjà vu bien des choses, à commencer par la Pologne où elle a dû vivre et où un soldat allemand l'a, au péril de sa vie, sauvée de l'incendie de sa propre maison. Là-dessus, le sauveur a été grièvement blessé par un éclat d'obus.

Elle n'eut pas le temps d'achever : Paskert s'était levé, s'agrippait au bord de la table, son visage était livide. Engelmann fit mine de lui porter secours ; Mme Brendling sonna la servante. Seule Charlotte demeurait à sa place, avec un calme inquiétant.

Paskert remua plusieurs fois les lèvres avant de pouvoir articuler un mot. Sa voix rendait un son creux. Il n'avait jamais été très prodigue de

Suite page 34

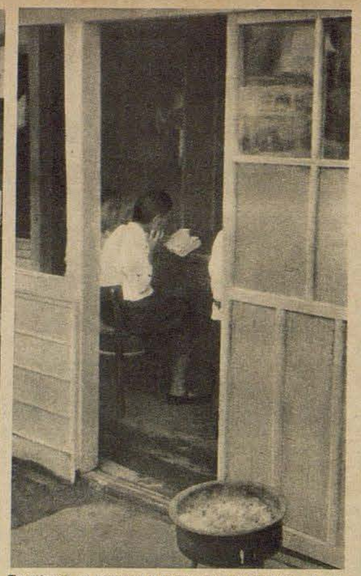
La nuit d'une grande ville

Les grands buildings du travail et du théâtre, dont les affiches annoncent des spectacles des deux styles, l'ancien et le nouveau, opéras et revues à la clef, les innombrables magasins, ouverts la nuit, les autos, les autobus et les tramways dont les lumières forment une chaîne sans fin, la foule animée qui s'écoule joyeusement et en apparence infatigablement, le long des passages qui coupent les grandes artères, et qui emplit les rues latérales et les ruelles, jusqu'au dernier recoin, — telle est l'impression que dégage cette ville où vivent et travaillent 6 millions 1/4 d'êtres humains

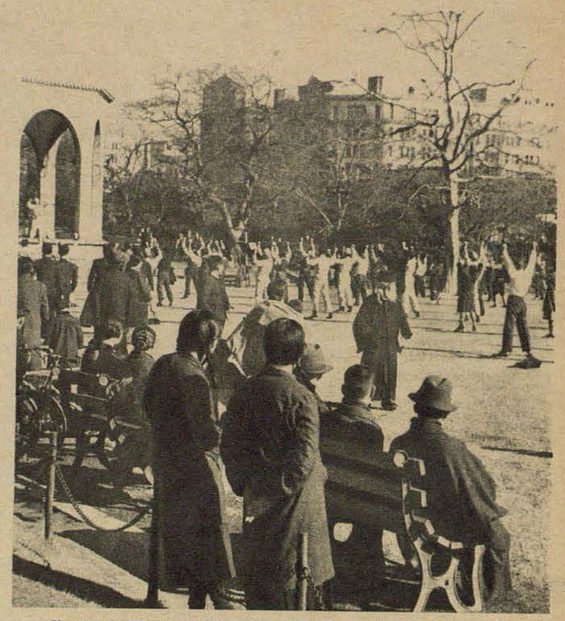
... c'est TOKIO

La capitale du Japon — du matin et du soir

Mademoiselle Chrysanthème distribue les billets. *Depuis qu'il y a des autobus et des tramways au Japon, des jeunes femmes y sont employées comme conductrices ou receveuses. Au Japon, il y a beaucoup plus de femmes qui gagnent leur vie que dans n'importe quel autre pays; et on a pu constater que, très souvent, le travail féminin a autant de valeur que celui de l'homme*



Terminus: 10 minutes d'arrêt. *En fin de ligne, il y a de petites stalles réservées à Mademoiselle Chrysanthème et à ses collègues. Elles y consomment le repas qu'elles apportent et elles peuvent y faire leur thé, amer et d'un vert pâle, et dont elles font toute la journée leur boisson préférée. En vraies Japonaises, elles profitent de chaque instant de liberté pour se nettoyer et rajuster leurs simples vêtements. Elles se réchauffent les mains et les pieds au brasero, vu au premier plan*



Une grande banque fait de la gymnastique. *Les nombreux parcs de Tokio ne servent pas de lieux de récréation uniquement aux femmes et aux enfants, mais également aux employés des banques, des grands magasins et des bureaux qui s'y réunissent pendant leur repos pour y faire de la gymnastique. S'il fait beau, souvent, le matin, on peut assister au remarquable spectacle des habitants d'un quartier entier faisant du sport, aux commandements de la T.S.F. qu'émettent des haut-parleurs montés à chaque endroit*

Dans la «rue d'Argent». *La «rue d'Argent», en japonais «Ginza», est la grand' rue de Tokio. Elle est située dans le plus ancien quartier de la capitale japonaise et a près de 2 km 500 de long. Elle tire son nom de l'ancienne Monnaie où l'on fabriquait les pièces d'argent. Aujourd'hui, c'est la principale rue commerçante et la seule au monde abritant une demi-douzaine de grands magasins*

Un point à la «toile aux 1.000 points d'aiguille». *Depuis des siècles, la patrie envoie aux soldats japonais en guerre la «toile aux mille points d'aiguille», qui doit les protéger contre les blessures et la mort. Mille femmes doivent avoir fait un point sur une toile blanche longue d'un mètre environ. Le fil rouge court à l'improviste sur le canevas, sinon, c'est le disque solaire, emblème du Japon, que l'on dessine. Les femmes ayant des parents au front et les membres de l'Union patriotique stationnent dans les rues fréquentées et demandent aux femmes qui passent de bien vouloir exécuter un point. La «toile aux mille points d'aiguille», c'est le cadeau préféré par le soldat japonais*

Bain de soleil à la méridienne. *Toutes les employées des grandes maisons de commerce portent l'uniforme de leur établissement par-dessus leur vêtement, européen ou japonais. En général, ce costume de travail ne montre pas d'insigne. La couleur seule distingue chaque maison et l'on peut ainsi voir que Mademoiselle Printemps est employée de Tanaka et que Mademoiselle Fleur-d'Abricot travaille chez Suzuki*

La geisha, citadine du Japon moderne. *Alors que la plupart des Japonaises, par les temps graves qui courent, se contentent d'une coiffure tout unie, la geisha, elle, n'oublie pas que son métier est d'amuser les autres: elle chante, elle danse, et doit faire étalage de sa grâce innée; aussi a-t-elle conservé le port de la vieille coiffure japonaise, bien qu'on oblige la jeune fille à ne pas porter de bijoux trop voyants. On ne tolère pas qu'elle se promène trop souvent en auto ou en pousse-pousse. Elle prend sa place sur les refuges, et attend le tramway*

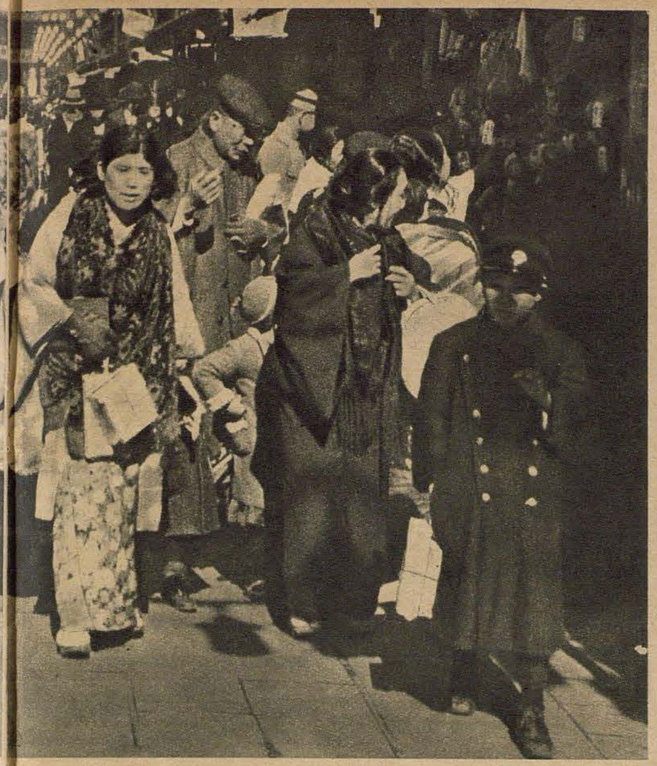
Le petit-fils dans «le sac tyrolien». *On ne connaissait pas la voiture d'enfant dans le vieux Japon. Encore aujourd'hui, les bébés se promènent sur le dos de leurs aïeuls. Le petit-fils est à cheval sur grand'père; il se cramponne à un ruban, noué sous le manteau qui les abrite tous les deux*

Agfa PHOTO

la marque de renommée mondiale synonyme de qualité

Agfa

CAMERAS · FILMS
PLAQUES · PAPIERS



300 ans de fêtes foraines. *New-York à Coney Island; Hambourg à Reeperbahn; Paris à Montmartre; Tokio à Asakusa, le quartier où l'on s'amuse. Depuis 1603, l'année où la ville devint une métropole, tout un alignement de baraques s'est construit, où l'on joue le théâtre, où l'on voit des tournois d'escrime, où l'on montre des phénomènes. Après son travail quotidien, l'habitant de Tokio y trouve plaisir et récréation. Il peut y manger à bon prix et boire du saki, le vin de riz japonais; il peut y écouter le chant des geishas et se réjouir de leurs danses. Pour une somme équivalant à 1 mark, le Japonais peut ici manger à sa faim, boire à sa soif et régaler ses yeux pour oublier la rigueur de nos temps*

. . . et la journée terminée

L'attirance des étalages. *L'ouvrière japonaise d'aujourd'hui porte un vêtement de travail des plus simples, ou encore la «mompeï», la traditionnelle jupe-culotte japonaise qui est de nouveau à la mode; sa journée finie, elle préfère arpenter les rues revêtue du kimono national; elle s'arrête aux nombreux étalages de vêtements et d'étoffes, et il faut bien dire que les costumes européens exercent sur elle une attirance toute particulière*

A gauche: **On fait la queue devant les théâtres.** *Le Japonais a toujours été grand amateur de théâtre, et il le reste de nos jours; les drames classiques, les revues à girls et les films peuvent compter en tout temps sur des salles pleines. Dès midi, les ménagères et les employés dont c'est le jour de congé stationnent à la file en attendant l'ouverture des guichets pour la représentation de l'après-midi. Mais dans les usines on a très souvent la faculté de se procurer directement les billets d'avance*

Clichés : Wiese

Suite de la page 28

Bergstrasse 75

paroles quand on lui demandait de raconter ses souvenirs du front, mais cette fois, il ne pouvait plus se taire. C'était lui qui, en Pologne, avait sauvé une femme de sa maison en flammes ; c'était lui qu'un éclat d'obus avait grièvement blessé. On lui avait appris plus tard que cette femme était une Hollandaise ; puis il n'en avait plus entendu parler, mais... La voix lui manqua brusquement. La commotion était si violente qu'il évitait jusqu'au regard de Charlotte.

Elle aussi, elle avait pâli légèrement ; et cependant qu'Engelmann et Mme Brendling demeuraient là, les bras pendants et que la servante était oubliée dans un coin, Charlotte dit d'un ton décidé :

— Je vais de ce pas au Wolfsbrunnenweg. Grâce à Dieu, Hans a pensé au numéro de la maison.

En s'excusant, Paskert avait fait quelques pas vers la balustrade ; il passa la main sur ses yeux, puis s'appuya au dossier de la chaise de Charlotte et demanda à la jeune fille s'il pouvait l'accompagner. Elle fit oui de la tête ; quelques paroles furent encore échangées, puis ils se mirent en route. Engelmann posa la main sur le bras de Paskert :

— Vous viendrez chez moi, en revenant de là-bas ?

Sa voix trahissait une telle émotion intérieure que Paskert dut accepter. Il semblait que cet homme vaniteux et égoïste avait l'intuition qu'il valait mieux se montrer tel qu'il était et avec toutes ses faiblesses que de conserver le masque impénétrable revêtu jusqu'ici.

Chemin faisant, Charlotte persuada à son compagnon — elle y mit sa voix la plus douce — qu'il valait mieux qu'elle fût la première à visiter la dame de Wolfsbrunnenweg. Il s'assit sur un banc de la place Scheffel, et attendit. Cependant qu'il observait les évolutions de la fumée dorée par le soleil et qui ombrait les rangées de toits pointus, et tout en promenant son regard sur le château enfoui dans les bois, il ne pensait qu'à un seul objet : Charlotte. A rien d'autre. Un désespoir infini le secouait. Il aimait Charlotte. Dans sa poche il sentait, telle une flamme qui se mourait doucement, la lettre de Gitta Brendling, cette lettre si belle et qui faisait penser à la transfiguration. Que lui réservait encore le destin ? Gitta Brendling ressurgirait-elle ? Est-ce que par hasard la femme qu'il avait sauvée en Pologne avait une fille ? Mais si elle demeurait Wolfsbrunnenweg, pourquoi avait-elle indiqué le 75 de la Bergstrasse comme étant son adresse propre, pourquoi ne s'était-elle pas fait annoncer chez ses parents ? Ces réflexions et cent autres semblables le pénétraient de toutes parts.

Il avait perdu la notion du temps lorsqu'une douce main lui toucha les yeux.

— Charlotte ! dit-il d'un ton ému.

— Erwin, répondit-elle tout bas.

Et elle s'assit sur le banc à ses côtés.

Ils observaient le silence. Il sembla, de nouveau, qu'une éternité s'écoulait, tandis que les propos et les pas des promeneurs résonnaient, lointains, comme dans un rêve. Charlotte saisit d'une main timide la main de Paskert ; elle la détacha une fois de plus de son front.

— Erwin, dit-elle, avec précaution, c'est une très vieille dame, presque une infirme...

— Je sais ; celle que j'ai arrachée aux flammes avait des cheveux blancs. C'est bien elle qui habite là-bas ?

— C'est elle. Je n'y étais moi-même pas préparée; ni toi ni mon frère Hans ne m'aviez révélé son âge.

Il la regarda sans comprendre. Jusqu'au « toi » qui lui échappait.

Elle se rapprocha de lui, frôla ses doigts, et dit, très doucement, en regardant devant elle :

— Erwin... C'est Gitta Brendling...

Il la regardait hébété ; il ne comprenait toujours pas. Pour en sortir, elle raconta tout ce qu'elle savait à une vitesse folle.

— Une fois échappée à la mort, elle finit par gagner Heidelberg après bien des détours et ne se doutait guère que c'était précisément le lieu où vivaient ses parents éloignés et depuis longtemps disparus, pour ne pas dire devenus étrangers. Elle échoua ici, parce qu'il lui restait un souvenir, celui de la maison sise Bergstrasse 75 qu'elle avait souvent visitée à l'époque, déjà lointaine, où les Meulenhoff l'habitaient. Sur ce, elle tomba malade, sans avoir de quoi subvenir à son existence. De Hollande on lui envoyait de l'argent. Elle remua ciel et terre pour découvrir l'adresse du soldat qui lui avait sauvé la vie ; mais elle voulait garder son secret et ne pas se faire connaître. C'est alors qu'elle lui envoya des colis et qu'elle lui écrivit, et que...

Charlotte le regarda pour voir l'effet de ses paroles. Mais Paskert ne bougeait pas, il semblait pétrifié ; seules ses mains tremblaient un peu.

— Elle n'eut pas la force de te désabuser, Erwin, car elle avait bien remarqué que tu la prenais pour une jeune fille ou tout au moins pour une jeune femme. Elle espérait que tu connaîtrais la vérité par toi-même, en lisant ses lettres où le renoncement se faisait jour. Et pour empêcher que tu songeasses jamais à lui rendre visite, elle donna l'adresse de la maison à laquelle ses plus beaux souvenirs se rattachaient et dont elle ne savait rien, sinon qu'elle était passée en d'autres mains.

A ces mots, Paskert bougea enfin ; sans desserrer les dents, il sortit de sa poche la lettre de Gitta Brendling et la tendit à Charlotte. Après avoir lu, elle répéta, songeuse :

— Tant qu'on est jeune, il n'est pas question de craindre quoi que ce soit, sinon sa propre conscience, ni d'avoir honte de quoi que ce soit, sinon de ne pas conduire sa tâche à bonne fin...

— Oui, dit enfin Paskert, oui.

Il retomba dans son silence, avant d'ajouter :

— Ai-je été stupide, j'aurais dû deviner. Charlotte...

De ses deux mains, il tourna le visage de la jeune fille vers lui :

— Nous sommes jeunes, nous agirons en conséquence. M'aimes-tu, Charlotte ? Je le crois pour ma part ; mais je voudrais te l'entendre dire.

— Oui, Erwin et, tu sais, je l'ai déjà avoué à Gitta. Elle m'a promis de monter un de ces jours dans la voiture de mon frère et de se faire conduire jusqu'à chez nous. Le dernier jour que tu passeras ici, Erwin, ajouta-t-elle tout bas, elle n'aurait pas le courage avant.

Le soir tombait. Ils étaient encore à la même place. Enveloppé d'une lumière suave, joyeuse, le paysage s'étendait à leurs pieds : la rivière, la ville, la ligne verte des montagnes, tout prenait l'aspect du repos.

— J'aurais bien envie d'aller, sans tarder, voir Engelmann, opina Paskert, afin d'en être débarrassé. M'accompagnes-tu, Charlotte ?

— Cela va sans dire. Je suis trop heureuse de lui faire connaître, chez lui-même, ma façon de penser.

Comme ils arrivaient Gaisbergstrasse, où Engelmann s'était fait construire une petite maison de campagne de style bavarois, le soleil se couchait de l'autre côté du Rhin. Engelmann les invita à prendre un verre de vin dans la loggia en bois, d'où l'on pouvait contempler la vaste plaine que baignait une blanche vapeur. Il aborda de lui-même la triste affaire qui avait mis aux prises leurs pères respectifs

— Vous semblez oublier que je me suis séparé de mon père, lança-t-il, en réponse à un jugement sévère de Charlotte.

— Avouez que vous n'avez pas agi honnêtement, s'obstinait-elle à répondre.

Il haussa les épaules. Paskert dit :

— Quant à moi, je n'ai rien contre vous, que m'importent, à moi, toutes ces choses ; mais mon père, lui, y a usé ses dernières années !

Engelmann les regardait successivement.

— Que puis-je faire aujourd'hui, dit-il, dédommager Paskert ? Voyez, Charlotte, comme il secoue la tête. Je vous félicite tous les deux, ajouta-t-il sans transition, et n'ai évidemment aucun mérite en renonçant à vous, Charlotte. De toute façon, je ne saurais vous empêcher de l'aimer. Mais si je me retire loyalement, amicalement, et sans envie aucune, vous me rendrez un peu de votre estime, n'est-il pas vrai?

— La chose est entendue, répondit Paskert en lui tendant la main.

Engelmann les accompagna jusqu'à la porte de la rue.

— Que je n'oublie pas, dit-il. Brendling m'a annoncé qu'il avait acheté aujourd'hui, à l'intention de Mme Nora et du jeune héritier, la villa aux larges terrasses. Il n'a pas manqué d'en faire l'essai.

— Très adroit, en vérité, opina Paskert d'un ton mi-badin, mi-sérieux. C'est encore la meilleure façon de surveiller les architectes.

Comme ils prenaient le chemin du retour, Paskert s'arrêta soudain, l'esprit traversé d'une pensée.

— Mais comment Gitta Brendling, une vieille dame au cœur si jeune, s'y est-elle donc prise pour recevoir mes lettres adressées Bergstrasse 75 ?

— Ah ! Erwin, de la manière la plus enfantine et la plus simple du monde : Elle mit dans la confidence sa logeuse, une personne assez excentrique; et elle dut le faire car ses maux la clouaient presque sur place; c'est à peine si elle se permettait quelques promenades dans la forêt voisine. Elle pria donc sa logeuse de faire effectuer son changement d'adresse : Gitta Brendling quitte la Bergstrasse 75 et emménage Wolfsbrunnenweg 104.

— A-t-elle l'esprit inventif, tout de même ? s'étonna Paskert. Je crois que même nous autres, jeunes gens, n'aurions pas eu l'idée de chose semblable.

Charlotte connaissait un raccourci dans la forêt. Les fleurs des marronniers blanchissaient déjà dans la montagne. Les merles sifflaient et les jeunes éperviers, tout affamés, sortaient du nid leurs cous nus. Loin dans la vallée, on entendait l'appel du coucou et, quelque part sur le versant de la montagne, les cris joyeux d'un enfant qui s'amusait.

— Charlotte! murmura Erwin, et il considérait avec ravissement la jeune fille qui marchait à ses côtés, légère et vaporeuse dans la lumière au déclin.

Elle leva la tête, d'un mouvement vif et innocent.

— Agir en toute liberté et sans hésitation, tel est, selon Gitta Brendling, le secret du bonheur des jeunes, sourit-elle. Nous rallierons-nous à son opinion un jour ? Et puis, tu sais, Erwin, je ne serais pas fâchée d'établir mon degré de parenté exact avec Gitta Brendling.

— Plus tard, Charlotte, lui répondit-il, en lui rendant son sourire. Remettons le tout à plus tard, sauf ceci...

Et il l'embrassa longuement, solennellement, sur les lèvres, sur les yeux, sur les cheveux.

Courte et bonne... / *Anecdotes du monde entier*

Une sage décision

Le célèbre compositeur Max Reger était excessivement têtu et c'était en outre un fumeur enragé. Il fut en 1912, engagé comme chef d'orchestre, au théâtre de la cour de Meiningen. A peine débutait-il dans sa nouvelle place, qu'il entrait déjà en discussion avec le premier maréchal de la cour qui lui avait interdit de fumer dans la salle de spectacle. Ni le premier directeur général du théâtre, ni le premier maréchal de la cour ne voulaient entendre raison. Une correspondance animée s'engagea. La situation devenait de plus en plus tendue. Georges II, qui patronait la scène, trancha finalement la question : il envoya au chef d'orchestre de la cour un étui à cigarettes ; et en même temps un pompier qui devait toujours rester à proximité de Reger pendant les répétitions et pendant les entr'actes des concerts.

La rencontre

Ludwig Holberg, le plus grand auteur dramatique danois, était un monsieur spirituel. Ses comédies, dans lesquelles il expose le ridicule de ses contemporains, ont, pour une grande part, contribué à l'éducation du peuple. Peu de temps après la représentation de son *Jacob von Thyboe*, dans lequel Holberg s'attaque surtout à la conduite de la noblesse et des officiers, il rencontra un jour dans la rue deux de ces derniers. Le trottoir était très étroit et il ne permettait pas qu'ils pussent passer tous trois en même temps. Les deux officiers ne se dérangeaient pas ; bien au contraire, ils prenaient leurs aises autant qu'il leur était possible et quand ils furent arrivés à la hauteur de Holberg, ils s'arrêtèrent en remarquant :

— Nous ne céderons pas la place à un fou !

Avec une légère révérence, Holberg se rangea et s'exclama :

— Moi, je préfère la céder à deux !

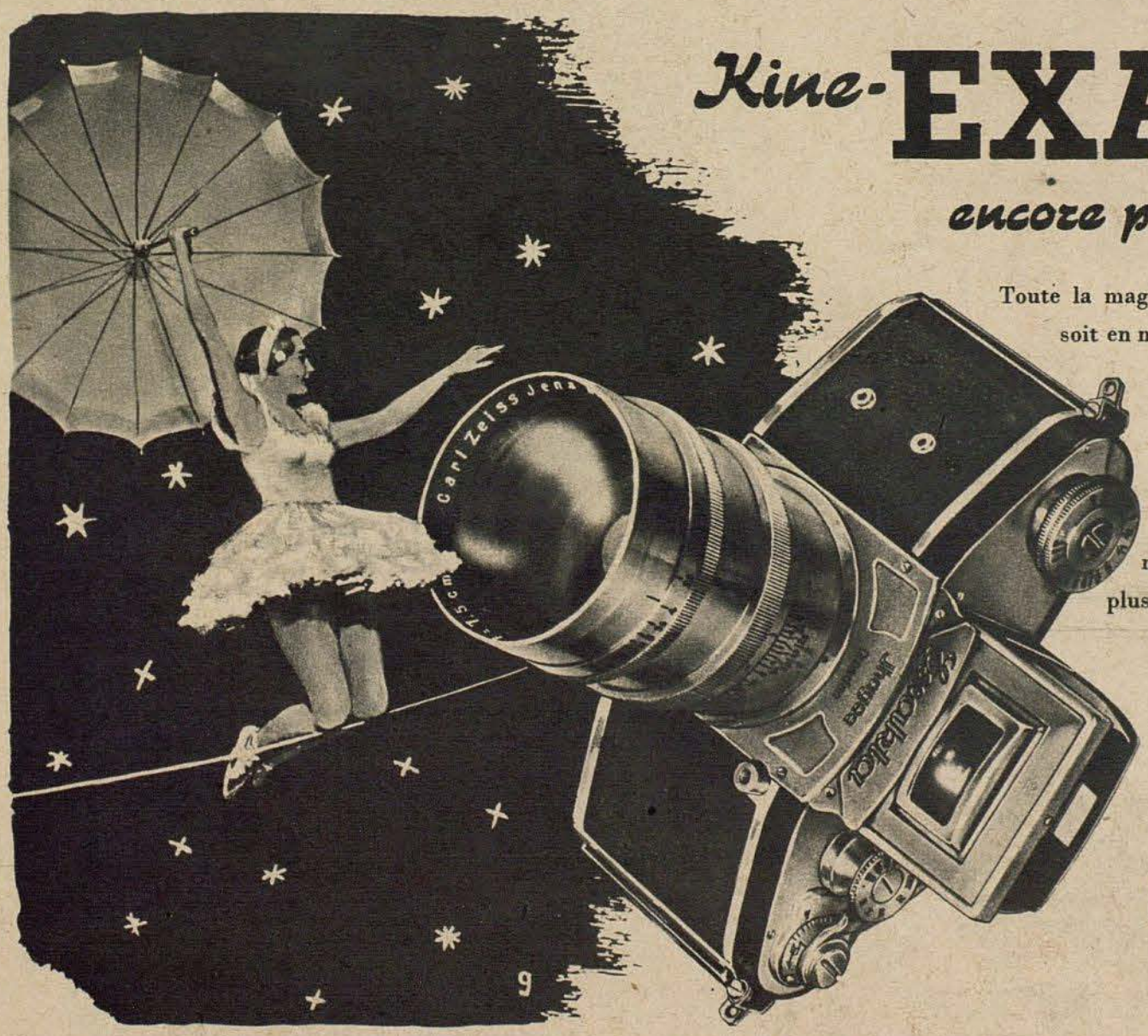
Obligation tacite

Un jour, un Irlandais invita un ami à son anniversaire de mariage et lui indiqua comment trouver son domicile.

— Tu grimpes jusqu'au septième et puis, quand tu verras un D sur la porte, tu sonneras avec le coude ; et quand la porte s'ouvrira, tu mettras ton pied contre.

— Mais pourquoi toutes ces combines, avec le coude et le pied ? demanda l'ami.

— Hé ! mon Dieu ! s'exclama l'Irlandais ; tu ne voudrais tout de même pas venir les mains vides.



Kine-EXAKTA

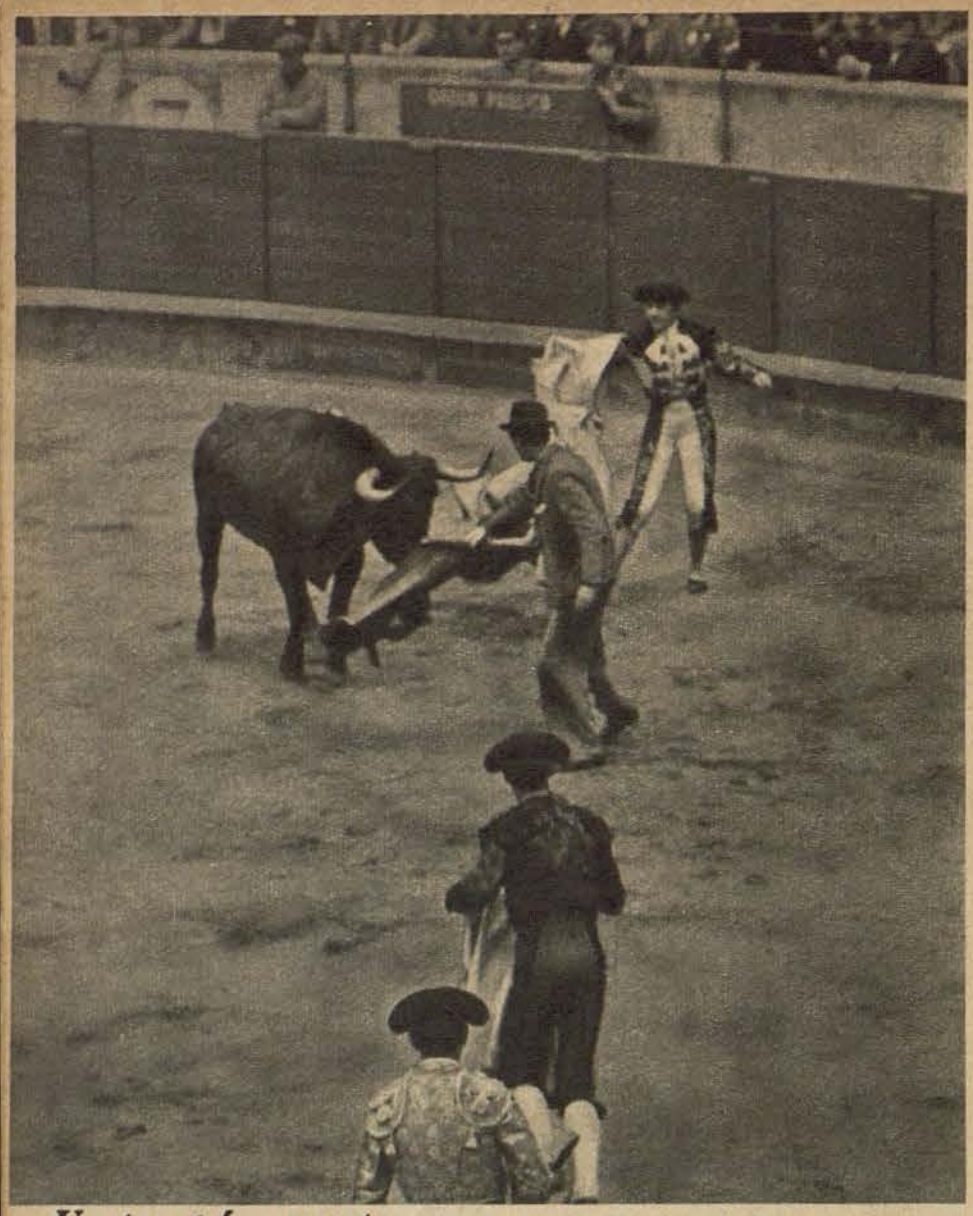
encore plus lumineux!

Toute la magie des motifs nocturnes — que ce soit en noir et blanc ou en couleurs — voilà ce que vous révèle le nouvel objectif de nuit ultra-lumineux du Kine-Exakta: le Biotar 1:1,5/7,5 cm. Il permet un temps d'exposition de moitié inférieur à celui que nécessite le diaphragme 1:2, et 5 fois plus court qu'avec le diaphragme 1:3,5.

Pour tous renseignements concernant le reflex monoculaire de petit format, demandez les brochures détaillées «Kine-Exakta» gratis à

Jhagee
KAMERAWERK
STEENBERGEN&Co

Dresden-Striesen 672

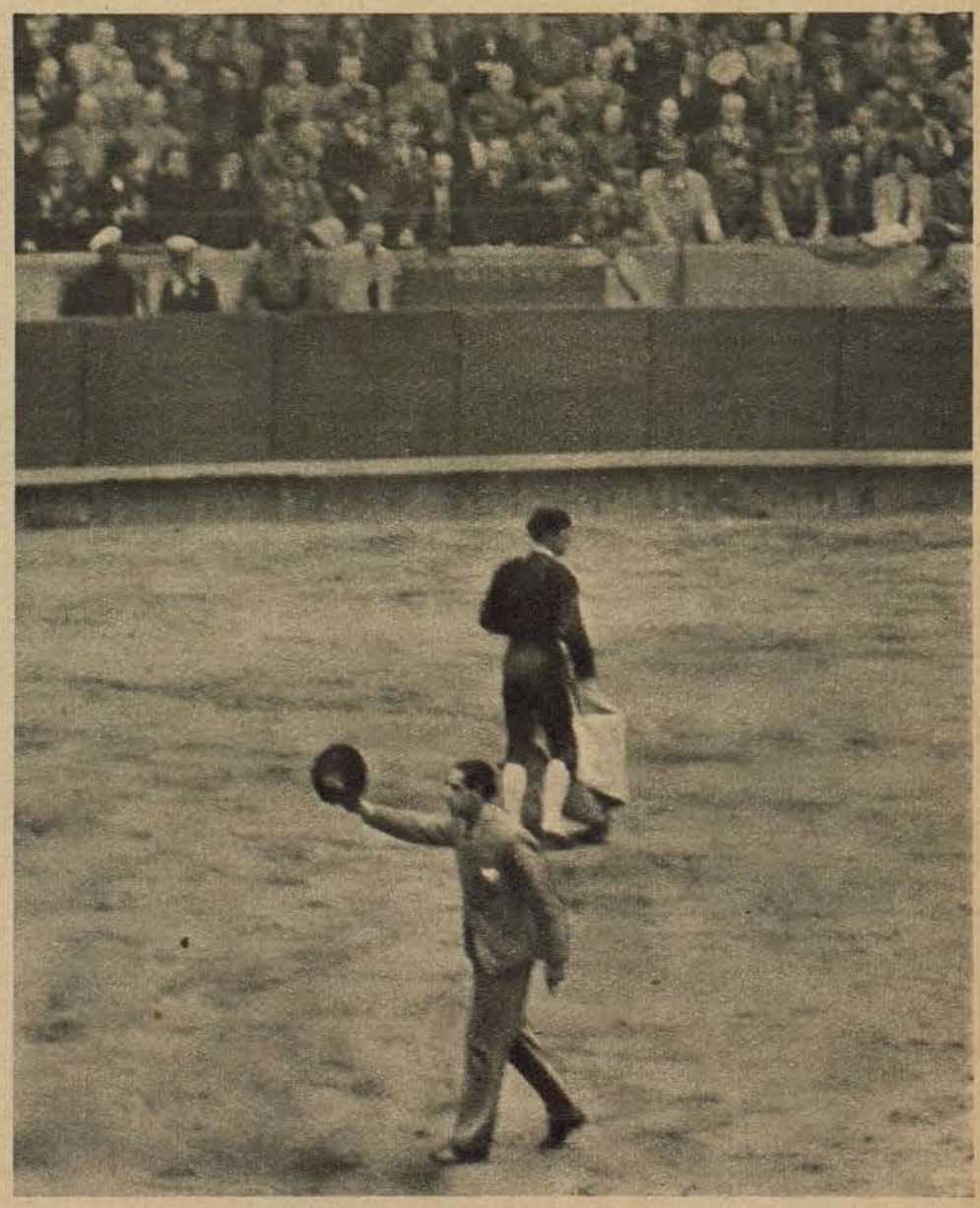


Un tempérament qui se manifeste...

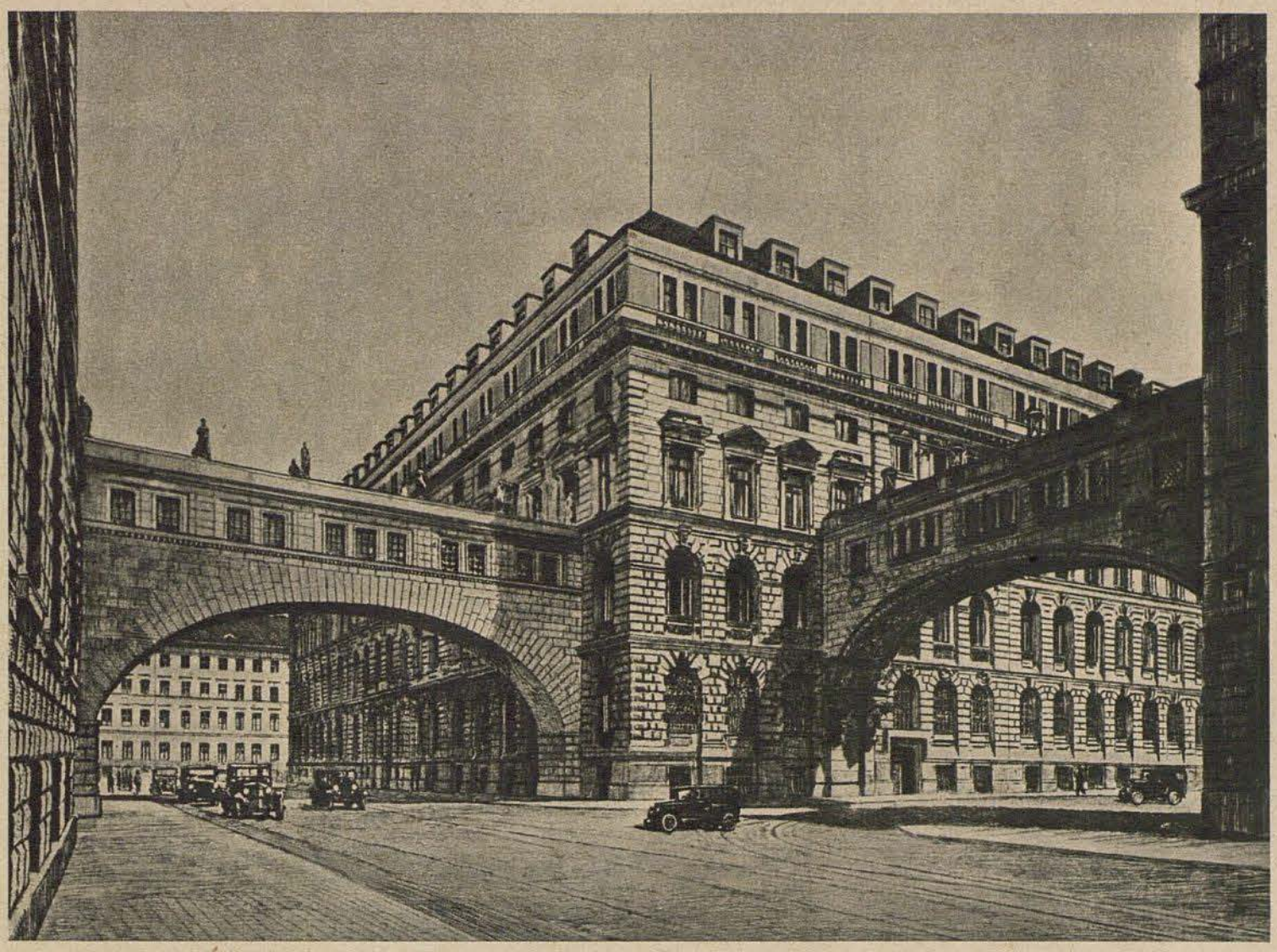
Une corrida en Espagne. Un des spectateurs n'arrive plus à réfréner sa passion; d'un bond, il a franchi la barrière; il affronte le taureau et...

... en un rien de temps, le voilà projeté de côté. Les toréadors, eux, essaient de détourner l'animal. Ils y réussissent; mais notre homme est tenace. Qui sait combien de fois, en rêve, il s'est déjà vu dans l'arène?

De nouveau, le voilà debout! Agitant la capa, il se précipite encore une fois sur l'animal. Des hurlements, des cris, des coups de sifflet, des vociférations jaillissent de la foule. Et puis, le taureau se précipite de l'autre côté de l'arène..



...et c'est là que le matador lui porte le coup mortel. Une frénésie d'applaudissements se déchaîne. Notre homme s'imagine qu'ils sont pour lui. Il quitte l'arène en s'inclinant dignement de droite et de gauche pour remercier. Et de folles acclamations couronnent burlesquement le fol incident Cliché : Fosshag



DEUTSCHE BANK

Behrenstraße 9-13 · SIÈGE SOCIAL BERLIN · Mauerstraße 25-32

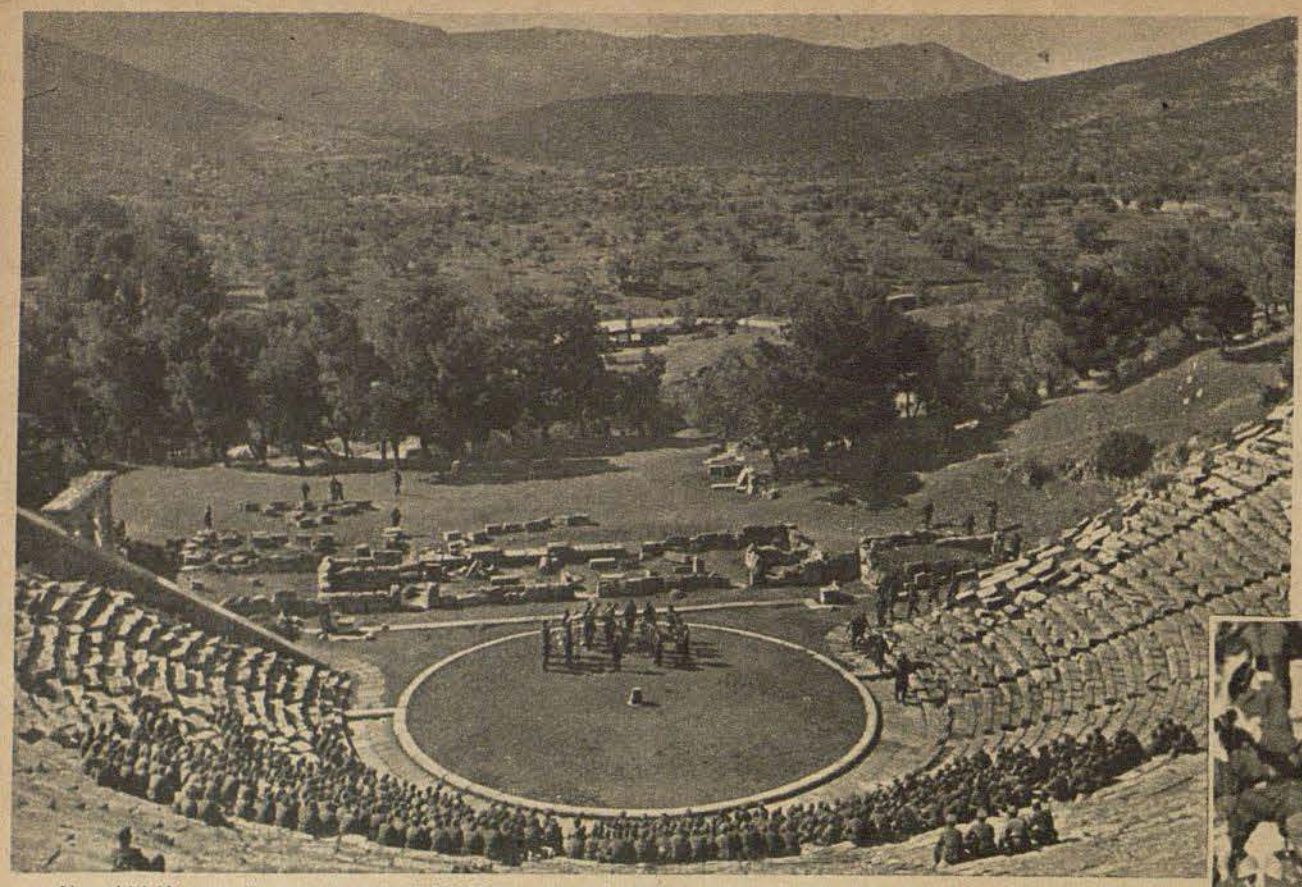
489 Succursales et Agences

Toutes opérations bancaires

Financement de transactions d'exportation et d'importation

Vingt-cinq siècles vous contemplent ...

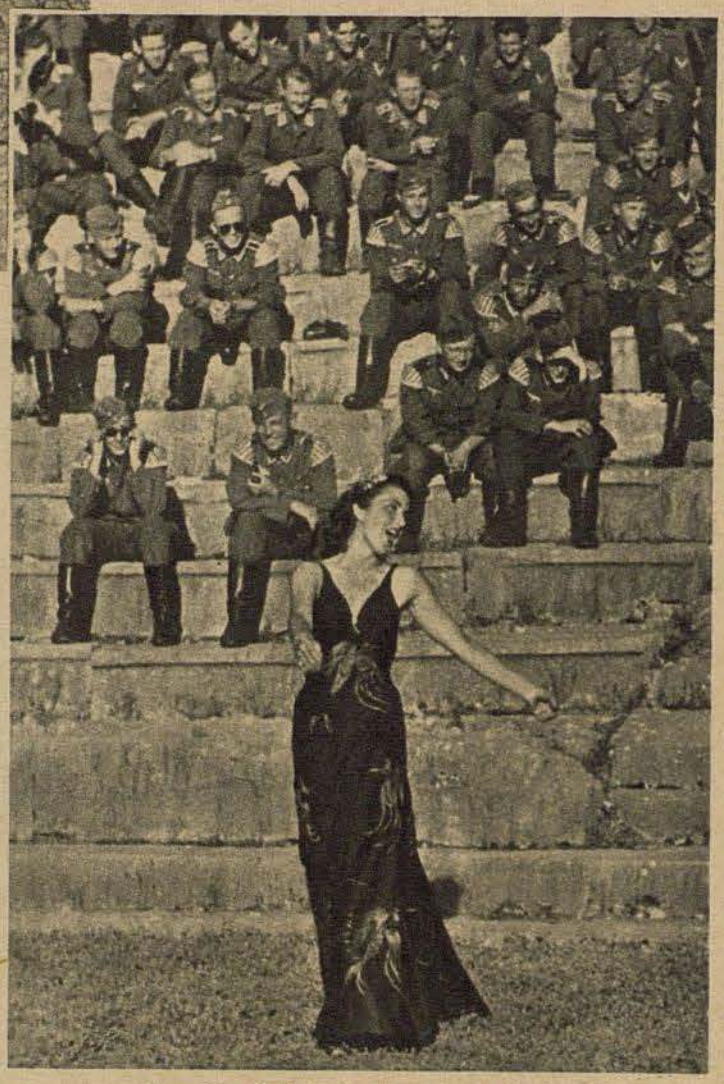
Un théâtre en plein air à Epidaure, au Péloponèse, construit 400 ans av. J.-C., ressuscite pour une vie nouvelle!



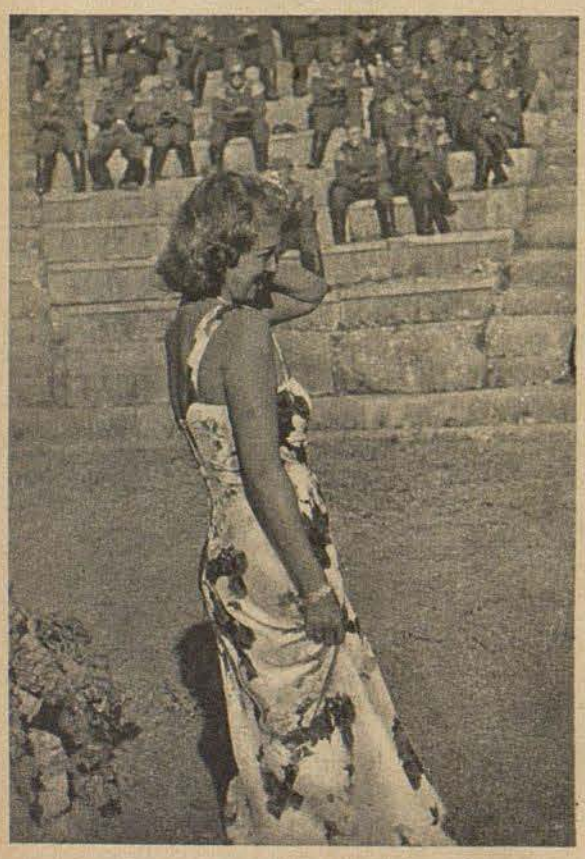
L'amphithéâtre en pierre peut contenir 17.000 personnes. Les quelques centaines de soldats allemands qui campent dans les environs y trouvent suffisamment de place. Et pendant que l'orchestre militaire exécute des marches ...

... quelque chose de mystérieux se passe derrière l'arène dans la roulotte moderne. De jolies femmes se maquillent et ...

... tout à coup une artiste paraît sur ce parquet naturel de la scène en plein air. Elle commence à danser ! Elle n'est pas accoutumée au gazon mais l'art n'en souffre pas



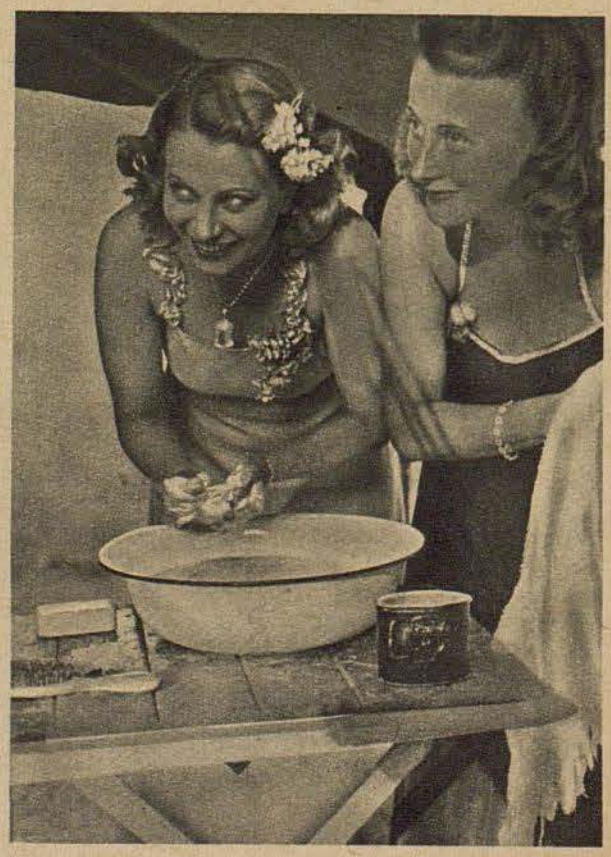
Cependant, la tâche de sa collègue est tout aussi difficile. Il s'agit de faire triompher sa voix au grand air et dans le soleil éclatant de midi



Et les applaudissements retentissent dans le théâtre d'Esculape!

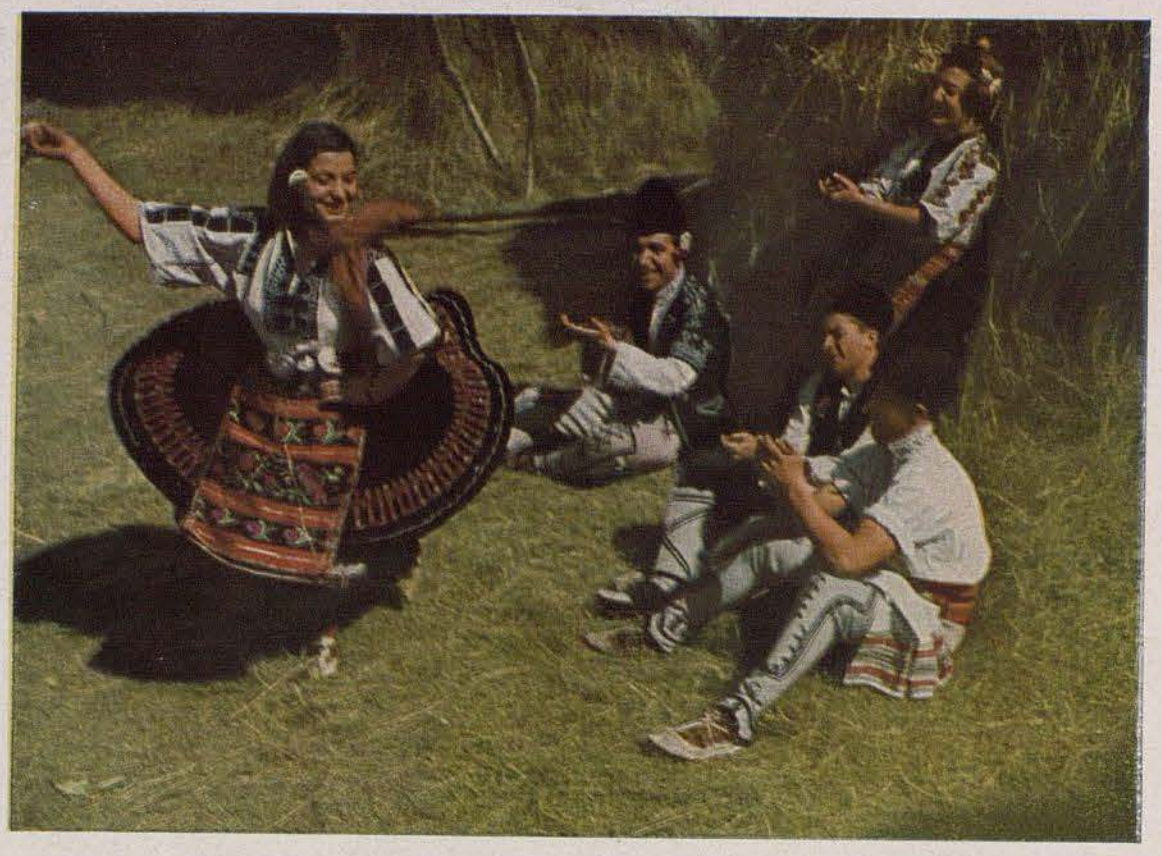
Remercier le public sur cette scène incommode est plus difficile que de danser. L'artiste se réfugie vers l'autel de Dionysos (sur sa gauche) élevé autrefois par les anciens Grecs en hommage aux Arts et à la Joie

Pendant le démaquillage, les regards se tournent involontairement vers la mer qui jadis emporta Agamemnon vers Troie. Et puis on continue le voyage, à travers toute la Grèce, pour jouer devant des soldats allemands Cl.: Baier, de la PK



Jeune fille, quel rêve fais-tu ? *Qu'il est bon de capter les flèches du soleil, dans un abandon total de soi-même, de s'étendre sans souci sur le sable; tandis que, inconsciemment, on laisse s'écouler les heures paresseuses!*

Cliché: Dr. Paul Wolff.



Fêtes des roses, fêtes de joie

Quand, en Bulgarie, les champs de roses sont en fleur, et que leur odeur enivrante embaume le paysage, alors, on célèbre la fête des roses. Les jeunes filles se parent ; les roses brillent dans leurs cheveux ; revêtues de leur costume national multicolore, elles se rangent avec les gars pour la ronde. Des chansons retentissent, louant l'amour et son symbole, la Rose ; et quelques jeunes filles tourbillonnent, déchaînées, au rythme des mains qui battent. Elles dansent la "Raczenitzka". On verse aux invités — il y a beaucoup de soldats allemands parmi eux — le "Sladko", mélange de sirop et de pétales de roses rouges. Mais la récolte de ces milliers de fleurs fera le tour du monde : ce sera l'essence de rose et chacune de ses gouttes rappellera le souvenir de ces inoubliables jours fleuris. *Cliché : Dr. Panoff*

SANS *moteur* SANS *voile*

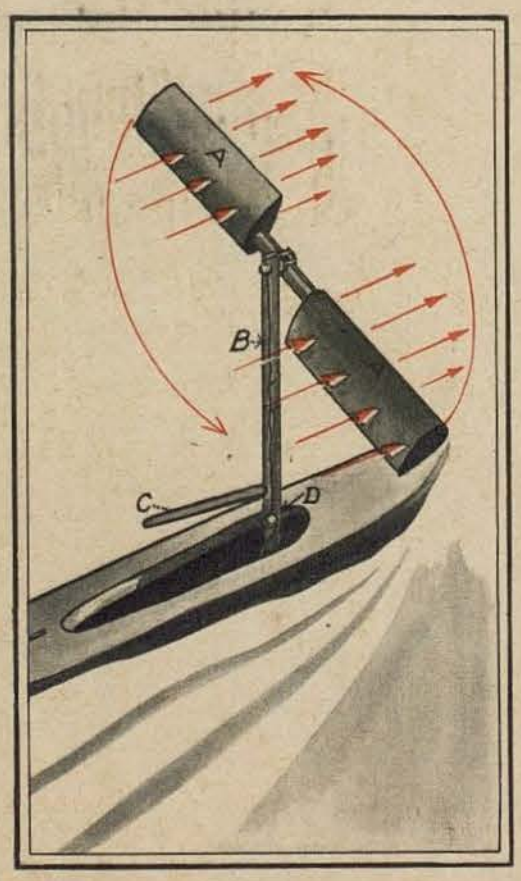
On peut voir déjà par-ci par-là, dans le pays comme à l'étranger, ce bateau à ailes de moulin à vent. Ce bateau dont le mât semble dépourvu de tous agrès et où l'on n'entend aucun bruit de moteur fait une singulière impression quand il s'élance rapidement et avec un étrange mugissement sur les vagues. Si singulier et incroyable que ce bateau puisse paraître, il a fait cependant ses preuves et rivalisé avantageusement avec un voilier normal. Il va aussi vite et même plus vite qu'un voilier.

Les dessins ci-dessous vous en expliquent la raison.

Dessin : Diedrich
Photos : Archives-Signal

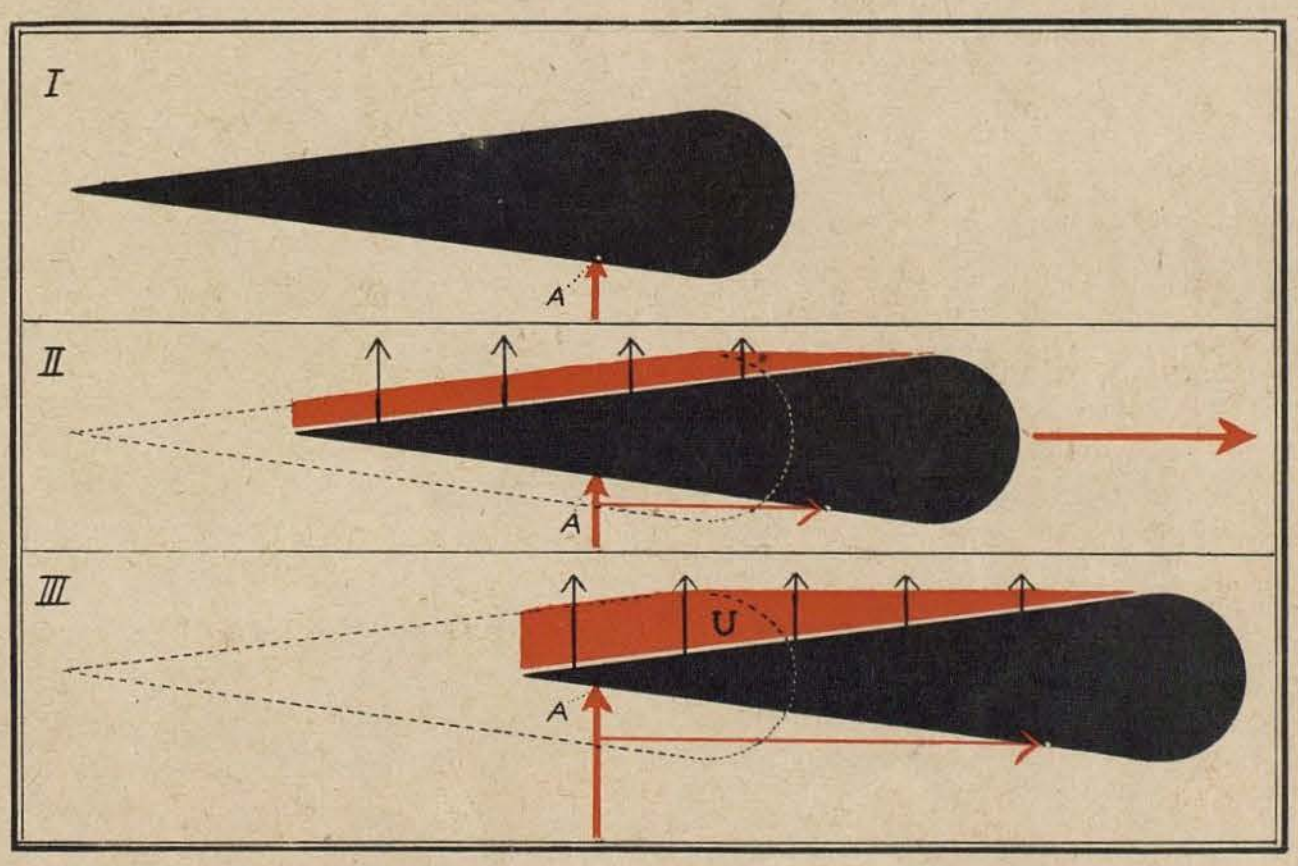
Un voyage en mer pendant une tempête (force du vent : 7)....

...un voilier dont les voiles font défaut ou un canot automobile sans moteur, tel semble être ce bateau qui ne possède qu'un seul mât et deux ailes semblables à des hélices que le vent fait tourner et qui le font marcher plus vite qu'un voilier. Cette apparition que l'on voit sur les lacs et sur les mers est une invention allemande et s'appelle voilier autogyre



Voici l'aspect d'un voilier autogyre :

Au mât on voit tourner les deux plans du rotor (A), qui ont une coupe transversale semblable à celle d'une aile d'avion. A l'emplacement du gui (C), le mât (B), et le rotor avec celui-ci, peut pivoter dans toutes les directions. Au mât se trouvent également une manivelle pour mettre le rotor en marche à la main et un simple frein à corde pour freiner le mouvement des ailes (D). Ces dispositifs suffisent pour gouverner le bateau aussi sûrement qu'un voilier. Avec ce bateau, il est donc possible de voguer ou de croiser; soit que l'on ait le vent à l'arrière ou de flanc, on peut virer ou s'arrêter, de même qu'on peut ralentir ou accélérer sa marche



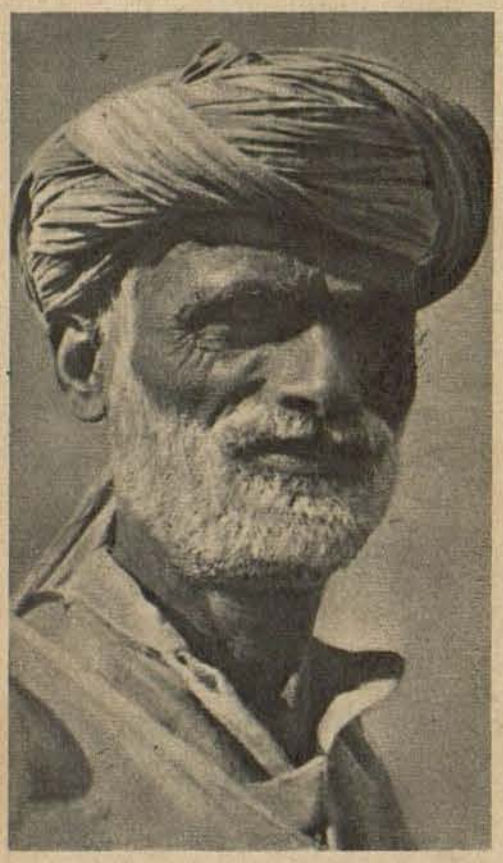
Voici le secret du voilier-rotor :

La figure nous montre la coupe transversale d'un plan du rotor. Le plan du rotor (I) reçoit la poussée du vent dans la direction A. En raison de sa forme, il dévie vers la droite (II). En même temps, de l'autre côté du plan, c'est-à-dire dans la direction du vent lorsque l'on marche avec vent arrière, par conséquent dans le sens de la marche du bateau, se forme un espace (U) où l'air est d'une densité plus faible et vers lequel le plan est attiré. Plus la vitesse rotatoire du plan est grande, plus la force aspirante est intense (III). La force du vent en A suffit pour imprimer le mouvement giratoire et faire marcher le bateau. La force développée en U s'ajoute encore à celle-ci. Elle est produite en quantité particulièrement favorable par suite de la forme appropriée du plan et contribue à faire marcher le bateau aussi vite et parfois même plus vite qu'un voilier, lequel ne subit pas cette force attractive produite par un remous aérien. La manœuvre est plus simple que lorsqu'on marche à la voile. Quand on est pris dans une tempête, par exemple, on n'a pas besoin d'arriser, il suffit de freiner au moyen du frein à corde. On peut également croiser contre le vent à un angle plus aigu qu'on ne pourrait le faire avec un voilier, on réalise ainsi une économie de temps et de route

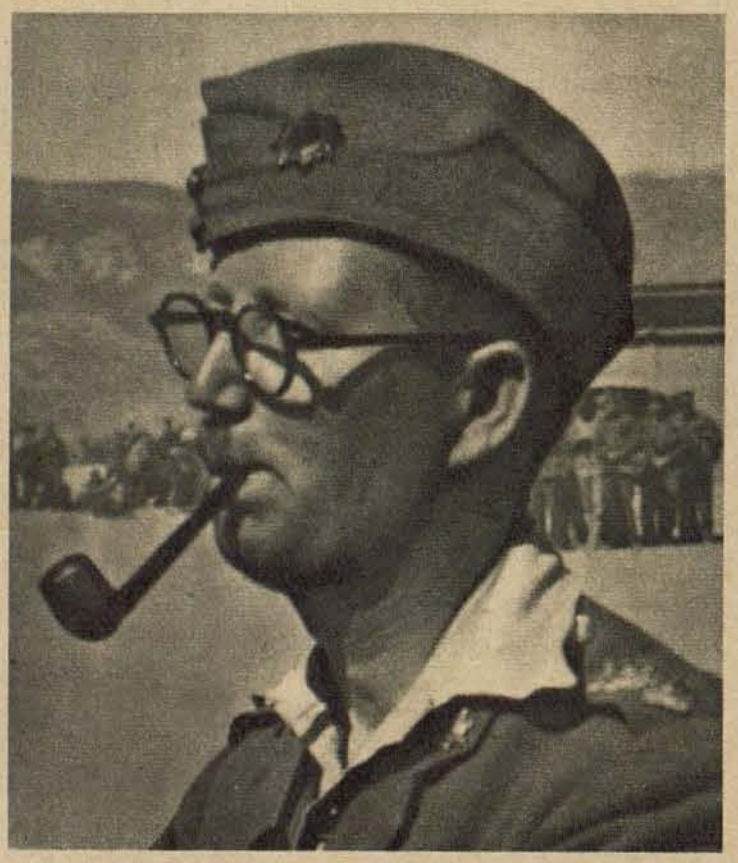
...Personne ne savait où l'on allait...

L'envoyé spécial de la PK. Grossmann, correspondant particulier de « Signal », et qui prit part à la campagne du Sud-Est, nous communique ses interviews. Au cours de ses vols, à droite et à gauche, il arriva un beau jour à Corinthe, où il trouva 15.000 prisonniers, logés dans une ancienne caserne grecque, en partie des soldats, en partie des gens aux gages de l'Angleterre. Il raconte que, jamais de sa vie, il n'avait vu un mélange si hétéroclite de peuples. Grossmann ne nous a pas écrit ce qu'on pourrait dire de l'esprit de ces «soldats» anglais. Les prisonniers qu'il a interviewés le disent assez eux-mêmes:

Le long des fils barbelés où sont enfermés les 15.000 prisonniers de guerre *il s'est créé un véritable et actif marché. Les 15.000 prisonniers, provisoirement logés dans cette ancienne caserne grecque de la ville de Corinthe, disposent tous d'une certaine somme d'argent. On leur a permis d'en faire ce qu'ils veulent; et ils le font. Ils achètent des vivres et du tabac. Ils sont du reste très curieux, et tous voudraient savoir quand finira la guerre. Notre envoyé spécial, le chef particulier de la PK, Grossmann, s'est rendu dans ce camp où il s'est entretenu avec nombre de ses habitants, qui lui ont raconté ceci:*

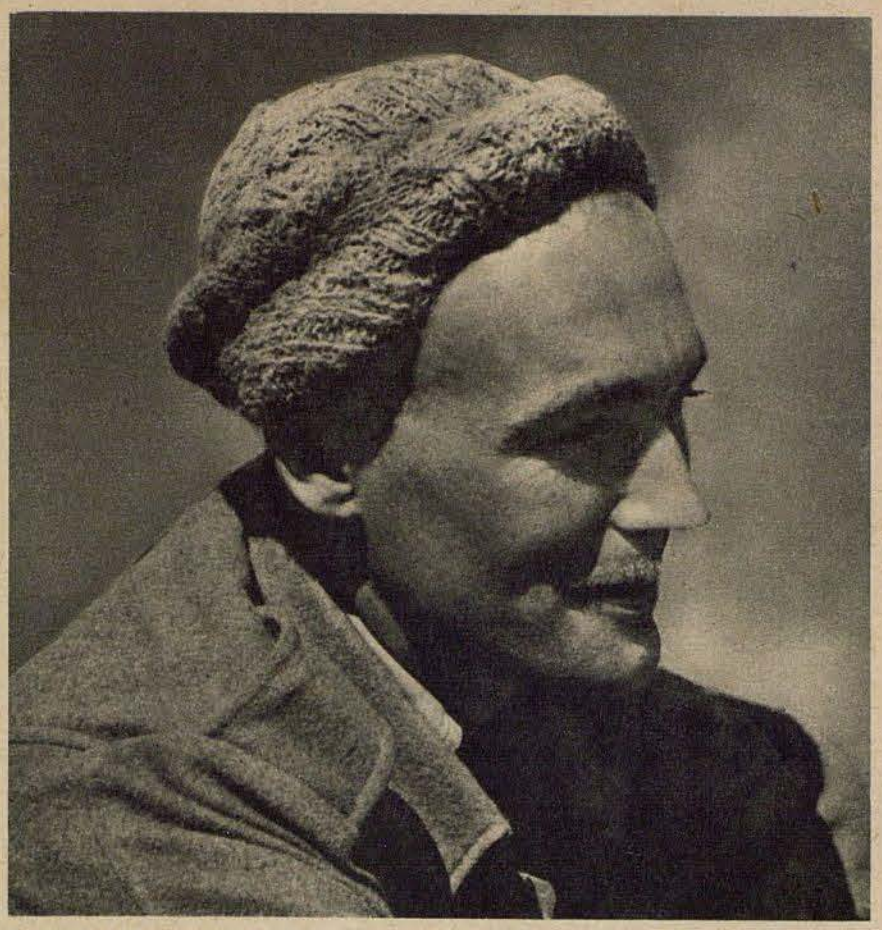


« Nous avons atterri en Grèce . . . à la nage! » *Deux Hindous racontent: «Il y a très longtemps que nous sommes au service des Anglais. C'est tellement loin, nous étions encore des enfants! Nous avons fait la cuisine pour les officiers, et nous avons ciré leurs bottes. Nous avons fait un voyage très, très long. Quand la terre fut en vue, notre bateau coula. Nous sommes tous très bons nageurs. Je crois que c'est une mine que nous avons effleurée au passage. Ou bien une bombe? On ne nous en a rien dit. » « Je suis, disait l'homme à la barbe blanche, comme vous le voyez, un vieillard. Jamais je ne me suis aussi bien trouvé que maintenant. La cuisine me semble un peu étrange: je n'y suis pas habitué; mais il n'y a personne qui nous oblige à faire ceci ou cela et qui nous dise où nous devons courir. On ne nous force pas à travailler. »*



Narvik, Dunkerque, et puis enfin . . . *« Oui, moi j'en étais, dès le début. Pour la dernière guerre, en 1918, je suis arrivé trop tard d'Australie; mais j'ai quand même vu le Rhin. I'm sure it was a very interesting time! Yes, je suis soldat de métier. Capitaine. En 1940, je suis arrivé à temps, en Norvège. A Narvik, on avait l'impression que les Germans allaient faire une bêtise. Well ! Mieux vaut trop tôt que trop tard ! Nous arrivâmes encore à temps sur les bateaux, tandis que les Frenchmen et les Polonais s'installaient dans nos positions. Ensuite, Dunkerque! Puis la Grèce. Au début, ça n'allait pas trop mal — Athènes était very nice — puis vinrent les Allemands; ils tiraient de temps en temps. That's all. Tout cela se passa et en avril . . . C'était un dimanche. Nous dînions et nous devions pousser vers le Sud. Soudain, un message nous annonce que les Germans arrivent aussi de l'Est. Nous avons laissé là notre corned beef et nous sommes montés aussitôt dans les voitures. Deux heures à peine en auto, et puis . . . c'est tout. Les Allemands nous avaient dépassés par d'autres routes. Maintenant pourquoi continuer à tirer ? Nous sommes descendus de voiture et nous avons achevé notre repas . . . »*

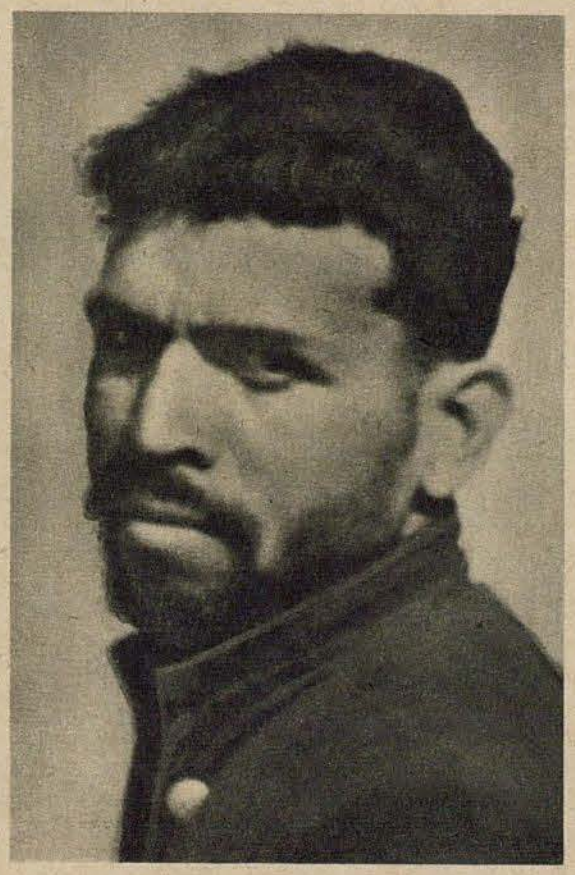
« J'avais faim en Palestine . . . » *« En 1939, juste au moment de l'entrée d'Hitler à Prague, j'ai émigré en Palestine. Je suis un cordonnier juif de Darmstadt. D'abord, cela a été très mal, puis je fus, heureusement, employé dans une plantation d'orangers. C'est alors que la guerre éclata. En automne 1940, je fus soudain emmené par des soldats anglais. Au début de 1941, on nous embarqua sur un bateau, dont personne ne connaissait la destination. Je n'ai jamais combattu, et tout ce que je puis dire de ma captivité, c'est que soudain les Anglais avaient disparu du camp. C'était près de Lamia; je crois que des officiers anglais ont donné à leurs hommes l'ordre de monter en camion. Les officiers anglais attendirent encore pendant quelques heures avant de partir dans leurs voitures rapides pour rejoindre les camions. Auparavant, ils essayaient encore de contenir les soldats grecs en retraite en les menaçant de leurs revolvers; mais les Grecs voyaient bien que les soldats anglais s'étaient depuis longtemps enfuis. Et ils ne se laissaient plus intimider*



Echappé de Londres. *« Avant la guerre, j'étais agent de police à Londres ; mais j'en avais assez du service pendant les longues nuits de bombardements. Je ne pouvais plus dormir. Alors je suis entré, comme volontaire, pour douze ans dans la police militaire. Je n'ai pas assisté à de grands combats. Nous pensions tous qu'en Grèce la R.A.F. était beaucoup plus puissante que la Luftwaffe. On nous avait raconté cela en Angleterre. Les Allemands sont de « fine fellows » ; nous avions cru que c'étaient des barbares. Cela aussi, on nous l'avait raconté dans les journaux. Mais, mes camarades et moi, nous pensons qu'ici, au camp, nous sommes mieux traités qu'auparavant par nos propres officiers. Les officiers allemands, particulièrement, sont gentils pour nous. J'espère que la guerre sera bientôt finie et que je pourrai retourner voir ma femme qui habite l'île de Wight. »*

« Je voulais gagner encore davantage. » *« J'étais cheminot à Khartoum ; mais je ne me plaisais pas là-bas et je m'engageai sur un bateau comme chauffeur. Je m'échappai à Jaffa. Je trouvai dans une ferme du travail comme emballeur d'oranges. Puis, vint un homme, un Anglais, qui nous promit beaucoup d'argent. Je montai sur un bateau et je n'avais pas besoin de travailler. Vêtu d'un bel uniforme, j'ai travaillé comme docker, en Egypte ; puis l'homme revint et demanda si nous voulions encore davantage d'argent. Nous le voulions évidemment. Nous partîmes pour un pays où il faisait froid et j'ai travaillé dans un port avec beaucoup de soldats anglais. Un beau jour, les soldats anglais partirent en courant, en nous disant de tirer quand viendraient les Allemands. Mais nous n'en avions pas envie. Maintenant, je me porte mieux que jamais. Nous ne sommes pas obligés au travail. Vous n'auriez pas une cigarette, monsieur ? »*

On ne nous a pas demandé... *Je viens de l'île de Chypre, de Famagouste : j'ai travaillé, là-bas, comme mineur. Quand la guerre éclata, l'administrateur anglais ferma les exploitations pour deux mois ; puis, un avis nous informa que ceux qui voudraient travailler pour l'Angleterre recevraient 2 shillings par jour. Comme il va de soi, nous avons accepté les deux shillings. Nous étions au chômage et sans revenu. Un beau matin nous trouvâmes les portes fermées. Deux grands camions attendaient devant l'usine et nous conduisirent au port. Tels que nous étions là, on nous embarqua sur des bateaux et on ne nous débarqua qu'en Egypte. On ne nous a rien demandé. Nous n'avons jamais porté les armes, ni vu un Allemand jusqu'à notre captivité ; mais en Grèce, nous n'avions presque pas dormi, pas même une heure, car les avions allemands ne nous laissaient pas en repos. »*



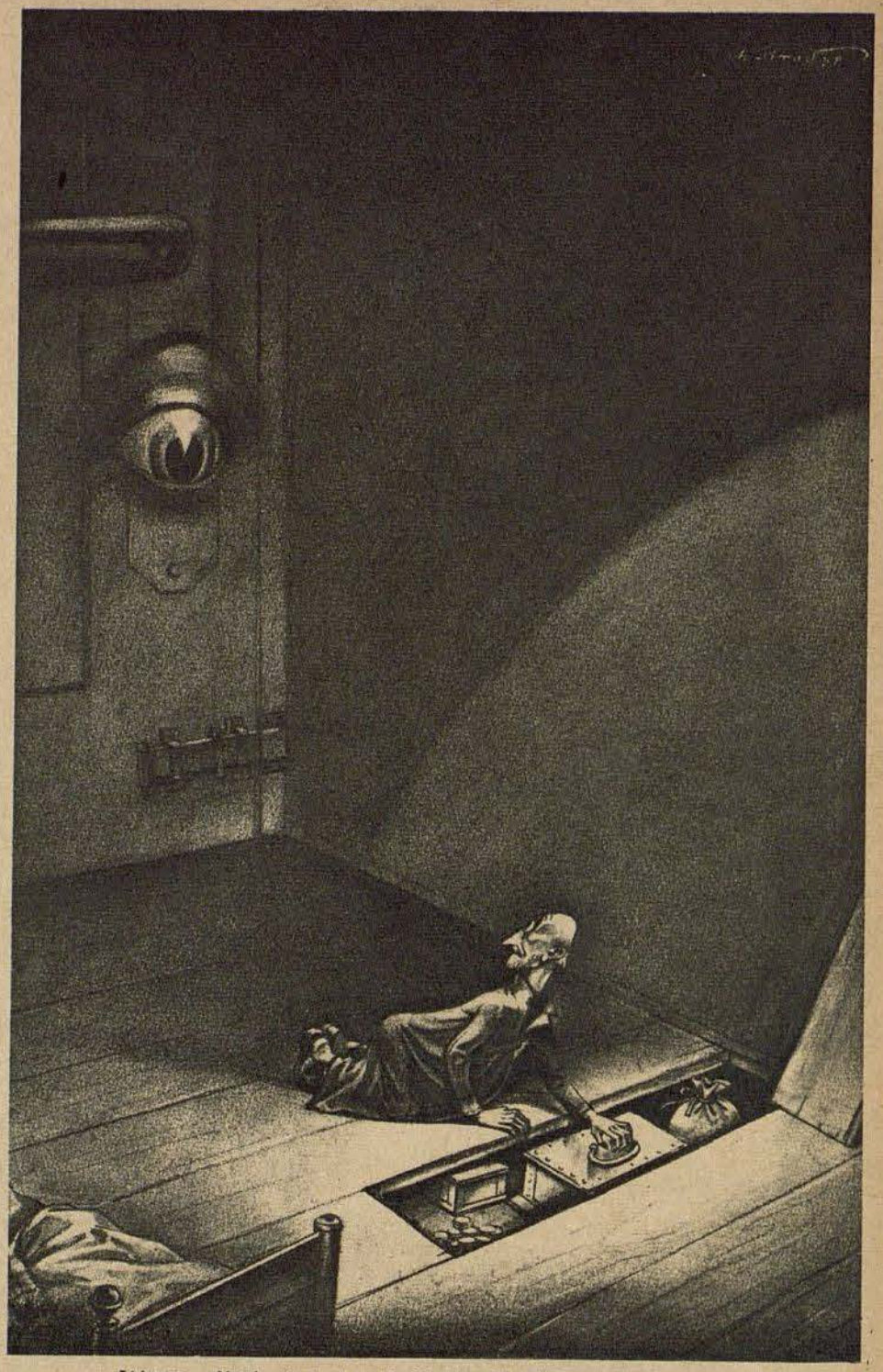
Mécanicien à bord d'un transport de troupes. *« Jamais de la vie je n'oublierai comment ces trois avions allemands se précipitèrent sur nous en hurlant. Je ne les avais pas vus, tout d'abord ; mais quand notre mitrailleuse se mit à tirer, je les découvris au ciel, tout petits ; mais le bruit qui les annonçait était terrifiant ; je pouvais très nettement distinguer les bombes qui tombaient ; mais je n'avais toujours pas le courage de sauter à l'eau. Quand j'entendis la bombe siffler, tout près de moi, je me cachai derrière une porte en fer ; je me rappelle seulement qu'avec elle je fus projeté en l'air. Je devais certainement avoir perdu connaissance ; mais dans l'eau, je me réveillai. J'ai trouvé, déchiquetée, une poutre du magasin à bois ; elle était en mille morceaux. Je m'y cramponnai. On ne voyait plus rien de notre navire. En quelques secondes, il avait coulé. Je crois qu'il a dû sauter en l'air comme un tonneau de poudre. »*

« Ici, nous sommes tous de Melbourne . . . » *« Dès le premier jour de la guerre, ici en Grèce, nous avons dit, mes camarades et moi, qu'il était impossible de battre les Allemands. Ils avaient beaucoup trop d'avions et ils savaient trop bien s'en servir. Nous avons rarement vu des avions anglais combattre les avions allemands ; et quand c'était le cas la victoire était toujours du côté allemand. Je suis paysan. La plupart de nous viennent de la campagne. Nous nous sommes tous engagés car nous pensions qu'il fallait le faire : on nous avait enseigné à l'école qu'il fallait aider l'Angleterre en danger. Ne me demandez pas, s'il vous plaît, ce que je pense de cette guerre. Je suis marié et je vais bientôt retourner chez moi. Je ne peux pas en dire davantage. »*

Le martyre des caricaturistes...

Le quatrième reportage de « Signal » sur le métier des caricaturistes. Cette fois, c'est le dessinateur berlinois Charles Girod qui nous en dévoile les dessous.

LE dessinateur Girod, dont nous donnons ci-contre deux échantillons du talent, peut être considéré comme un maître de la fantaisie grotesque. Ses idées ont ceci de frappant qu'elles ne concernent aucunement des êtres fabuleux, mais de simples hommes. Les mouvements de l'âme, voilà la matière de ses observations. Il fait jouer toute la gamme des passions humaines ; mais son crayon croque également les événements de tous les jours, de petites tragédies risibles, aux vides monotones. Il évoque l'angoisse dont est saisi un jeune locataire avant le terme ou la félicité d'un couple qui vit sous les toits de la grand'ville, ou encore les sentiments d'un promeneur attardé qui attend le dernier tramway, un tas de choses que tout le monde a déjà vécu ou connaît par ouï-dire. Mais, vues par ses yeux, ces situations prennent un tour fantomatique, ou affectent un comique bizarre et non sans profondeur. On dirait d'une lanterne magique qui fait se dérouler la vie tout entière. A considérer l'esprit pénétrant dont il fait preuve, en démarquant ces mouvements affectifs, en les dotant d'un langage propre, on finit par se demander si cet homme est...



« **L'Avare.** » *Un dessin typique de Charles Girod. On ne saurait mieux rendre l'angoisse paralysante d'un homme qui ne sait comment mettre en sûreté ses trésors et qui se croit épié, écouté, persécuté*

Anatomiste ou poète ?

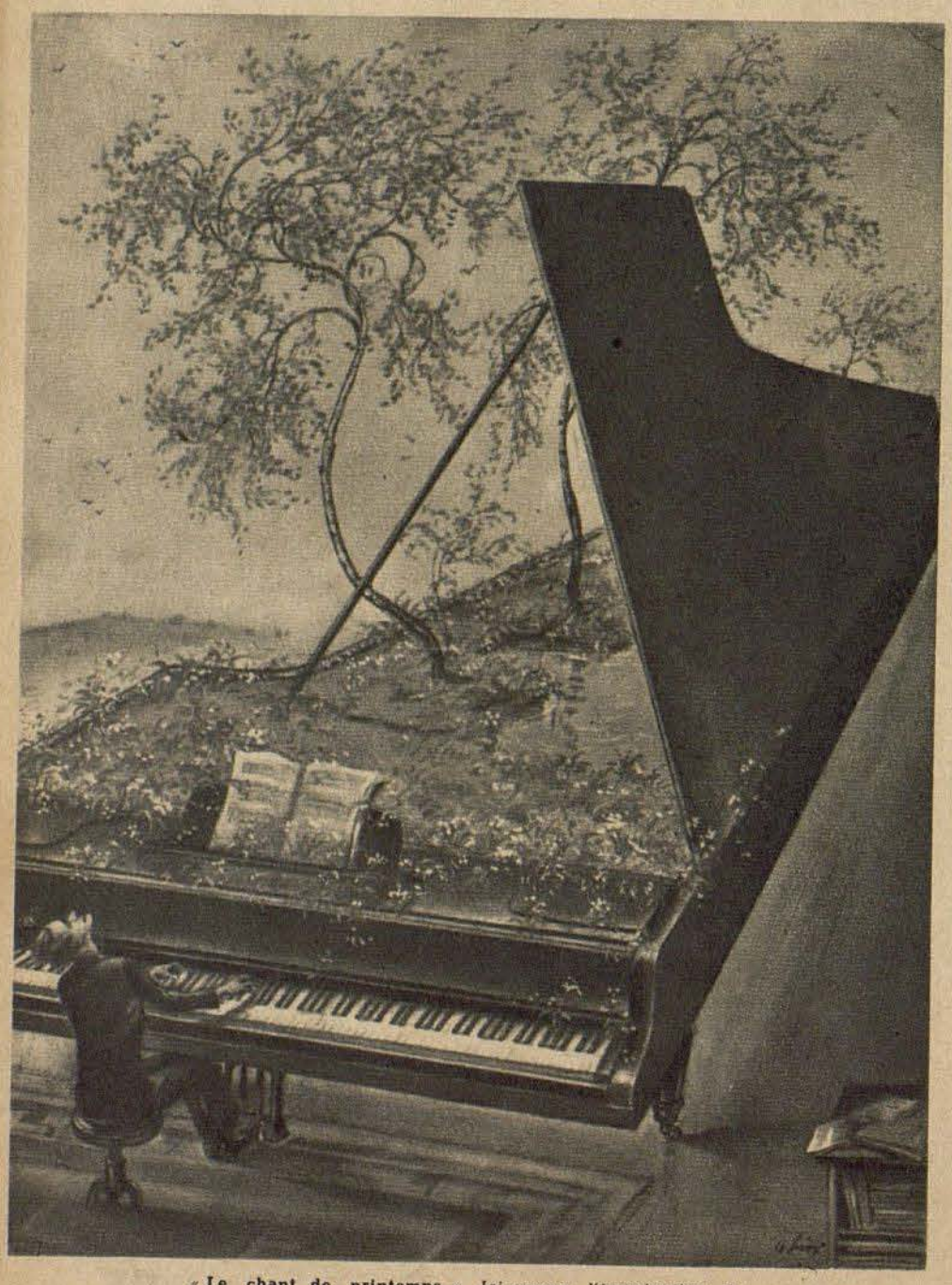
On jurerait parfois qu'il met l'âme à nu à coups de bistouri. D'autre part, ses dessins reflètent une telle tension, une imagination à ce point poétique, qu'il mérite mieux qu'un simple coup d'œil. Considérons, par exemple, le dessin intitulé *l'Avare*. Nous voyons un homme qui a enfoui ses trésors sous le plancher du vestibule. Mais l'anxiété l'étreint, la méfiance le persécute jusqu'à la folie et lui fait voir partout des revenants et des voleurs, un tas d'événements qui se fondent en un cauchemar surnaturel, grâce au trou de la serrure métamorphosé en un œil énorme, menaçant et qui regarde fixement. Le dessin se passe d'explications tout comme le joyeux miracle d'un chant de printemps.

On comprendra que ce dessinateur, qui extériorise la vie intérieure, est plus que quiconque apte à parler des choses qui le tourmentent lui-même au cours de son travail. Et ses tourments, on peut dire qu'ils sont le lot de tous ses confrères. Ce qu'il nous montre à droite, c'est la description des martyres subis par un caricaturiste. C'est la lutte avec le crayon, lutte que chaque dessinateur doit chaque jour recommencer, car le crayon résiste souvent à la main qui prétend le guider.

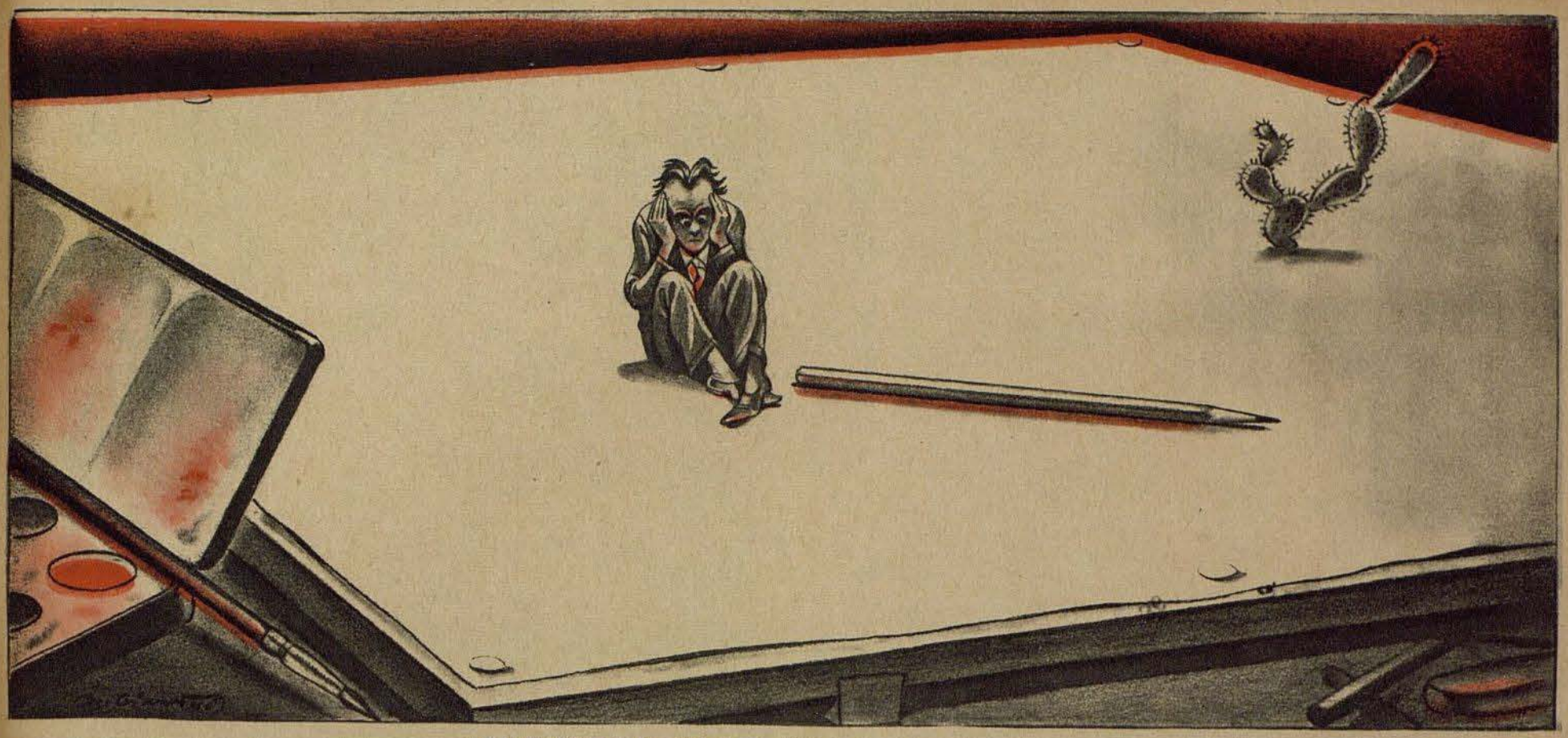
Inutile de dire que les admirateurs de Girod sont légion. Nous ne croyons pas sans intérêt de les présenter au public : les uns sont de nature romantique, et ils s'imaginent volontiers que le dessinateur ne mène pas la vie du commun des mortels. A les en croire, Girod aurait tout d'un ténébreux magicien, vivant sous des ponts isolés, à moins qu'il ne soit un personnage de rêve qui loge en une mansarde solitaire, en compagnie de hiboux et de chats-huants. Les autres ne voient que les dessins et oublient le dessinateur. Tel professeur propose à ses élèves ce dessin de Girod, comme sujet de dissertation, tel examinateur demande qu'on lui analyse cet autre dessin. Les œuvres considérées sont, à n'en pas douter, de véritables tests de l'intelligence, de l'imagination et de la logique propres à celui qui les interprète.

Comment se présente, en réalité, notre dessinateur ? Serait-ce un misanthrope, un froid contempteur de l'insuffisance humaine ? Impossible, ses observations dénotent trop d'humour pour cela. Accordons qu'il fait bande à part. Le jet de lumière qu'il promène sur les objets a un je ne sais quoi d'impitoyable au premier abord ; mais l'ingéniosité éclate à un tel point qu'on est rapidement conquis. Ou, si l'on préfère, il s'agit là d'un miroir magique qui reflète le monde et lui-même ; il suffit de le contempler pour se reconnaître aussitôt. Mais il y faut un certain courage. Rappelons à ceux qui s'en détourneraient qu'un ami sincère est chose rare.

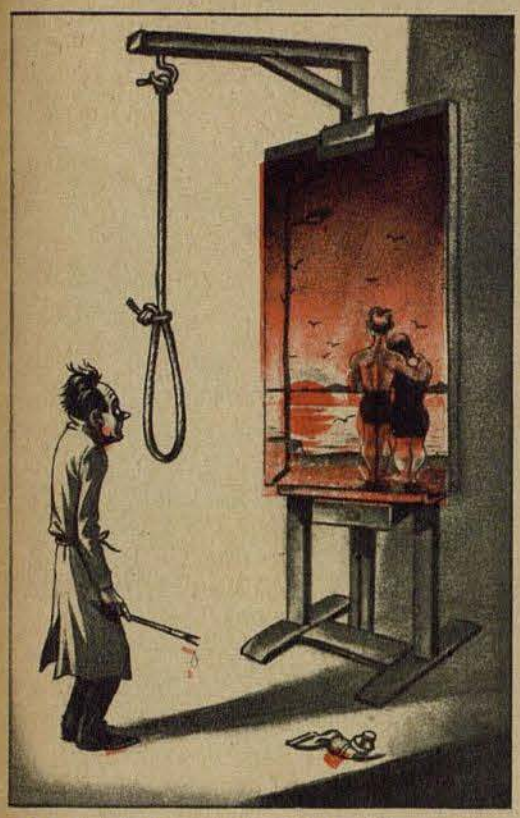
A. S.



« **Le chant de printemps.** » *Ici encore l'imagination du dessinateur déborde de toutes parts. La seule vertu d'une mélodie suffit à faire surgir le printemps à nos sens enchantés*



« Il y a des jours sans la moindre inspiration! » *Des heures entières, le caricaturiste demeure en place, et se creuse la tête de son mieux... le papier blanc qu'il a devant lui ressemble à un désert où s'égare le pèlerin, mort de soif. Un néant béant l'entoure : pas la moindre inspiration, pas l'ombre d'une idée qui le ranime un tant soit peu . .*

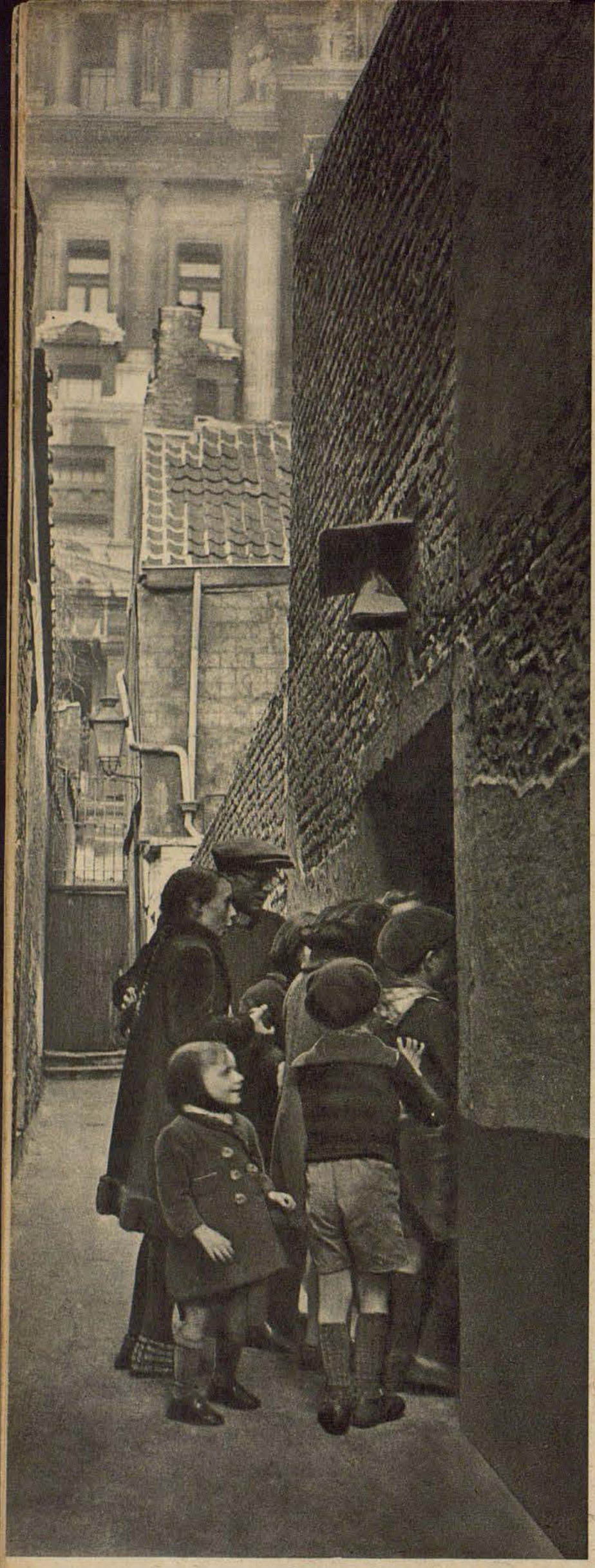


« La mauvaise conscience. » *Tel un pécheur martyr, l'artiste considère son maigre travail qui ne brille pas précisément par les qualités artistiques...*

« Le trac. » *Cet état, Girod le partage avec beaucoup d'autres: le papier encore vierge leur inspire à chaque fois. C'est le premier coup de crayon qui coûte le plus!*

Il arrive que le crayon dessine de lui-même. *Heures idéales entre toutes; dessiner devient un plaisir, et l'artiste se sent plus léger que l'air!*

Encore un aspect du martyre qu'endure quotidiennement le dessinateur : « Très pressé! » *En moins d'une heure, le dessin doit être entre les mains du rédacteur. Il faut courir la poste tout en livrant un travail sortable, ce qui est beaucoup demander à la fois*



Chez Toone VI

Visite chez un romantique flamand

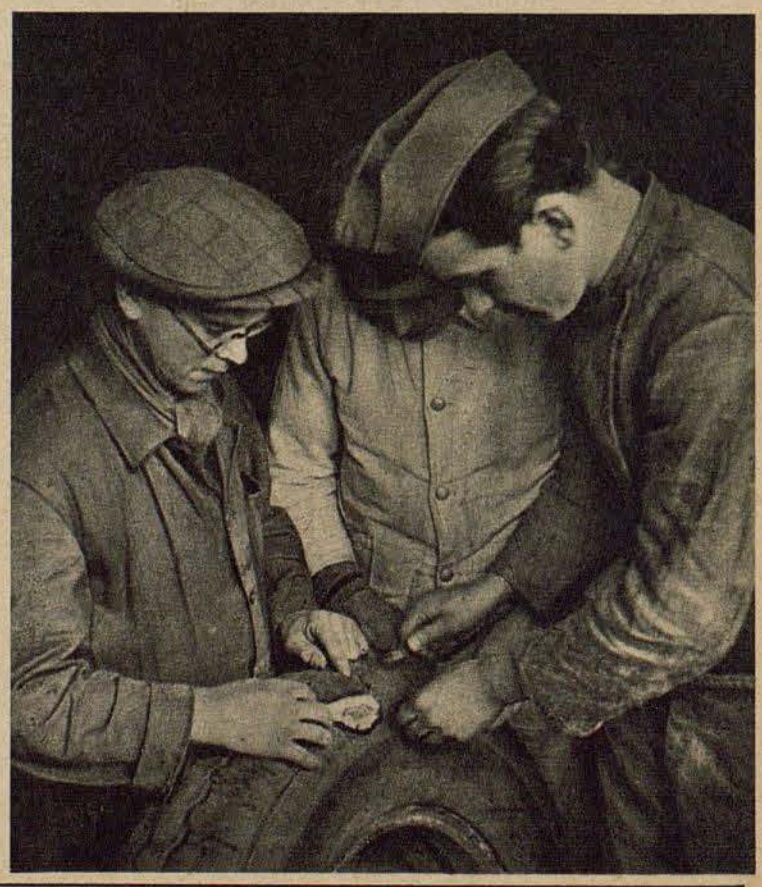
Dans une étroite ruelle à Bruxelles, près du palais de Justice, des enfants et des grandes personnes se pressent chaque soir par une petite porte . . .

Clichés : Pabel

. . . un théâtre de marionnettes éveille la gaîté d'un public reconnaissant et le transporte dans un pays enchanté! Des ouvriers bruxellois, des soldats allemands et des enfants remplissent la salle de spectacle jusqu'à la dernière place. Mais qui sont donc les acteurs? Qui est le metteur en scène? C'est une célébrité en son genre que nous voyons à l'œuvre:

« Toone VI ». Avec ce théâtre de marionnettes, il ne fait que suivre la tradition de ses pères. Après la représentation, il travaille à son théâtre aidé par sa femme et ses enfants. On confectionne de nouvelles robes, on fait des réparations, on fabrique des coulisses ; Toone lui-même traduit en langue flamande des comédies allemandes et françaises et les transcrit pour ses besoins. Mais tout ce travail doit se faire pendant la nuit car . . .

. . . il travaille pendant le jour comme ouvrier dans un atelier de réparation. Et le soir venu, ces mêmes mains qui savent si bien galvaniser un pneu éveilleront à la vie, à l'aide de fils délicats, ces figurines auxquelles il a voué depuis son enfance toute son affection



Signal No 13. — Premier Numéro de Juillet 1941. Paraît tous les 14 jours / Harald Lechenperg, Rédacteur en chef; Rédacteur intérimaire: Hugo Mösslang / Edition et impression: Deutscher Verlag, Kochstr. 22-26, Berlin S W 68, Allemagne / Tous droits de reproduction des textes et des photographies réservés pour tous pays / Entered as second class matter at the Postoffice at New York, N. Y.
Imprimé à Paris chez Curial-Archereau

Et en plus de cela, on annonce...

Comment va Al Capone ?

Les esprits européens ne comprendront peut-être pas la douce sollicitude dont on entoure les criminels aux Etats-Unis; mais elle semble appartenir à la démocratie parfaite. Ainsi la *Saturday Evening Post* se sent obligée d'informer ses lecteurs de la santé d'Al Capone, le plus célèbre de tous les gangsters :

bien qu'il souffre d'une maladie incurable, il offre extérieurement l'image de la santé personnifiée, et d'une sérénité sans tache. Dans sa propriété, à proximité de Miami Beach, il mène une vie magnifique; il a renoncé à l'alcool, mais il fume toujours ses gros cigares et mange ce dont il a envie. Les grandes blanchisseries de Chicago qui lui appartiennent lui permettent de vivre san souci. Son fils qui, lui aussi, porte le nom de Al, ressemble à son père. Il a gagné le concours de tir au pistolet de la police de Miami Beach, avec le premier prix, en plaçant au but 279 balles sur 300.

La fourrure des Bermudes : la moins chère du monde

A Hamilton, dans l'une des îles anglaises des Bermudes, situées à l'est de la côte américaine de l'Atlantique, une vente aux enchères a lieu chaque semaine, et qu'on peut classer parmi les meilleurs marchés du monde. Ici on vend le contenu de colis postaux, envoyés en France et dans d'autres pays d'Europe, par des citoyens américains, sur des bateaux américains, et que le « Contraband Controll and Customs Department » des Anglais, honorables et vivant dans la crainte de Dieu, s'est empressé de saisir.

Un communiqué du *Herald Tribune* de New-York du 13 avril publie une excellente photo de la bénédiction que la main britannique sème ainsi sur les habitants, déjà jalousés, de cette île heureuse. Un peintre en bâtiment acheta un manteau de martre, dont la valeur est estimée à 900 dollars, pour la somme considérable de 16 dollars 20 cents, et sa joie bien justifiée devint de l'extase quand il découvrit dans les manches du manteau deux chandails de femme à la dernière mode.

Personne au monde ne pourra récriminer contre cette version britannique de la « liberté des mers », même pas les destinataires en France, qui se rendent bien compte qu'il faudra payer leur dette de reconnaissance aux anciens alliés. Et si parfois, un ministre des Etats-Unis parle de « pirates », tout le monde sait que ce terme s'applique aux Allemands.

Chaque Anglais peut choisir

« Chaque ouvrier et chaque ouvrière, en Angleterre, doit comprendre quelle vie les attendrait sous un régime nazi», écrit un lecteur d'Oxford au *Daily Herald*.

Quelques lignes plus bas, M. J. P. M. Millar, secrétaire général N. C. du Labour Colleges, s'indigne du fait que les conserves de potages passent pour le moins dans les mains de sept intermédiaires, ce qui triple leur prix.

« Il faudrait, écrit M. Millar, faire comme autrefois : clouer cette sorte de gens au pilori. »

Le lecteur du *Daily Herald* trouve ici, sur un espace restreint, de quoi réfléchir. Il peut choisir :

ou le régime nazi, (qu'on devra d'abord lui faire comprendre);

ou la mise en application de peines médiévales;

ou encore les spéculations sans vergogne de mercantis et qui triplent le prix des aliments.

Le mieux serait, au fond, de ne pas réfléchir.

Fantômes dans Baker street

La Baker street, à Londres, est une rue bien connue. C'est là qu'habitait Sherlock Holmes, le célèbre détective au souvenir toujours vivant, en compagnie du fameux docteur Watson.

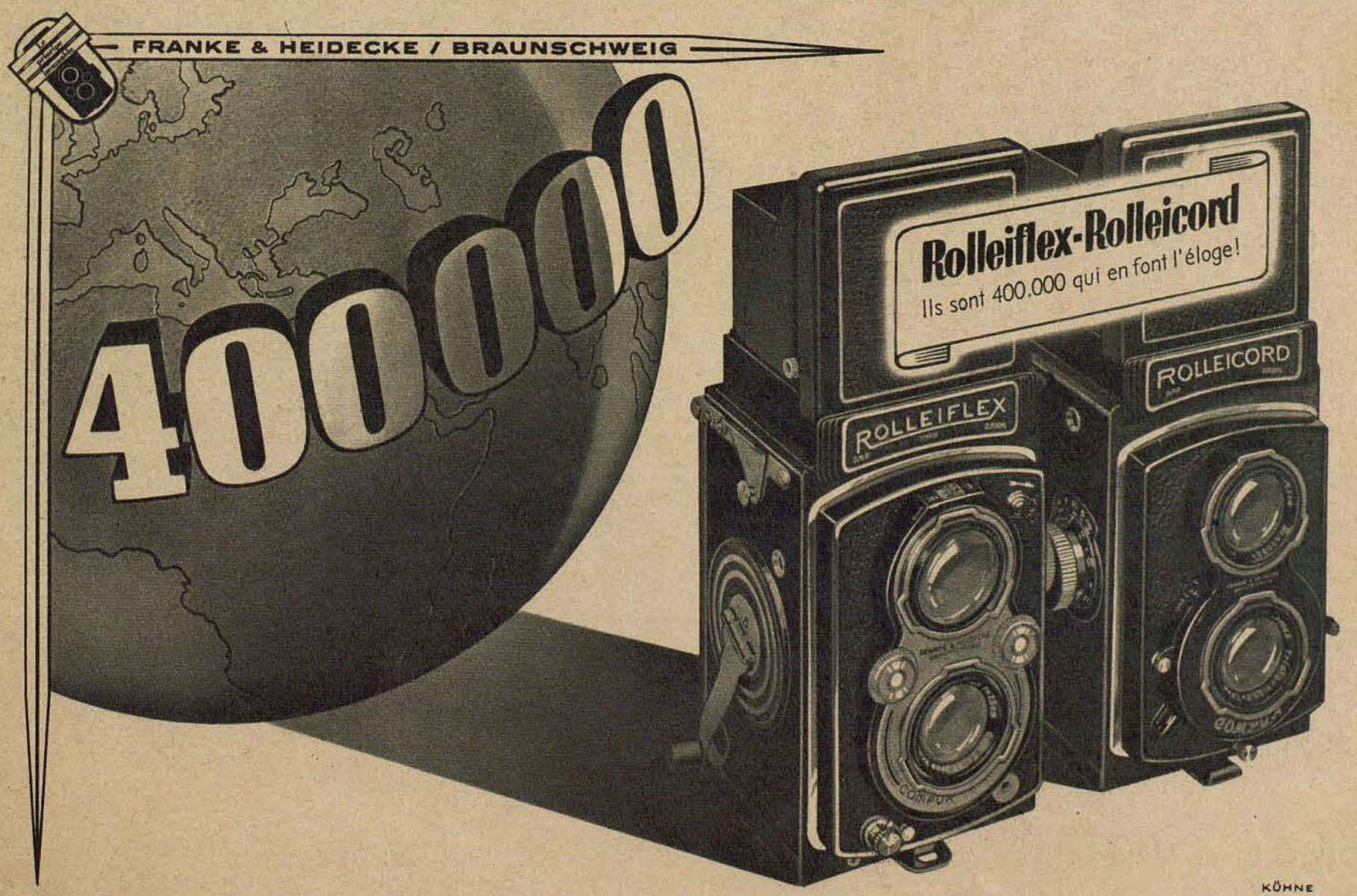
En réalité, il n'y a jamais habité, ni ailleurs non plus, puisque, après tout, ce n'était qu'un personnage créé par le poète criminalogiste Conan Doyle, c'est-à-dire qu'il n'était qu'un mythe. Il est vrai que Conan Doyle lui-même était spirite convaincu; il croyait aux revenants. Qui sait si l'esprit du grand Sherlock Holmes, accompagné de l'ombre du docteur Watson, ne hante pas Baker street ?

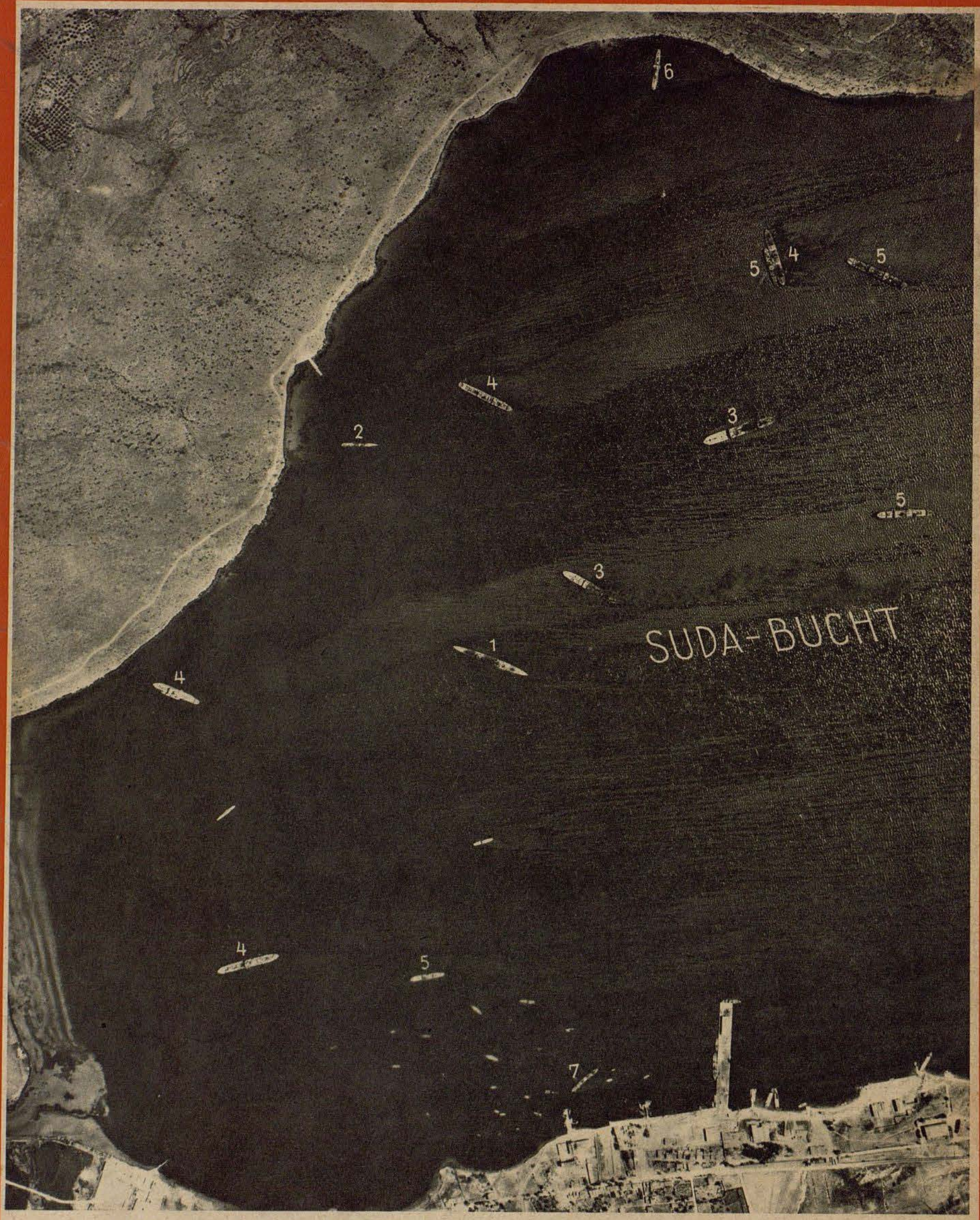
Mais le mystère de Baker street est bien plus ténébreux encore ! Celui qui, un jour de printemps 1941, passe par Baker street, peut découvrir, sur un portail, l'inscription suivante :

JANE SMITH
Société des Nations
(Bureau de Londres)

Voici donc où habite la S. D. N. ! En réalité, elle n'y demeure pas du tout, ni ailleurs non plus, car tout simplement ce n'était qu'une organisation créée par les poètes criminalogistes de Versailles, c'est-à-dire qu'elle n'était qu'un mythe. Ces poètes politiques étaient, eux aussi, des spirites convaincus, croyant aux revenants. Qui sait si le fantôme de la S. D. N., accompagné de Jane Smith, ne hante pas, la nuit, la ténébreuse Baker street ?

Dessins :
Manfred Schmidt





L'île des vaisseaux perdus

La Crète, Dunkerque anglais de la Méditerranée

Cette photo, prise par un avion de reconnaissance allemand, au-dessus de la baie de Suda, le 25 mai 1941, présente à nos yeux un vaste cimetière de navires. Le bâtiment marqué du chiffre 1 est le cuirassé lourd anglais « York », perte que Churchill n'a pu nier plus longtemps, après la prise de la baie de Suda par les troupes allemandes. — 2: Un destroyer grec de la classe « Aetos », dont l'arrière a été emporté sur une longueur de 8 mètres. — Le chiffre 3: deux bateaux-citernes, au total environ 17.000 tonnes brutes. — Le chiffre 4: quatre cargos représentant un total de 21.000 tonnes brutes environ, et qui ont été mis hors de service. Le chiffre 5 : quatre cargos au total de 15.000 tonnes brutes environ, encore utilisables. — 6: Une corvette anglaise. — 7: Un cargo de 1.500 tonnes brutes, endommagé. Cl. : Schmiedt, de la PK